

4/25-

22-1-4

25

vi msi



N<sup>o</sup> 10 - 480

# RÉFLEXIONS

sur *Pierre Moacyr*

LES GRANDS

*Outrages*

HOMMES de 1918

QUI SONT MORTS


EN PLAISANTANT.

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée d'Epitaphes & autres Pièces  
curieuses qui n'ont point en-  
core parues.

PAR M. DESLANDES.

*For*  
25/10



A AMSTERDAM.

---

M. D. CC. LXXVI.





# P R É F A C E.

**I**L est difficile de déterminer au juste le goût qui règne aujourd'hui dans le monde. Quelque bizarre qu'il soit, un Auteur est obligé de s'y conformer, quand il veut plaire au Public. On est déjà las des Livres écrits dans le style de Monsieur de la Rochefoucault, ou de Monsieur de la Bruyere; je veux dire, de ceux qui ne contiennent que des maximes détachées ou des réflexions morales. Les Ouvrages de galanterie, & en général toutes les Histoires qui ont

l'air de Roman , n'ont plus de cours ; on commence à préférer la vérité aux vraisemblances les plus flatteuses , & les plus agréables.

Je fais que l'étude de la Philosophie est maintenant fort à la mode. Tous ceux qui combattent nos préjugés, ou qui éclaircissent une matière abstraite , sont bien reçus , du moins par les Lecteurs intelligens. Les plus beaux efforts de l'esprit humain sont ceux qui tendent à perfectionner notre raison. Pour moi , je me suis senti trop foible à la vue d'un travail si considérable , & j'ai tâché de mériter par une autre voie , l'approbation du monde savant. On ne dédaigne pas au-

PRÉFACE. v

jourd'hui un heureux mélange d'érudition & de critique , pourvu que ce mélange soit également éloigné de l'aridité des Compilateurs , & de l'affectation du Pédantisme. Voila le milieu que j'ai cru devoir tenir , pour donner à cet Ouvrage un air d'élégance & de vivacité.

On trouvera ici des endroits qui paroîtront peut-être chargés d'un trop grand nombre de citations : j'avoue que c'est un mal , mais un mal inévitable mérite d'être excusé. La nature du sujet a voulu que je me servisse du témoignage de plusieurs Auteurs anciens & modernes ; je leur ai fait parler leur langue naturelle , quand j'ai cru ne pouvoir conserver en François les

vj PRÉFACE.

graces & la beauté de l'original. L'Urbanité des Romains, & l'Atticisme des Grecs sont des choses qui s'altèrent facilement par une traduction : il faut être aussi sûr de son génie que l'étoit feu M. d'Ablancourt, pour entreprendre de naturaliser les Apophtegmes des Anciens.

Comme je n'ai pas travaillé à ce Livre dans le dessein de toujours badiner, ou de toujours parler sérieusement, j'espère qu'on y trouvera une assez grande variété. Oserai-je le dire, j'ai affecté un certain désordre dans l'arrangement des matières, afin de les rendre plus neuves & plus égayées. Une régularité trop scrupuleuse déplaît & ennuie à la fin ; mais un peu d'em-



barras étonne l'imagination , & l'invite à fixer sa légèreté naturelle. Il y a des points de vue qu'on ne cherche que pour trouver des objets , dont la diversité soit pleine de bizarreries ; l'Art même vient souvent au secours de la nature , pour augmenter un si agréable désordre , & pour le faire mieux sentir.

Je crains maintenant qu'on ne s'imagine que cet Ouvrage a été composé loin de Paris , & dans des lieux où les bons Livres étoient rares & presque inconnus. Comment éloignerois-je ce soupçon ? Tite-Live , tout habile qu'il étoit , ne put se défendre de je ne sais quel air de rudesse , qu'il avoit contracté à Padoue. Il y a un certain goût



de terroir qui se communique  
jusques aux écrits les plus étu-  
diés.

Grave virus

Munditiæ pepulere : sed in longum tamen  
ævum

Manferunt , hodieque manent vestigia ruris.

Horace qui parloit ainsi, sa-  
voit fort bien juger de ces ma-  
tières contraintes & peu libres,  
qu'avoient ordinairement les  
Etrangers en arrivant à Rome.  
On ne doit plus s'étonner si je  
je n'ai pas employé ici certains  
faits qui auroient pu donner de  
l'éclat à cet Ouvrage. Ceux qui  
sont près des sources , & à por-  
tée de consulter les Bibliothé-  
ques , ne doivent point négli-  
ger jusqu'aux plus petites dé-  
licateſſes. Il n'en est pas ainsi

d'un Auteur qui est retiré dans un coin de Province : il ne trouve aucun sujet d'émulation, & il converse rarement avec des personnes d'esprit. Tout le monde n'a pas une mémoire aussi heureuse & aussi abondante que Jérôme Magius, qui étant destitué de toutes sortes de Livres, & détenu en prison par les Turcs, ne laissa pas de composer deux Traités, qui font encore aujourd'hui l'admiration des connoisseurs.

Il ne me reste plus qu'à parler dans cette Préface à une espèce de critique, dont l'esprit chagrin & difficile à contenter, s'effarouchera du titre de ce Livre. Pourquoi entretenir, diront-ils, le Public de bagatelles? Pour-

quoi lui faire perdre un temps précieux? J'avoue que si l'on cherche des Ouvrages d'une profonde discussion, ou des Traités de morale, ce Recueil peut passer pour inutile; mais, quoi! N'est-il pas permis de rire quelquefois & de badiner? Doit-on toujours s'attacher à des pièces graves & sérieuses? Monsieur de la Fontaine m'a fourni ce modèle d'excuse envers le Public, & ils s'en est servi lui-même, en faisant imprimer ses Poésies, si belles & si originales. Dois-je me rassurer maintenant contre la malignité des Censeurs? Non, je dois craindre plutôt qu'ils ne s'irritent de ce que j'ai répondu par avance à leurs objections.

# TABLE

## DES CHAPITRES.

<b>R</b> eflexions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant. A Mr. de la CH. . . .	pag. 1
CHAPITRE I. La mort est plus à à souhaiter qu'à craindre.	5
CHAP. II. Si la vue de la mort peut être un sujet de plaisir ?	14
CHAP. III. Idée générale d'une mort plaisante.	22
CHAP. IV. De l'indifférence que plusieurs Scavans ont témoignée pour la mort.	30
CHAP. V. Remarques sur la mort de Démocrite, & sur celle de Pom- ponius Atticus.	37
CHAP. VI. Quel temps est le plus avan- tageux à l'Homme pour mourir.	42
CHAP. VII. Examen d'une pensée de Valere Maxime.	49

CHAP. VIII. <i>Remarques sur le caractère de l'Empereur Vespasien.</i>	53
CHAP. IX. <i>Plaisanteries d'Auguste mourant, de Rabelais, &amp;c.</i>	55
CHAP. X. <i>Traduction d'un morceau considérable de Suétone.</i>	63
CHAP. XI. <i>De quelques femmes qui sont mortes en plaisantant.</i>	67
CHAP. XII. <i>Des dernières heures de Madame de Mazarin.</i>	74
CHAP. XIII. <i>Additions à ce qui a été dit dans le IX &amp; dans le XI Chapitre.</i>	80
CHAP. XIV. <i>Remarques sur les dernières paroles d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, &amp;c.</i>	86
CHAP. XV. <i>Additions à l'Histoire de l'Académie Française.</i>	91
CHAP. XVI. <i>De la mort de Gassendi &amp; du célèbre Hobbes.</i>	94
CHAP. XVII. <i>Du caractère de l'Abbé Bourdelot.</i>	99

DES CHAPITRES. xiiij

CHAP. XVIII. *Remarques sur ceux  
qui ont composé des vers au lit de  
la mort.* 102

CHAP. XIX. *Examen de quelques  
inscriptions assez curieuses.* 109

CHAP. XX. *Des grands Hommes qui  
n'ont rien perdu de leur gaieté,  
lorsqu'on les menoit au supplice.*  
112

CHAP. XXI. *Extrait de quelques  
pensées de Montaigne.* 118

CHAP. XXII. *S'il y a de la bra-  
voure à se donner la mort.* 122

CHAP. XXIII. *De quelques parti-  
cularités qui concernent ce sujet.*  
126



## T A B L E

D E S

## POÉSIES DIVERSES.

<i>Chanſon.</i> Iris je ne puis m'en défendre.	pag. 135
<i>Le Pentagruéliſme.</i>	136
<i>Chanſon.</i> Que Bacchus , &c.	137
<i>A Mademoiſelle de Briſambour.</i> En me promenant ce matin.	138
<i>A Madame de M***.</i> Il eſt un fameux Monaftere.	140
<i>Contre quelques mauvais Poëtes.</i> Obſcure & vile Populace.	142
<i>Sur la Priſon du Roi de ***.</i> Le grand Seigneur eſt bon Géolier.	143



DES POESIES DIVERSES. xv

*A Madame la C. D. M. Se livrer  
aux tendres plaisirs.* 144

*Sur une Compagnie mal assortie. Dans  
une salle basse & fort mal éclairée.*  
146

*Epitaphe de M. \*\*\*\* Gi-gît à la fleur  
de son âge.* 147

*A R. P. S. Chantre fameux, qui sur  
les pas d'Horace.* 148

*Ode à Mr. D. \*\*\* sur la Re-  
traits.* 151

*Prière d'une vieille Courtisane, en  
consacrant à la Déesse Vénus son  
miroir.* 155

*A Mr. S. \*\*\* Médecin. Docteur  
fameux qui fais de la Sagesse.* 156

*A Mr. B \*\*\*. Toi qui par ta déli-  
cateffe.* 159

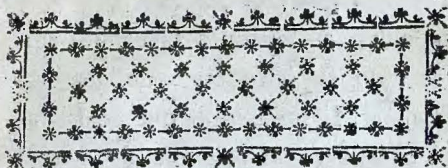
*Epitaphes, Epigrammes, & autres  
pièces plaisantes, page 165.  
jusques & compris la page 231.*

*Le Temple de la Mort.* 232

xvj TABLE DES POESIES, &c.  
*Les Fruits du Mariage.* Conte en  
prose, imité de Rabelais. 247  
*Poésies de Monsieur de la Chapelle.*  
257. & suiv.

Fin de la Table.

RÉFLEXIONS



# RÉFLEXIONS

S U R


## LES GRANDS H O M M E S

QUI SONT MORTS

EN PLAISANTANT.

---

*A Monsieur de la CH.*

 O U S savez , Monsieur  
que cet Ouvrage n'est pro-  
prement qu'un extrait des  
longues & agréables conversations  
que nous avons eues ensemble à . . .  
Tandis que nos amis communs s'oc-

A

## 2      *Réflexions sur ceux*

cupoient au jeu ou à la chasse, notre unique plaisir étoit de penser à la mort. Il me semble que cela convient assez au Stoïcisme dont nous faisons tous deux profession. Si quelque critique y trouve à redire, je le renverrai à l'ingénieux Auteur de *la Pluralité des Mondes*. Une Dame se fait bien à la campagne un secret plaisir d'étudier l'Astronomie, pourquoi craindrions-nous de paroître aussi sérieux qu'elle ? Notre sérieux après tout peut passer pour une espèce de débauche, à l'égard de ceux qui aiment les débauches d'esprit.

Vous vous souvenez que nos conversations rouloient presque toujours sur ceux qui ont plaisanté à la vue de la mort, & qui ont, pour ainsi dire, badiné avec elle. Ces idées n'ont-elles pas un air gracieux & divertissant ? J'ose vous dire outre cela qu'elles sont toutes nouvelles. Ne

qui sont morts en plaisantant. 3  
comptons point sur le bon *Ravifius  
Textor*, qui a compilé un catalo-  
gue (\*) des grands Hommes qui sont  
morts de trop rire ; cet Auteur avoit  
peu de jugement , & ne se connois-  
soit pas en belle Littérature.

On m'a renvoyé en vain à l'*His-  
toria Ludicra* de *Balthazar Bonifacius*,  
& aux Recueils de ceux qui ont écrit  
sous un titre presque semblable. Je  
n'y ai trouvé aucuns matériaux pro-  
pres à cet Ouvrage , ce qui m'a fait  
d'autant plus de plaisir , que j'aurois  
été fâché de me parer des dépouilles  
d'autrui. Je veux seulement , Mon-  
sieur, vous faire part d'une chose  
que j'ai lue dans Montaigne , & qui  
marque son bon goût. Il souhaitoit  
devenir assez savant pour faire un  
Recueil des morts les plus éclatantes

---

(\*) Voyez son *Officina* ou *Theatrum  
historicum*, lib. 2.

#### 4. *Réflexions sur ceux*

dont l'Histoire nous parle. Vous qui êtes son partisan , vous approuverez ce dessein que j'exécute en partie. En effet , le véritable point de vue où je placerois une personne qui veut bien juger du ridicule qui règne dans le monde , est le lit de la mort. C'est là qu'on se détrompe nécessairement des chimères & des sottises qui font l'occupation des hommes. Nous sommes tous fous ; la folie des uns est plus bouillante , & celle des autres plus tranquille. La mienne peut être est de vouloir composer , que sçais-je si celle du public ne sera point de me critiquer ? Au reste , Monsieur , je ne vous fatiguerai point ici par des complimens inutiles. Je hais trop ce langage ennuyeux que la flatterie a inventé , & je laisse le plaisir de vous estimer à ceux qui ont assez de délicatesse pour vous bien connoître.

## CHAPITRE I.

*La mort est plus à souhaiter  
qu'à craindre.*

**I**L est certain que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes dont elle est environnée. Pour un jour tranquille & serein, on en a quarante où la douleur & la tristesse se font vivement sentir. J'aurois du penchant à croire que l'Homme n'est point né pour être heureux. Si la jeunesse jouit de quelques agrémens, la Nature se dédommage avec usure sur la vieillesse, & elle fait payer bien cher un bonheur dont on ne connoît tout le prix que quand il est perdu. Que dis-je ! Le bel âge lui-même est un état duquel on devroit avoir honte. On est alors incapable de réflexions, on court après des plaisirs nuisibles, & la raison elle-



6.      *Réflexions sur ceux*  
même est obligée de céder. Si elle  
résiste quelque temps, on la brave,  
& on se met peu à peu en état de  
ne la plus craindre. C'est ce qui a  
fait dire à Madame Deshoulières,  
dans un de ces momens où l'esprit  
est moins touché que le cœur,

Homme vante moins ta raison;  
Vois l'inutilité de ce présent céleste,  
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le  
reste.

Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,  
Elle est chancelante, imbécile.  
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs  
divers,

Vile esclave des sens, elle t'est inutile :  
Quand le sort t'a laissé compter cinquante  
hivers,

Elle n'est qu'en chagrins fertile ;  
Et quand tu vieillis, tu la perds.

On ne peut trop étudier l'Homme  
dans ses différens âges. Quelle foule  
de passions ! Quelle suite de foiblesses  
& de bizarreries ! Il faut avoir un

*qui sont morts en plaisantant.* 7  
grand fonds d'amour-propre pour  
n'en être pas troublé. Je ne m'é-  
tonne plus que personne ne soit con-  
tent de sa condition : comme il n'y en  
a aucune qui relève entièrement de  
la raison , il n'y a point aussi dans  
le monde de vrai bonheur. Quoiqu'on  
jouisse d'une santé parfaite , & qu'on  
nage au milieu des plaisirs , est-on à  
couvert de cette espèce d'inquiétude  
qui révolte la délicatesse ? La santé  
n'est proprement qu'un état d'indo-  
lence , elle ne réveille aucuns sen-  
timens vifs , & laisse l'ame dans une  
oisiveté qui ôte le goût de la posses-  
sion. Cela vient peut-être de ce qu'on  
est moins sensible à un avantage dont  
on jouit actuellement , qu'à celui  
qu'on attend avec impatience.

Je m'imagine avec plaisir qu'il y a  
dans l'univers une certaine quantité  
de bien & de mal , qui rend en un  
sens toutes les conditions égales. Si

les Rois ont plus d'agremens que leurs Sujets, ils sont aussi plus vivement frappés des disgraces auxquelles un particulier n'est pas sensible. Qui étoit à Rome plus heureux que Cicéron ? Son éloquence l'avoit élevé aux premières places de la République, & l'éloquence étoit alors le comble de la perfection : cependant au milieu de l'estime du Sénat & des acclamations du peuple, il ne put se consoler de la mort de sa fille Tullie. *Non*, écrivoit-il à Atticus, *rien ne peut aujourd'hui me soulager, & je hais les Dieux qui m'ont jusqu'ici comblé de trop de biens.* Si l'on pouvoit peser vingt commodités ensemble & une incommodité, on verroit souvent que cette dernière emporte la balance.

La condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous est moins connue. Elle ressemble à ces figures d'Optique, qui de

*qui sont morts en plaisantant.* 9  
loin représentent une Ville ou une  
maison , & qui de près ne sont qu'un  
amas de traits grossiers & confus. Tout  
le monde fait avec quelle finesse Ho-  
race (\*) a traité ce triste sujet. L'état  
du monde le plus charmant n'empêche  
pas les Reines d'envier quelquefois  
le sort des Bergères , telles par  
exemple , qu'on les a dépeintes dans  
l'Afrée. Elles ne cherchent en amour  
qu'à satisfaire le penchant secret de  
leur cœur ; au lieu qu'une Princesse  
est souvent une victime qu'on sacrifie  
à l'ambition , ou à d'autres raisons po-  
litiques. Voilà ce que produit ce faux  
point d'honneur dont nous nous som-  
mes follement rendus les esclaves.

Pour ce qui est des Savans , on fait  
qu'ils sont en possession de se brouiller  
avec la fortune. Diogene renaît dans  
tous les siècles , & son tonneau n'est

---

(\*) Voyez la I Satyre du 1 Liv.

8 *Réflexions sur ceux*

les Rois ont plus d'agremens que leurs Sujets, ils sont aussi plus vivement frappés des disgraces auxquelles un particulier n'est pas sensible. Qui étoit à Rome plus heureux que Cicéron ? Son éloquence l'avoit élevé aux premières places de la République, & l'éloquence étoit alors le comble de la perfection : cependant au milieu de l'estime du Sénat & des acclamations du peuple, il ne put se consoler de la mort de sa fille Tullie. *Non*, écrivoit-il à Atticus, *rien ne peut aujourd'hui me soulager, & je hais les Dieux qui m'ont jusqu'ici comblé de trop de biens.* Si l'on pouvoit peser vingt commodités ensemble & une incommodité, on verroit souvent que cette dernière emporte la balance.

La condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous est moins connue. Elle ressemble à ces figures d'Optique, qui de

*qui sont morts en plaisantant.* 9  
loin représentent une Ville ou une  
maison , & qui de près ne sont qu'un  
amas de traits grossiers & confus. Tout  
le monde fait avec quelle finesse Ho-  
race (\*) a traité ce triste sujet. L'état  
du monde le plus charmant n'empêche  
pas les Reines d'envier quelquefois  
le sort des Bergères , telles par  
exemple , qu'on les a dépeintes dans  
l'Astrée. Elles ne cherchent en amour  
qu'à satisfaire le penchant secret de  
leur cœur ; au lieu qu'une Princesse  
est souvent une victime qu'on sacrifie  
à l'ambition , ou à d'autres raisons po-  
litiques. Voilà ce que produit ce faux  
point d'honneur dont nous nous som-  
mes follement rendus les esclaves.

Pour ce qui est des Savans , on fait  
qu'ils sont en possession de se brouiller  
avec la fortune. Diogene renaît dans  
tous les siècles , & son tonneau n'est

---

(\*) Voyez la I Satyre du I Liv.

que trop souvent l'appanage du bel esprit. Il y a là dedans je ne fais quelle fatalité, dont on n'oseroit se plaindre : car les disgraces donnent un air de vivacité qui manque aux personnes trop heureuses. Les Muses, par exemple, ne sont jamais plus éloquentes que quand elles sont chagrines. Dût-on m'accuser de malignité, je préfère Ovide exilé à Ovide galant, & je pourrois en quelque chose ressembler à l'Empereur Caligula, qui voyant fouetter un Comédien, trouva sa voix si harmonieuse, qu'il fit durer le supplice pour faire durer son plaisir. Je n'entreprendrai point ici de tracer l'histoire de tous les Savans qui se sont plaints de leur mauvaise destinée : il suffit d'avertir les curieux que *Pierius Valerianus*, & *Thomas Spizelius*, l'un en Italie, & l'autre en Allemagne, ont fort bien écrit sur le malheur des gens de Lettres.



*qui sont morts en plaisantant. II*

Puisqu'il n'y a point dans le monde de condition heureuse, on doit aisément se dégoûter de la vie. Elle est assez méprisable d'elle-même, mais sur-tout elle paroît telle à ceux qui ont quelque discernement. La Mothe le Vayer a joué un beau rôle en France, rien ne lui manquoit, soit du côté de l'esprit, soit du côté de la fortune. Cependant il étoit tellement fatigué de la condition humaine, qu'il auroit été fâché de recommencer la carrière qu'il venoit de courir. *Je ne changerois pas*, dit-il dans une de ses Lettres, *les trois jours calamiteux qui me restent dans un âge aussi avancé qu'est le mien, contre les longues années que se promettent une infinité de jeunes gens dont je connois tous les divertissemens.* En effet, nous devons nous regarder comme étant sur un grand théâtre, & ayant quelque part à la Comédie qui se joue dans

le monde. Le rôle des uns est plus long, ou plus éclatant, & celui des autres plus court, mais ils sont tous également ennuyeux & ridicules. Celui qui considère ce qui se passe pendant une année, connoît ce qui se passera dans la suite des temps. Ce ne sont que les mêmes événemens combinés de différentes manières.

Si l'on concevoit dans toute son étendue les bizarreries du genre humain, qu'on auroit de plaisir à s'en voir séparé ! La vue d'une troupe de visionnaires qui courent après des chimères, qui s'inquiètent de bagatelles, qui haïssent le soir ce qu'ils ont aimé le matin, qui s'entretient pour un pouce de terre ; cette vue, dis-je, n'est-elle pas capable de nous révolter ? Encore si les hommes étoient assez heureux pour ne point savoir qu'ils sont ridicules, mais on s'est donné bien de la peine & bien des soins afin d'en être

*qui sont morts en plaisantant. 13*  
pleinement convaincu. Je pourrois même dire que nos plus sages réflexions ne servent qu'à faire voir que nous sommes plus extravagans. Cela confirme la plaisanterie de Momus. Il prétendoit que les Dieux étoient pleins de nectar quand ils firent les hommes, & qu'ils ne purent regarder leur ouvrage de sens froid sans en rire.

On voit assez qu'il ne faut qu'être raisonnable pour ne point craindre la mort : un peu de bon goût, & quelque connoissance des affaires du monde, nous mettent au dessus de ces terreurs ridicules qui agitent le Vulgaire. Si l'on vouloit aller jusqu'à cette partie de la Philosophie qui regarde les mœurs, que la vie paroîtroit haïssable ! On me dira peut-être qu'il y a peu de gens dans le monde qui regardent la mort sans effroi ; ai-je aussi prétendu dire qu'il y eut beaucoup de personnes raisonnables ?

## CHAPITRE II.

*Si la vue de la mort peut être  
un sujet de plaisir ?*

J'Ai tâché jufques ici d'ôter à la mort cet air affreux qui l'accompagne prefque toujours. On peut maintenant s'appriivoifer avec elle , même badiner ; fon abord n'eft pas fi rude , ni fi farouche qu'on le croit ordinairement. J'ofe la comparer à ces Animaux fâuvages qu'on apporte d'un Royaume étranger : ils font terribles à la première vue , l'œil fe fait enfuite une habitude de ne les plus craindre. Malgré l'attachement que l'Homme a pour la vie , il fe voit dans l'heureufe néceffité de fe familiarifer avec la mort , & ce n'eft que par foibleffe qu'il s'en fait une affaire d'importance. J'en

*qui sont morts en plaisantant. 15*

appelle au jugement de Monsieur de Fontenelle: tout le monde fait qu'il a blâmé (\*) Caton d'Utique d'avoir quitté la vie trop sérieusement. Que l'indifférence fait honneur à un Philosophe, quand elle est bien ménagée ! Je trouve que les Poètes sont presque les seuls, dans le monde savant, qui ont bien parlé de la mort. Cette vue leur a fourni mille pensées vives & agréables, dont les Connoisseurs sentent toute la beauté. J'avoue que le Vulgaire ignorant peut s'en choquer, mais le Vulgaire fait-il ce que c'est que délicatesse ? Il faut un art infini, pour rappeler le souvenir de la mort dans des Pièces folâtres & badines : c'est-là une manière de s'exciter au plaisir peu commune, mais pleine de finesse & de bon goût : elle n'est aussi en usage que

---

(\*) Voyez ses *Dialogues des Morts*, tome I.

parmi des personnes d'un mérite exquis.

Anacréon est inimitable, dans ces momens où la crainte d'une mort prochaine l'oblige à inventer de nouveaux plaisirs : on le voit s'irriter contre son propre sort, & trouver en même-temps le moyen de se rendre heureux. Rien aussi ne doit plus nous engager à jouir d'un bien, que l'appréhension de le perdre bientôt. Voilà le vrai système des Poètes qui ont vécu du temps d'Auguste ; système assez raffiné pour n'être point criminel. Je doute qu'on voulût aujourd'hui se faire un mérite auprès des Dames, en leur parlant de la mort ; cette galanterie seroit mal reçue. Catulle pourtant, qui se piquoit d'une politesse peu ordinaire, étoit là-dessus d'un goût fort différent du nôtre, comme on le peut voir par cette belle épigramme :

*Vivamus,*

qui sont morts en plaisantant. 17

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,  
Rumoresque senum severiorum  
Omnes unius aestimemus assis.  
Soles occidere ac redire possunt;  
Nobis, quàm semel occidit brevis lux,  
Nox est perpetua una dormienda.*

### TRADUCTION.

Songeons à jouir de la vie,  
Puisque l'amour, chère Lesbie,  
Nous offre de doux passe-tems.  
Moquons-nous des vains réglemens,  
Qu'oppose la froide vieillesse  
Aux soins d'une aimable tendresse.

Le Soleil chaque jour  
Se cache & renaît tour à tour:  
Mais hélas! Quand la mort cruelle  
Viendra finir notre bonheur,  
Rien ne pourra vaincre l'horreur  
De la nuit éternelle.

Antoine Muret, en commentant  
ces vers de Catulle, fait une réflexion très-judicieuse. *Admonitu mortis  
puellam ad fruendas secum volupta-  
tes cohortatur; est autem hoc argumen-*



*tum Poëtis per familiare.* On trouve dans Horace plusieurs morceaux qui confirment la remarque précédente. Comme c'étoit l'esprit le plus délié de son siècle, il a entièrement connu l'usage qu'on pouvoit faire de la pensée de la mort au milieu des jeux & des plaisirs. Cette pensée n'est point aussi importune qu'on croit, puisqu'elle sert de principal agrément à un ancien hymne du Poëte Cecilius. *Qu'on m'assure, dit-il, que je vivrai six mois, je les employerai si bien que je n'aurai aucun regret de mourir au septième.*

Les Modernes n'ont pas laissé quelquefois d'imiter les vues élégantes des beaux esprits de l'ancienne Grece, ou de Rome. Je trouve sur-tout que les Italiens en ont fort approché, peut-être parce qu'ils sont plus propres que d'autres à raffiner sur le plaisir. C'est là le caractère de la Nation : je n'en

*qui sont morts en plaisantant.* 19  
donnerai pour preuve que la fin d'une  
Elégie de Sannazar , Gentilhomme  
Néapolitain.

Puisque nous jouissons d'une verte jeunesse,  
Et qu'elle nous permet l'usage des plaisirs ,  
Vivons au gré de nos desirs ,  
La raison ne convient qu'à l'affreuse vieil-  
lesse.

Je la vois s'avancer, elle hâte ses pas,  
Pour chasser loin de nous & les jeux & les  
graces ,

Prévenons ces tristes disgraces :

Que la crainte d'un prompt trépas  
Réchauffe nos ardeurs, & fasse que l'amour  
Eloigne de nos cœurs une indigne foiblesse.  
Trop heureux , si la mort nous surprend  
quelque jour ,  
Enivrez d'une douce & flatteuse tendres-  
se ! (\*)

On a grand tort de n'offrir aux  
mourans qu'un spectacle triste & fu-  
neste. Ne vaudroit-il pas mieux, di-

---

(\*) Voyez la troisième Elégie du premier  
Livre de Sannazar.

soit un bel esprit (\*), leur donner alors tous les plaisirs dont ils sont capables ? La nature a besoin d'être agréablement flattée, lorsqu'elle commence à s'affoiblir. C'est ce que Petrone a prétendu nous marquer, en décrivant au milieu d'une affreuse tempête la manière dont Encolpe vouloit périr. *Dérobons encore, crioit-il, quelques plaisirs à la fatalité qui hâte notre perte.* L'honnête-homme ne fuit point la volupté, quand elle est marquée au coin de la sagesse. Pourquoi en frustrer ceux qui sont dans le lit d'infirmité ? Est-il quelque situation dans la vie où l'on ait plus besoin de pensées badines & divertissantes ?

Je ne veux ici consulter que cette partie du Monde, qui ne se gouverne

---

(\*) L'Abbé de St. Réal dans ses Œuvres posthumes.

*qui sont morts en plaisantant. 21*

point par préjugés , ni par habitude ; elle avouera sans peine que l'idée de la mort s'accorde fort bien avec le plaisir. Le fameux repas de Trimalcion en est une preuve assez brillante. On y servit aux conviés un squelette d'argent , pour les exciter davantage à la joie , & pour les avertir que le temps du plaisir étoit court & précieux. Voilà un de ces tours adroits dont la Morale , quelquefois libertine , se sert , afin de ne point effaroucher notre amour-propre. Je pense que le Lecteur est maintenant assez préparé à voir des gens qui badinent avec la mort. Heureux , si je puis l'engager à suivre quelque jour de si beaux modèles !



## CHAPITRE III.

*Idee générale d'une mort plai-  
sante.*

**R**ien ne doit plus nous frapper dans l'histoire des grands Hommes, que la manière dont ils soutiennent les approches du trépas. Je crois que ces derniers momens sont les seuls, où l'on ne puisse emprunter un visage étranger. Nous nous déguisons pendant la vie, mais le masque tombe à la vue de la mort, & l'Homme se voit, pour ainsi dire, dans son déshabillé. Quelle doit être alors sa surprise ! Tout l'occupe sans le toucher : tout sert à faire évanouir ce dehors pompeux qui le cachoit à lui-même. Il se trouve seul & sans idées flatteuses, parce qu'il ne peut plus se prêter aux objets extérieurs.



*qui sont morts en plaisantant. 23*

Cette vue a cela d'utile en flattant notre curiosité , qu'elle nous instruit. *Il n'est rien de quoi , disoit Montaigne , je m'informe si volontiers que de la mort des hommes , quelle parole , quel visage , quelle contenance ils y ont eu ; mille endroits des histoires que je remarque si attentivement. Il y paroît , à la farcissure de mes exemples , & que j'ai en particulière affection cette matière.*

Je suis persuadé que la dernière heure de notre vie est celle qui décide de toutes les autres. Un ancien Philosophe avoit renvoyé l'heureux Cræsus à ce moment critique : & qui peut bien juger d'une pièce , sans en avoir vu le dénouement ? Il n'est point si difficile de s'exposer à la mort , quand on n'a pas le loisir d'y penser. Sa vue ne fait alors aucune impression. Oserai-je l'affurer ; le courage est souvent un beau masque , qui

sert à cacher une férocité stupide & grossière. Je suis peu content des idées qu'on a sur l'Héroïsme : elles sont l'ouvrage de la vanité humaine, & l'on fait que la vanité ne consulte guères le bon sens. L'image de ces Guerriers qui affrontent sans réflexion toutes sortes de hazards, n'a pour moi rien de sensible & de touchant. J'ai plus de plaisir à étudier un Philosophe, qui, sans se troubler, tombe nonchalamment entre les bras de la Mort. Il y a dans cette espèce de valeur beaucoup de délicatesse, & la valeur ordinaire est brutale.

On en tombera d'accord, si l'on réfléchit sur la mort de Petrone. C'étoit l'homme du monde qui se connoissoit le mieux en plaisirs, & cette science est toujours la marque d'un goût exquis. J'avancerai sans crainte qu'aucun Romain n'a su si bien que lui l'art d'entretenir une cour volup-



*qui sont morts en plaisantant.* 25

tueuse par des divertissemens nouveaux. Il avoit aussi gagné toute la confiance de Néron, & cet Empereur l'établit souverain Juge de la politesse & du bon goût (\*). Un emploi si galant lui convenoit fort : libre de soins , n'aimant point à se contraindre , & préférant , comme il faisoit , une douce oisiveté à tout ce qui fait l'embarras de la vie ; il étoit très-propre à régler les jeux , les spectacles & les repas où Néron venoit se délasser. Tacite convient lui-même qu'il ne regnoit dans ces parties de plaisir qu'une débauche polie & spirituelle.

La Cour qui commençoit à tomber dans un libertinage grossier , se dégoûta peu à peu du raffinement de Petrone. Il s'en apperçut , & se dégoûta aussi de la Cour. Cette occasion parut favorable à ceux qui vou-

---

(\*) *Arbiter elegantiarum* , dit Tacite.

loient le perdre : ils y réussirent , en flattant l'esprit de l'Empereur par des plaisirs outrés , & tels qu'ils pouvoient convenir à son naturel féroce. Ce fut alors que Petrone remarqua qu'il étoit temps de quitter la vie. Il se mit dans un bain chaud , & se fit ouvrir les veines pour mourir plus tranquillement. On dit que dans ces derniers momens il s'amusa à composer quelques vers ; il eut soin de rassembler ses meilleurs amis , & après avoir fêté à son ordinaire , il expira sans inquiétude. Je défie la plus maligne critique de trouver dans cette mort aucune circonstance qui ne soit la preuve d'un courage exquis & curieusement soutenu. J'ose par conséquent nommer Petrone , le Philosophe le plus libertin , & le libertin le plus Philosophe qu'on ait vu.

Voilà une de ces morts voluptueuses qu'on ne sauroit assez admi-

*qui sont morts en plaisantant. 27*

rer. On n'y trouve , ni la contrainte , ni l'embarras d'une personne qui craint , ou qui regrette la vie. Peut-on avoir trop d'adresse afin de se ménager des plaisirs dans un temps où tout ne retrace que des idées funestes : Il faut pour cela ressembler à Petrone ; je veux dire , à un homme qui avoit acquis par une longue expérience cet art si utile , qui nous fait tirer quelque douceur des choses les plus désagréables.

Je méprise les morts trop sérieuses, dont le principal mérite consiste dans un grand air d'affectation. La valeur qui est concertée, n'est pas la plus estimable ; un peu de nonchalance sied bien aux personnes qui abandonnent la vie. J'entends cette nonchalance qui est le vrai & le premier sentiment d'une joie pure. Comme elle naît du repos de l'esprit, y a-t-il volupté qui lui soit préférable ?

J'aurois tort de la proposer aux rêveurs , aux esprits sombres & cachés : rien ne leur plaît que ce qui est exactement dans les règles du sérieux. Ils feroient fâchés qu'on diminuât l'horreur que la mort semble inspirer , en les détournant ingénieusement de ce que sa vue a de triste.

Cependant la science la plus utile à l'homme , est de savoir ménager ce petit fonds de joies secrètes que la nature lui a données en naissant. Au lieu de l'employer tout-à-fait dans les heures de plaisir , il en doit réserver une partie pour ces momens où le chagrin & l'inquiétude prennent malgré lui le dessus. Voici peut-être la seule occasion où l'avarice deviendroit une vertu.

Les anciens en général s'imaginoient mourir délicieusement lorsqu'ils expiroient entre les bras des personnes qu'ils avoient le plus ai-

*qui sont morts en plaisantant* 29

mées. Le grave, le sentencieux Pindare avoit prié les Dieux de lui accorder ce qu'il y avoit de plus charmant dans la vie, & ils permirent qu'il mourût en appuyant la tête sur les genoux d'un ami qu'il chérissoit tendrement. Cela me fait ressouvenir du célèbre Ange Politien. Il étoit du nombre de ces beaux esprits que Laurent de Medicis honoroit de son estime & de son amitié. On peut assurer aussi qu'il en paroissoit fort digne, & par sa grande habilité dans les belles-Lettres, & par le soin qu'il prenoit de corriger les anciens Auteurs: occupation qui seroit aujourd'hui peu glorieuse, les compilateurs n'étant plus à la mode. Au reste, Politien peut passer pour un excellent Poète: malgré la violence d'une fièvre chaude qui le tourmentoit, il composa quelques couplets de chanson pour un jeune Grec qu'il avoit



logé chez lui. Il se leva ensuite , & se mit à jouer de son luth , d'un air si tendre & si gracieux , qu'il expira en achevant le second couplet.

A parler de bon sens , l'homme raisonnable dans sa meilleure santé , doit agir comme s'il alloit mourir ; & en mourant , il doit songer qu'il peut vivre encore. Cette maxime l'engageroit à ne rien perdre de sa gaieté ordinaire en quelque temps que ce fût.

---

## CHAPITRE IV.

*De l'indifférence que plusieurs Savans ont témoignée pour la mort.*

**O**N contracte dans la République des Lettres je ne fais quelle nonchalance , qui paroît en un sens ne point manquer de vivacité. L'habitude peu commune où l'on y est de

*qui sont morts en plaisantant. 31*

voir tout par ses yeux, pourroit bien en être l'origine. Cette habitude fait connoître insensiblement le faux éclat du monde, & en dégoûte sans peine. Quand on est né pour raisonner, on se prête aux hommes, & jamais on ne s'y livre. Méritent-ils ( vains & dissipés comme ils sont ) un commerce trop assidu ou trop recherché de notre part ? Rempli de ces idées, le Philosophe se joue de la mort : il va nonchalamment où tant de gens sont allés avant lui, & où il fera suivi de tant d'autres. Un de nos meilleurs Poètes (\*) a fort bien exprimé cette pensée dans les vers qu'il fit mettre sur la porte de son cabinet.

Las d'espérer & de me plaindre  
Des Grands, de l'Amour & du Sort ;  
J'attends patiemment la mort,  
Sans la désirer, ni la craindre.

Monfieur Bayle ne s'est point re-

---

(\*) *Maynard.*



fusé à cette indifférence , où son caractère d'homme d'esprit sembloit le porter : caractère assez difficile à soutenir dans un siècle aussi éclairé que le nôtre. Il avoit tant de mépris pour la vie , qu'il ne voulut point modérer l'ardeur d'une fièvre lente qui le brûloit depuis long-temps. Elle ne l'empêcha pas de continuer un ouvrage épineux & plein de discussions critiques qu'il avoit entrepris contre Mr. le Clerc. Il s'appliqua même pendant une grande partie de la nuit à le retoucher, & comme il finissoit son travail , la mort le ( \* ) surprit. Je doute qu'aucune passion puisse nous emporter aussi-loin que l'amour des Sciences : si cependant on doit traiter de passion ce qui a fait l'attachement des plus grands Hommes dans chaque siècle.

---

(\*) Voyez l'*Avertissement des Entretiens de Thémiste & de Maxime*, tome 2.

*qui sont morts en plaisantant.* 33

Comme les ouvrages de Mr. Bayle sont entre les mains de tout le monde, il est à propos de parler un peu de sa manière d'écrire. Un style délicat & régulier est peut-être la seule chose qui lui ait manqué. Hardi, vif dans ses narrations, il s'abandonnoit trop à son génie; exact & laborieux, il aimoit trop à faire usage de ses lectures. C'est ce qui l'a jeté souvent dans des digressions ennuyeuses, quoique fort savantes. Malgré tout cela il a eu le bonheur de faire goûter sa manière d'écrire, & le public même s'est déclaré hautement en sa faveur.

La vie de certains hommes est pleine de traits originaux. On remarque dans leurs moindres actions je ne sais quel air de supériorité qui prévient & qui touche. C'est principalement à l'approche du trépas, que tout ce qu'ils ont de force d'esprit se ras-

semble , pour ainsi dire , afin de leur faire plus d'honneur. Mr. Tschirnhaus , un de ceux à qui la nouvelle Géométrie a le plus d'obligation , ne proféra en expirant que ces paroles : *triomphe , victoire* , comme s'il eut donné des marques publiques de la joie qu'il goûtoit en ce dernier moment. Cette espèce de joie n'est connue que du Philosophe. Pour le célèbre Longolius , il crut obliger ses meilleurs amis en leur apprenant que sa mort approchoit. Il leur écrivit cette nouvelle d'un air badin , & avec moins d'émotion que s'il eut eu quelque voyage à faire. C'est Sainte-Marthe qui a pris soin de nous instruire de cette particularité. Longolius avoit fait son étude principale de l'éloquence : nous avons encore plusieurs harangues de sa façon , où il a tâché d'imiter la politesse qui brilloit à la Cour d'Auguste. Son règne est une

*qui sont morts en plaisantant.* 35  
époque fameuse pour les ouvrages  
d'esprit.

Je reviens à cette indifférence qui est si ordinaire dans la République des Lettres. Qu'est-elle autre chose qu'un sentiment exquis de l'ame qui sert à amortir toute la vivacité des objets, afin de la laisser dans une affliction tranquille ? Il faut pour cela une sorte d'étude, qui suppose plus de méditation que de lecture.

Le plus beau trait d'indifférence qu'on puisse recueillir des Anciens, regarde le Philosophe Pyrrhon, l'un des plus grands défenseurs de l'art de douter. Il soutenoit un jour que c'étoit presque la même chose, de vivre ou de mourir : & pourquoi ne mourez-vous pas, lui dit quelqu'un ? C'est, répondit-il, parce que je ne vois aucune différence entre la vie & la mort. Cette répartie est naturelle ; & les beautés qui sont toutes de la nature, frappent du premier abord.

Ajoutons aux morts dont nous avons déjà parlé, celle de Jérôme Cardan, célèbre Italien. Elle a un air d'extravagance qui est assez rare. De quoi l'homme n'est-il pas capable ? Sa conduite est un fonds inépuisable de grotesques & de bizarreries. Revenons à Cardan. Il est si connu par ses malheurs & ses disparates, que je m'abstiendrai de parler de sa personne. Pour ce qui regarde ses Ecrits, on y trouve en plus d'un endroit des pensées qui sentent l'homme original, & des saillies qui ne peuvent convenir qu'à un visionnaire. Il avoit surtout beaucoup de déférence pour ce qu'on nomme Sciences occultes, & ayant lui-même tiré son horoscope, il trouva qu'il devoit mourir un certain jour. Afin de vérifier son thème astrologique, il ne voulut point manger, & prit si bien ses mesures, que sa prédiction fut heureusement con-



*qui sont morts en plaisantant.* 37  
firmée. Il avoit peur qu'en vivant ,  
on lui reprochât qu'il s'étoit trompé.  
Si les Astrologues s'avisent jamais de  
faire imprimer l'histoire des plus zélés  
Défenseurs de leur Art , Cardan y  
pourroit occuper la première place (\*),  
& je doute que personne lui portât  
envie.

---

## CHAPITRE V.

*Remarques sur la mort de Dé-  
mocrite , & sur celle de  
Pomponius Atticus.*

**L**E Public s'imagine que la vie  
des Philosophes doit être remplie  
d'événemens rares & extraordinaires :  
Il se donne une peine infinie pour ren-  
contrer du merveilleux dans toutes  
leurs actions : la fable même lui plaît

---

(\*) Voyez le jugement que Naudé en a  
fait, il se rapporte au mien.

au défaut de la vérité. C'est là un raffinement de l'amour propre ; l'ignorance s'en trouve foulagée en quelque façon : ou elle abaisse , ou elle élève entièrement. Il y a sur ce pied-là beaucoup de mensonges dans Diogène Laërce , & dans les autres Ecrivains de l'Histoire Philosophique : mais cela ne m'étonne point , il est assez difficile d'aller exactement à la Vérité , lorsqu'on est sûr de plaire en déguisant.

Je ne parlerai point des fables qu'on a débitées touchant Démocrite , elles me meneroient trop loin. Je crains aussi de dire des choses inutiles , & cela est inévitable quand on veut justifier quelqu'un , principalement sur des bagatelles. Je serai plus goûté en donnant une idée juste du caractère de ce Philosophe ; cette matière est intéressante. C'étoit un homme retiré , obscur , & qui n'aimoit que la médi-



*qui sont morts en plaisantant. 39*

tation ; propre par conséquent à développer les secrets de la Nature. L'habitude qu'il avoit prise de traduire tout en ridicule, lui a fait beaucoup d'honneur ; & ce devoit être pour un Philosophe un agréable sujet de raillerie que le spectacle du monde. A voir les hommes comme ils sont faits , peut-on s'empêcher de s'en moquer ? Toute leur vie se passe dans des allées , ou des venues ; peu de soins des choses nécessaires, & beaucoup d'attachement à celles qui sont inutiles.

Revenons à Démocrite. Quand il se vit incapable de souffrir les incommodités d'une longue vieillesse , il résolut de quitter la vie. Sa sœur en fut alarmée , & elle le pria de différer son trépas, jusqu'à ce que les trois fêtes de Cérès fussent passées. Pour lui plaire , il se fit apporter un pot de miel , & vécut encore

quelques jours , par un excès de complaisance : après quoi ce sage vieillard s'abandonna librement à la mort. Je ne crois pas qu'on ait eu raison de l'accuser de magie. Le caractère d'esprit fort que Lucien lui donne , semble détruire ce que des Auteurs trop crédules ont écrit sur cette matière. Apparemment le siècle où Démocrite vivoit , étoit semblable au nôtre ; je veux dire , que les petits esprits s'y donnoient la liberté d'attaquer ceux qui s'élevoient au dessus des préjugés du Vulgaire.

Je dois maintenant parler d'Atticus. Il étoit l'ami intime de Cicéron , & cela fait à mon gré une partie de son éloge. Délicat dans ses manières , & agréable dans ses parties de plaisirs , il cherchoit cette douce volupté qui convient aux honnêtes gens : purement homme de cabinet , il ne voulut jamais se mêler d'aucunes affaires.

César

*qui sont morts en plaisantant. 41*

César & Pompée l'estimèrent également , quoiqu'il n'eût embrassé le parti , ni de l'un , ni de l'autre , pendant la guerre civile. Le vrai mérite est toujours goûté , quand ce seroit celui d'un ennemi mortel.

Atticus jouit toujours d'une santé parfaite. Se voyant malade dans un âge fort avancé , il fit assembler toute sa famille ; & lui expliqua en peu de mots le dessein où il étoit de mourir. Sa résolution parut hardie , mais son air enjoué fit connoître qu'on ne pourroit l'en détourner. Il s'abstint effectivement de toute nourriture ; & l'on dit qu'à mesure que sa mort approchoit , sa gaieté sembloit redoubler. Il faut se sentir en quelque manière supérieur à la vie , pour en disposer si librement. Chaque siècle fournit peu de ces hommes rares & intrépides ; ils sont pourtant nécessaires de

temps en temps , pour nous faire connaître notre foiblesse.

Malgré les raisons d'un nouveau Critique , j'ai cru devoir dépeindre Atticus comme un honnête-homme : peut-être qu'il ne l'étoit que par tempérament. Ces fortes de vertus qui ne demandent aucun effort , ont beaucoup de douceur dans le commerce de la vie. Et qui sait s'il y en a d'autres ? S'il y en a , elles ne sont pas fort communes , & ce sont pourtant les plus estimables.

---

## CHAPITRE VI.

*Quel temps est le plus avantageux  
à l'Homme pour mourir.*

**O**N ne peut être long-temps heureux. Telle est notre destinée. La fortune passe avec tant de rapidité , qu'elle laisse à peine entrevoir

*qui sont morts en plaisantant. 43*  
ses faveurs. Il semble que son inconstance l'empêche de se fixer en aucun lieu, pour rendre un bonheur solide. Peut-être aussi y a-t-il trop de gens à contenter. Elle ne peut suffire à tout le monde, & les fonds lui manquent, c'est là au moins son excuse : mais qui oseroit vérifier si elle ne fait pas quelque double emploi, rendroit un service essentiel au Public.

Parlons plus sérieusement. Un bonheur qui a trop d'éclat, est toujours de peu de durée : souvent même il annonce une suite prochaine de disgraces. On peut là-dessus se rapporter à l'expérience : elle étonne quelquefois la raison elle-même, & la rectifie. C'est pour éviter des malheurs certains, que la mort est souhaitable dans quelques momens. Combien de fois s'est-on plaint qu'on avoit vécu trop d'un jour ? *Nimirum hæc unâ die plus vixi, mihi quàm vivendum*



#### 44. *Réflexions sur ceux*

*fuit*, disoit Laberius dans une de ses pasquinades. Cette réflexion a été souvent répétée, quoique sortie de la bouche d'un Comédien. L'espace d'un seul jour va ternir la plus belle réputation. Que de Ministres & de Généraux d'armée feroient figure dans l'histoire des grands Hommes, s'ils étoient morts, l'un après quelque heureuse négociation, & l'autre après une bataille gagnée? Il n'a fallu souvent qu'un mauvais succès pour faire oublier ce qu'ils avoient fait de plus éclatant.

L'amour a été cause plusieurs fois qu'on a souhaité la mort, après avoir reçu des faveurs distinguées d'une Maîtresse. Les Poètes en peuvent rendre raison: il n'y a point de gens qui soient moins discrets qu'eux sur un pareil article. Voilà une imitation de ces beaux vers de Petrone, *Qualis* *nox fuit illa, &c.*

*qui sont morts en plaisantant. 45*

Ah que cette nuit fut charmante !

Quels baisers ! Quels embrassemens !

Une chaleur vive & touchante

Nous saisit en ces doux momens.

Dieux ! Quelle en étoit la douceur !

Nos ames de plaisirs mollement altérées,

Sur nos lèvres, hélas, jouissoient d'un bon-  
heur

Dont elles sembloient enivrées.

Chagrins mortels, cuisans désirs,

Pourriez-vous me porter envie ?

Après avoir goûté de si tendres plaisirs,

On ne doit plus aimer la vie.

Un sage Lacédémonien donna des  
conseils presque semblables à Diago-  
ras, le jour que ses trois fils furent  
couronnés aux Jeux Olympiques.  
Comme il vit que tout le peuple s'ef-  
forçoit d'applaudir à ce vieillard &  
de jeter des fleurs sur sa personne,  
il l'aborda froidement, & ne lui dit  
que ces paroles : *Meurs, Diagoras,*  
*car tu es trop heureux.* Il mourut ef-  
fectivement de joie & de plaisir entre



les bras de ses enfans. S'il est vrai ; suivant le système des anciens , que les Dieux ne font que nous prêter à la vie , ils ne peuvent nous donner une plus grande marque d'amitié , qu'en nous la ravissant dans des circonstances favorables. Combien nous épargnent-ils par là de chagrins ?

Cicéron en faisant l'éloge d'un de ses amis , crut devoir compter parmi ses bonnes fortunes , qu'il étoit mort avant les malheurs arrivés à Rome. *Si Rempublicam casus secuti sunt , ut mihi non erepta à Diis immortalibus L. Crasso vita , sed donata mors esse videatur.* Cicéron parloit là en homme qui chérissoit véritablement sa patrie , & l'on peut dire en général que jamais Nation n'a porté l'amour du bien public plus loin que la Romaine.

Ce feroit ici le lieu de parler des personnes qui sont mortes de joie ; mais cela me feroit perdre mon sujet

*qui sont morts en plaisantant. 47*

de vue. Je prétends instruire le Lecteur, & un simple Recueil de faits historiques ne serviroit qu'à l'amuser. Il lui faut certaines matières choisies, où les réflexions se présentent d'elles-mêmes. C'est alors que l'esprit se réveille, & qu'il veut se faire honneur d'un travail dont il a tout le profit sans en avoir eu la peine. Cependant, comme on trouve des curieux de toute espèce, je renverrai à Valère Maxime & à Pline le Naturaliste, ceux qui voudront avoir une connoissance exacte des anciens qu'on a vu mourir de joie. Pour ce qui est des Modernes, je ne dirai qu'un mot du Pape Léon X. On fait qu'il avoit beaucoup de ce feu qui cause les grandes passions, & qui les fait passer quelquefois pour des vertus. Comme il étoit à quelques lieues de Rome dans une maison de plaisance, un Courier vint lui apprendre qu'on avoit chassé les

François de Milan & de Pavie. Il reçut ces nouvelles avec tant de satisfaction qu'il expira peu après de plaisir. Cette mort est assez singulière dans un Pape.

La prudence nous prescrit certains momens heureux pour quitter un emploi, ou une charge considérable. On se retire alors du monde avec toute son estime ; quelques heures après on commence à l'ennuyer. Il est de l'intérêt d'un homme sage de connoître le temps le plus propre à faire retraite, & cette science ne s'acquiert pas aisément, elle demande une attention presque continuelle sur soi-même pour résister à l'amour propre ; sans quoi voudroit-on souscrire à cette maxime si judicieuse ?

*Solve senescentem maturè sanus equum, ne  
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.*

Je puis appliquer indifféremment à  
tous

*qui sont morts en plaisantant. 49*

tous les hommes ce qu'Horace appliquoit en particulier aux Poètes qui vouloient vieillir sur le Parnasse ; mais ce seroit peu de chose , si nous n'étions que ridicules à un certain âge.

---

## CHAPITRE VII.

*Examen d'une pensée de Valere  
Maxime.*

**J**E me fais bon gré de pouvoir ici faire l'éloge d'Anacréon. C'est à mon jugement le Poète le plus tendre de toute l'Antiquité , & celui qui a le mieux connu le fin de la galanterie. Ses vers ont beaucoup de cet agrément qui plaît aux connoisseurs ; sa manière de faire l'amour se sent plus de notre siècle , que de celui où il vivoit ; c'est-là une marque de la beauté de son génie. Les Anciens n'avoient aucune teinture de la vraie

D

politesse, & j'ose dire, malgré l'estime qu'on a pour eux, qu'ils étoient aussi grossiers dans une ruelle, qu'on y est aujourd'hui délicat. Il a fallu bien des siècles pour perfectionner l'Art d'aimer.

On me pardonnera si je m'intéresse un peu trop à ce qui regarde Anacréon ; il est du nombre de ces grands Hommes qui sont nés uniquement pour plaire. Valere Maxime lui a dressé un éloge magnifique & d'un tour assez nouveau. *La Nature*, dit-il, *a paru très-libérale à son égard, en le douant de l'esprit poétique, & en lui accordant une mort tranquille.* Il joint ces deux choses ensemble, mais je crois le second avantage préférable au premier. On se repent quelquefois d'être Poète, & l'on se trouve toujours bien de n'avoir pas le loisir de regretter la vie. Au reste, la pensée de Valere Maxime est fort de



*qui sont morts en plaisantant.* 51

mon goût. Qu'on ne s'imagine point qu'Anacréon se fit un métier de composer des vers. Sensible à la tendresse, & aimant avec fureur la bonne chère, il ne donnoit à l'étude que le temps qu'il déroboit à son plaisir. On voit aussi régner dans la plupart de ses compositions un air de nonchalance, qui le faisoit souhaiter de tous les honnêtes gens de la Grece. Cet air même lui étoit si naturel, qu'on le représenta comme un homme à demi ivre, qui se préparoit à jouer de la flûte.

Chacun sent avec plaisir quel avantage c'est que d'expirer tranquillement. Une mort douce est en quelque façon l'image de la vie : le point qui les sépare l'une de l'autre devient imperceptible. S'il y a quelque différence, elle n'est causée que par les objets qui nous environnent alors ; objets fâcheux & qui nous font faire de tristes réflexions. Car la mort en



52 *Réflexions sur ceux*

elle-même n'a rien de lugubre , c'est un moment semblable à celui où l'on se livre au sommeil ; & faut-il tant de précautions pour s'endormir ?

Si j'ai avancé que la mort devoit être l'image de la vie , on ne doit pas m'en faire un crime. J'entends cette vie tranquille , exempte de trouble & d'agitation , telle enfin que l'ingénieux Marot la souhaitoit par cette épigramme.

S'on nous laissoit nos jours en paix user ,  
Du temps présent à loisir disposer ,  
Et librement vivre comme il faut vivre ,  
Palais & Cours ne nous faudroit plus suivre ,  
Plaidz , ne procès , ne les riches maisons  
Avec leur gloire & enfumés blasons :  
Mais sous belle ombre , en chambre & galeries  
Nous pourmenans , livres & railleries ,  
Dames & bains , feroient les passe-tems ,  
Lieux & labeurs de nos esprits contens.  
Las , maintenant à nous point ne vivons ,  
Et le bon temps périr pour nous savons ,  
Et s'envoler , sans remede quelconques ,  
Puisqu'on le fait , que ne vit-on bien doncques

## CHAPITRE VIII.

### *Remarques sur le caractère de l'Empereur Vespasien.*

**L**N'y a guères d'excès où la basse flatterie n'ait précipité l'Homme, abandonné à lui-même. Peu contente de déguiser des crimes exposés à la vue publique, elle a souvent orné le Vice des dehors de la Vertu. Les plus grands Princes lui doivent une partie de leur gloire : la Vérité ne prodigue pas si aisément les louanges. C'est-là ce qui rend la lecture de l'Histoire dangereuse, ou du moins peu agréable aux personnes sincères.

Je ne connois point de peuple au monde qui ait porté plus loin la flatterie que les Romains. Baslement attachés à ceux qui les gouvernoient, ils ont approuvé & leurs fureurs &

leurs extravagances. Les actions les plus criminelles devenoient l'objet de l'admiration publique. Je plains le sort des Rois : ils ne peuvent jamais s'assurer qu'ils sont vertueux. Souvent même on les met au rang des Dieux, lorsqu'ils se croient tout-à-fait indignes de l'estime des hommes. Voilà une des plus grandes folies dont les Romains aient pu s'aviser : jamais ridicule n'a porté plus loin.

L'Empereur Vespasien le fit bien sentir à ses principaux Courtisans, adulateurs fades & insipides. Voulant leur marquer qu'il étoit fort malade, il s'écria avec un souris malin, *je m'apperçois que je vais devenir Dieu.* Le flatteur est insensible à de tels reproches : il ne peut se persuader que l'Homme aime la Vérité.

Avec des talens médiocres, Vespasien a été un assez grand Prince. Il savoit assaisonner d'un tour brill-

*qui sont morts en plaisantant. 55*

lant les vertus les plus communes.

Guidé par des mœurs douces & tranquilles, il ne regardoit point le Trône comme le Théâtre des grandes passions. Il s'appliqua uniquement à rétablir la Justice, à faire fleurir les beaux Arts & à réprimer la licence des Soldats. Une heureuse *médiocrité* est quelquefois plus utile qu'un génie sublime, aux Rois qui veulent gouverner sagement.

---

## CHAPITRE IX.

*Plaisanteries d'Auguste mourant, de Rabelais, &c.*

**I**L est quelquefois nécessaire de faire sentir au Public, que ceux qu'on appelle grands Hommes ne diffèrent des autres que par la science de bien cacher leurs vices, ou par le choix de certains défauts éclatans. Beaucoup



d'adresse leur tient lieu de mérite , & je suis persuadé que telle action qu'on admire depuis long-temps , paroîtroit méprisable , si l'on en pouvoit pénétrer le véritable motif. Le monde est une dupe qu'on trompe quand on veut , & sans beaucoup de peine. Il y a pourtant certaines mesures à garder avec lui : ceux qui réussissent le mieux sont traités de grands Hommes , & les autres sont généralement oubliés. Quelle bizarrerie !

Auguste a été un de ceux qui ont le mieux dissimulé leurs défauts. Habile dans cette politique raffinée que Machiavel a réduite en préceptes , il cachoit son ambition sous de beaux dehors. Fidèle en apparence à ce qu'il devoit aux loix de Triumvirat , il ne cherchoit en effet qu'à se rendre seul Maître de l'Empire. Jamais personne n'a su mieux que lui l'art de mettre tout à profit ; l'esprit qui ne laisse

*qui sont morts en plaisantant.* 57

perdre aucun des avantages qui se présentent, est le plus propre pour le Trône.

Peu semblable aux Princes qui veulent seulement qu'on les craigne, Auguste vouloit qu'on l'estimât. C'étoit pour y forcer toute la République, qu'il eut envie de quitter l'Empire. Sa feinte modération lui valut mille éloges. Né pour les plaisirs, il aima la paix & fit fleurir les Sciences. Sa Cour étoit polie & agréable, en un mot, le rendez-vous des beaux esprits de toute l'Europe. Les Virgiles & les Horaces n'eurent d'autres titres que leur mérite pour y être admis. Ce fut avec de telles gens qu'Auguste mena une vie d'autant plus voluptueuse, qu'il connoissoit par lui-même tout le prix de la volupté. Suétone nous assure que sa dernière maladie ne lui ôta rien de son enjouement naturel. Se voyant un jour plus mal



53      *Réflexions sur ceux*

qu'à l'ordinaire, il demanda un miroir, & fit accommoder ses cheveux, comme si cette parure alloit lui servir de quelque chose. Après quoi il se tourna vers ceux qui étoient dans sa chambre, & leur dit en riant : *Trouvez-vous que je sois bon Comédien ?* Cette plaisanterie fut relevée par un vers Grec, dont voici le sens.

Que chacun aujourd'hui s'abandonne à la  
joie.

Je rends grace au destin de la mort qu'il  
m'envoie.

On peut ici rappeler ce bon mot de Petrone, *Mundus universus exercet histrioniam*, tous les hommes sont Comédiens. Ils se donnent en spectacle à tour de rôle, les uns sont fiftés & les autres applaudis, le caprice en décide : je dis bien le caprice, car la raison oseroit-elle le faire ?

Les dernières paroles de Rabelais sont assez semblables à celles d'Au-

*qui sont morts en plaisantant.* 59

guste. Cela ne m'étonne point, Rabelais étoit un plaisant de profession, original en ce genre d'écrire qui dépend d'un mélange bizarre de sérieux & de comique. Peut-être lui a-t-on fait trop d'honneur dans ces derniers temps, lors qu'on a voulu trouver du mystère dans tout ce qu'il a écrit. Quoiqu'il en soit, un Commentaire sur cet auteur pourroit plaire, s'il parloit de main de maître. On a dit quelque part que Gui Patin avoit entrepris ce travail; personne certainement n'y étoit plus propre que lui.

Tout le monde rend justice au Cardinal de Bellai, qui protégea Rabelais d'une façon particulière. A peine fut-il informé de sa maladie, qu'il envoya un Page pour savoir de ses nouvelles. De pareilles attentions deviennent assez rares dans ceux qui sont au dessus des autres, ou qui croient l'être. Rabelais badina long-

temps avec le Page qui l'étoit venu voir ; mais sentant tout à coup que la mort approchoit , rapporte à Monseigneur , lui dit-il , l'état où tu me vois : je m'en vais chercher un grand peut-être ; il est au nid de la pie , qu'il s'y tienne , & pour toi tu ne feras jamais qu'un fol ; *tirè le rideau , la farce est jouée.* Cette saillie est digne d'un homme qui excelloit dans l'art de plaisanter. Je doute que notre siècle , quoique plus savant que celui où Rabelais vivoit , pût lui apprendre quelque chose de nouveau sur cet article.

J'ai parlé avec assez de précision des deux morts précédentes , il est juste de passer maintenant à celle de Malberbe , l'un des premiers & des plus grands Maîtres qui aient formé le goût de la France. Mr. Despréaux nous a fait sentir toute l'obligation que notre Poésie lui avoit : elle chan-

*qui sont morts en plaisantant. 64*

gea tout d'un coup , & devint réglée , d'indocile & de libertine qu'elle étoit auparavant. Malherbe avoit un génie heureux , & propre à se frayer de nouvelles routes : il pensoit noblement , il peignoit les objets d'une manière vive & touchante ; en un mot , il étoit né avec les dispositions qu'Horace demande dans un Poète.

*Cui mens divinior , atque os  
Magna sonaturum , des nominis hujus honorem.*

Racan , homme de qualité , & bel esprit en même-temps , nous a laissé la vie de Malherbe écrite d'un air fort sincère. On y remarque avec plaisir qu'il étoit assez Philosophe , sur-tout depuis la mort de son fils : il donna même de grandes marques de Stoïcisme pendant sa dernière maladie , & ces marques ne doivent point , à mon avis , paroître suspectes. Une heure avant que de mourir



il s'éveilla , dit Racan , comme en sursaut , pour reprendre son Hôteſſe , qui lui ſervoit de garde , d'un mot qui n'étoit pas bien François à ſon gré ; & comme ſon Confeſſeur lui en fit réprimande , il lui dit qu'il ne pouvoit ſ'en empêcher , & qu'il vouloit défendre juſques à la mort la pureté de la Langue Françoisè. Voilà une délicateſſe d'oreille pouſſée à bout , & dont il n'y a aucun exemple dans nos Purriſtes nouveaux. On ſait bien quels ſont les Auteurs que je veux désigner par-là.

Malherbe n'avoit pas trop bonne opinion de la Poéſie , quoiqu'il ſe fût toujours adonné à ce genre d'écrire. Quelqu'un ſe plaignoit devant lui de ce qu'il n'y avoit des récompensés que pour ceux qui alloient à l'armée , ou qui entroient dans les affaires ; il lui avoua franchement qu'il n'en étoit pas ſurpris , & qu'un Poète

*qui sont morts en plaisantant. 63*  
*lui paroissoit aussi utile à un Etat ,*  
*qu'un bon Joueur de quilles. Je ne*  
*veux pas tout-à-fait approuver cette*  
*comparaison ; elle choque trop de*  
*personnes à la fois. Je dirai pourtant*  
*que je trouve assez étrange , qu'il y*  
*ait un Art particulier dans le monde*  
*de débiter des fables & des menson-*  
*ges.*

---

## CHAPITRE X.

*Traduction d'un morceau con-*  
*sidérable de Suétone.*

**L'**Illustre imitateur de Théophras-  
te a proposé dans ses nouveaux  
Caractères, un problème assez cu-  
rieux que personne n'a encore ré-  
solue. Il vouloit qu'on lui détermi-  
nât au juste quelle sorte d'esprit étoit  
propre à faire fortune. Cette ques-  
tion devient plus difficile & plus com-



pliquée de jour en jour : car jamais on n'a vu de ces hommes misérables qui s'élèvent sans aucun mérite : notre siècle sera sous ce point de vue un siècle assez bizarre. Quoiqu'il en soit , tous les Royaumes ont fourni des établissemens pompeux où le hasard seul avoit part ; ce qui est aussi propre à exciter les foux qui courent après la fortune , qu'à rendre sages ceux qui la méprisent.

L'Empire Romain a-vu souvent de ces hommes peu illustres , que le destin capricieux & bizarre conduisoit jusques sur le Trône. Salvius Otho , un des douze premiers Césars , peut en servir d'exemple. Le mariage hon-  
teux de son bisaïeul , & l'attachement de Tibere pour sa grand-mère , furent les deux sources de son bonheur. Une mauvaise circonstance sert autant qu'une bonne , pour nous faire briller dans le monde. Combien de  
fortunes

*qui sont morts en plaisantant. 65*  
fortunes ne sont dues qu'à des crimes ?

Othon n'avoit aucune de ces qualités éminentes qui sont nécessaires à un Souverain. Naturellement timide, il ne voulut jamais paroître à la tête de son armée pour combattre en personne Vitellius. Sa lâcheté ruina entièrement ses affaires, & la crainte de tomber vif entre les mains d'un ennemi cruel, lui fit prendre la résolution de se tuer. Voici comme Suétone rapporte ce fait.

Un Soldat ayant appris à Othon la défaite entière de son armée, & ne pouvant lui faire croire cette nouvelle, parce qu'on l'accusoit de fourberie ou de lâcheté ; ce Soldat, dis-je, tira son épée & se tua. L'Empereur frémit à cette vue, & jura qu'il ne seroit jamais la cause de la mort de personne. Se tournant ensuite vers ses principaux Courtisans,

E

il les pria de lui donner un bon conseil. Après plusieurs protestations sembles de confiance & d'amitié, il entra dans son cabinet pour écrire à sa sœur deux lettres de condoléance. Il crut aussi que son devoir l'engageoit à brûler certains papiers secrets, & à remettre aux plus fideles de ses domestiques tout l'argent qui lui restoit entre les mains.

Après ces préparatifs, Othon s'aperçut par quelque émeute populaire qu'on arrêtoit prisonniers ceux qui vouloient sortir de la ville. Il défendit expressément aux principaux Officiers de sa Cour de leur faire aucun mal, & il s'écria d'un air moqueur, *prêtons-nous à la vie encore l'espace d'une nuit.* Tout le monde eut alors la liberté de le voir; il but un verre d'eau, & ayant choisi le plus tranchant de deux poignards qu'on lui présenta, il le mit lui-même sous

*qui sont morts en plaisantant. 67*

le chevet de son lit. Après quoi il se coucha tranquillement, les portes de sa chambre ouvertes, & il s'endormit sans aucune inquiétude. Son premier soin en s'éveillant fut de rechercher son poignard & de s'en frapper.

Ainsi mourut Othon, toujours faible & toujours inconstant, excepté le dernier jour de sa vie. La chose me paroît assez bizarre: il ne devint grand Homme que dans le temps que les autres cessent de l'être.

---

## CHAPITRE XI.

*De quelques femmes qui sont mortes en plaisantant.*

**J**E ne crois pas que l'intrépidité soit la vertu favorite du beau sexe. Il semble que les passions douces & flatteuses qui lui sont tombées en partage, l'empêchent d'avoir du

goût pour un héroïsme trop relevé. Cela ne m'étonne point ; tout caractère dont l'enjouement est la base , s'accommode peu de ce qu'il y a de sublime dans les mœurs. Naturellement tendres, & coquettes par raison , les femmes ne cherchent qu'à exceller dans l'art de plaire. Bien loin de vouloir en imposer au monde par un courage affecté , elles se font un point d'honneur de montrer quelque foiblesse. On auroit grand tort de les en blâmer : une belle triomphe , même en cédant.

Quoique l'intrépidité soit inutile aux femmes , on ne laisse pas de trouver parmi elles des Héroïnes, des Philosophes , & même des esprits forts.

Tout dépend des premières impressions qu'on leur donne ; & en général les personnes qui ont le plus de vivacité sont les plus propres à se laisser prévenir. L'Histoire an-



*qui sont morts en plaisantant.* 69

cienne & moderne ne nous parle que d'un très-petit nombre de femmes qui ont badiné avec la mort. Une des plus remarquables est Mademoiselle de Limeuil, fille d'honneur de Catherine de Médicis. Toute jeune encore, elle se fit connoître à la Cour par ses bons mots, & même par des pasquinades remplies de sel attique. Un ancien Auteur avoue sans peine qu'elle étoit fort grande parleuse, brocardeuse, & très-bien, & fort à propos. Est-il un lieu au monde où l'humour médisante trouve mieux son compte qu'à la Cour? Quand elle ne seroit pleine que de ces fots de qualité, qui préfèrent le clinquant du Tasse à l'or de Virgile, un Satyrique y seroit au comble de sa joie.

Je ne puis finir de meilleure grace ce qui regarde Mademoiselle de Limeuil, qu'en me servant des propres termes de Brantome. Voici com-



me il s'exprime, avec sa naïveté ordinaire. » Quand l'heure de la mort  
» fut venue, elle fit venir à soi son  
» valet, qui s'appelloit Julien, &  
» qui savoit très-bien jouer du violon.  
» Julien, lui dit-elle, prenez votre  
» violon, & sonnez-moi toujours,  
» jusqu'à ce que vous me voyiez  
» morte, la défaite des Suisses, &  
» le mieux que vous pourrez ; &  
» quand vous ferez sur le mot, *tout*  
» *est perdu*, sonnez-le par quatre ou  
» cinq fois le plus piteusement que  
» vous pourrez. Ce que fit l'autre,  
» & elle-même lui aidait de la voix,  
» & quand se vint *tout est perdu*, elle  
» réitéra par deux fois, & se tournant  
» de l'autre côté du chevet, elle dit  
» à ses compagnes, *tout est perdu à*  
» *ce coup, & à bon esceint*, & ainsi  
» décéda. » Mademoiselle de Limeuil avoit une sœur parfaitement  
belle, mais qui ne la valoit pas du

*qui sont morts en plaisantant. 71*

côté de l'esprit. Telle est la destinée de la plupart des choses excellentes : on ne les voit presque jamais unies ensemble , & cependant a-t-on quelque droit de s'en plaindre ?

Il ne faut pas long-temps consulter le goût des femmes , pour savoir qu'elles aiment mieux être jolies & un peu sottes , que spirituelles avec beaucoup de laideur. Cette préférence qui se donne à la beauté me paroît un sentiment commun à tout le sexe. La Reine Elisabeth n'en étoit pas exempte : malgré l'orgueil du trône , elle fit un présent considérable à un jeune Hollandois qui l'avoit seulement trouvé belle. Remarquons en passant que l'amour-propre est inséparable de l'homme : je ne fais même s'il ne fait pas une partie essentielle de son caractère. Celui qui en seroit destitué , ne pourroit au plus devenir qu'un habitant de la République imaginaire de Platon.

Je ne prétends pas ici faire le procès à la mémoire d'Elisabeth. J'avoue avec plaisir qu'elle étoit née ce que les autres Princesses ne deviennent que par une longue étude. Jalouse de son pouvoir, & habile dans l'art de se faire craindre, elle témoigna autant de courage pendant sa vie, que d'indifférence à sa mort. Voici ce que j'en ai lu dans les Mémoires secrets d'un fameux Italien, nommé Vittorio Siri. Cette Reine étant assise sur son lit, les yeux tournés vers la terre & un doigt dans la bouche, fit venir sa Musique ordinaire, qu'elle entendit jusqu'au dernier soupir avec une joie inconcevable. On ne doit point trouver mauvais qu'une femme se procure à l'approche de la mort, tous les plaisirs dont son imagination peut s'aviser : elle éloigne par-là des idées trop accablantes ; une distraction agréable est souvent un remède sûr contre bien des chagrins.

*qui sont morts en plaisantant. 73*

Qu'on me permette de joindre à la mort d'Elisabeth, celle d'Anne de Boleyn sa mère. Fameuse par sa grandeur, autant que par ses disgraces, elle ne descendit du Trône que pour monter sur l'échaffaut. Peu de jours heureux lui valurent une mort bien flétrissante : il est quelquefois à craindre d'être trop bien avec la fortune, elle se plaît à jouer de mauvais tours. Anne de Boleyn fut sujette à de grandes inégalités d'esprit pendant tout le temps de sa prison : elle pleuroit & chantoit tour à tour, elle passoit en un moment de la joie à la tristesse. Etant sur l'échaffaut, elle demanda à l'Exécuteur s'il savoit bien son métier, & tout d'un coup on la vit s'abandonner à de grands éclats de rire. Il y a peut-être un peu d'extravagance & de bizarrerie dans cette conduite : mais qui ne fait que les plus grands Hommes péchent par ces

deux endroits? Un ancien l'a dit ,  
*Nullum magnum ingenium sine mix-  
turâ dementiæ.*

---

## CHAPITRE XII.

### *Des dernières heures de Madame de Mazarin.*

**L**E nom & les aventures de cette Duchesse ont fait tant de bruit dans le monde , que j'aurois mauvaise grace d'entrer ici dans un trop grand détail. Elle fut menée en France à l'âge de six ans , & elle hérita des biens immenses du Cardinal Mazarin , en épousant le Duc de la Meilleraie. L'humeur scrupuleuse & sévère de son mari l'obligea , après plusieurs séparations passagères , de sortir de France. Elle se fixa en Angleterre , & y fut généralement estimée de tout le monde. Monsieur de Saint-

*qui sont morts en plaisantant.* 75

Evremond , qui se connoissoit si bien en mérite , s'attacha à elle d'une façon toute particulière , & ne perdit aucune occasion de la louer. Quoiqu'elle ne soit pas l'auteur des Mémoires qui portent son nom , on ne peut sans injustice lui refuser le titre de bel esprit.

Elle fit en mourant l'aveu du monde qui prouve le mieux une indévotion enracinée. Je me ferai assez entendre , en disant qu'elle expira aussi nonchalamment que si tout alloit finir avec elle. En effet , un Auteur curieux nous apprend (\*) qu'elle conserva jusqu'au dernier moment de sa vie , les mêmes sentimens que M. de Saint-Evremond lui attribue dans une de ses Lettres : où pour la détourner du

---

(\*) Voyez la vie de M. de Saint-Evremond , pag. 217 , 180 & 181 , édition de Paris , 1711.



dessein qu'elle avoit pris de se retirer dans un Couvent, il lui parle de cette manière : *Encore si vous étiez touchée d'une grace particulière de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zèle, qui vous rendroit tout supportable. Mais vous n'êtes, ni convaincue ni touchée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement.* Dans la situation où se trouvoit Madame de Mazarin, on se met aisément au dessus de ces formalités dont les superstitieux se servent, à l'approche de trépas.

Elle avoua cependant qu'elle étoit fâchée de mourir avant M. de Saint-Evremond. *Je voudrois voir, dit-elle agréablement, s'il conservera jusqu'à la fin, & cette indifférence pour la vie & cet esprit libre de préjugés, dont il se fait un si grand mérite.* L'événement ne démentit point des souhaits

*qui sont morts en plaisantant. 77*

si favorables aux Esprits forts. En effet on ne remarqua en lui aucun regret de quitter la vie, quoique son unique étude pendant plus de quarante ans eut été de courir après toutes sortes de plaisirs. Il donna tête baissée dans l'éternité, pour me servir d'une expression de Montaigne, sans la considérer ni la reconnoître. L'Auteur de sa vie n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail : mais son silence en dit assez.

J'ai appris d'ailleurs qu'au lieu de s'affliger à la vue de la mort, M. de Saint-Evremond avoit réservé toute sa gaieté pour ces derniers momens. Plus enjoué & plus badin qu'à l'ordinaire, il plaisantoit agréablement sur sa fin prochaine. Il dit un jour *qu'il avoit grande envie de se réconcilier*, & comme on interprétoit ces paroles dans un sens dévot, il s'expliqua en ajoutant *que c'étoit avec l'ap-*

*pétit.* Je retrouve avec plaisir dans cette faillie, le véritable caractère d'un vieillard voluptueux.

Ceux qui ont entendu parler de Mademoiselle de Lenclos, seront bien aises d'apprendre un fait curieux qui la regarde. Cette charmante personne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicatesse jusques dans le libertinage. Elle fut tour à tour maîtresse de plusieurs Seigneurs de la Cour ; mais loin d'agir avec eux en femme intéressée, elle se piqua toujours d'une libéralité ingénieuse & propre à réveiller les plaisirs. Aussi tous ceux qui l'avoient aimée pendant sa jeunesse, se firent un devoir de lui envoyer des présens considérables, quand l'âge lui eût ôté tous ses charmes. Monsieur le Duc de la R.... ne fut pas des derniers. Le Père de Mademoiselle de Lenclos l'avoit excitée par de puissantes raisons à suivre

*qui sont morts en plaisantant. 79*

le train de vie qu'elle embrassa dans la suite : car étant au lit de la mort , il la fit venir , & l'ayant regardée d'un œil languissant , *Ma fille* , lui dit-il , *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée , & c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la Nature : mais , hélas ! que mes regrets sont inutiles ! Vous qui avez à me survivre , profitez d'un temps précieux , & ne devenez point scrupuleuse sur le nombre , mais sur le choix de vos plaisirs.*

Je tiens ces particularités d'un homme d'esprit , qui m'a assuré les avoir apprises de Mademoiselle de Lencios. Elle connoissoit à fond tout le prix d'une vie voluptueuse , & elle vouloit qu'on lui rendit là-dessus justice.

---

---

## CHAPITRE XIII.

*Additions à ce qui a été dit dans  
le IX & dans le XI Chapitre.*

**I**L suffit de nommer Machiavel ,  
pour faire naître l'idée d'un excellent Politique. La nature l'avoit forcé dès sa jeunesse à saisir ce qu'il y avoit d'essentiel dans la science de l'homme d'Etat. Elle l'engagea peu après à entrer dans le cabinet des Princes , & à démêler les principaux motifs qui les faisoient agir. Avec un esprit pénétrant , il ne pouvoit qu'y beaucoup profiter. Aussi ses Ouvrages représentent-ils naïvement ce que le Trône exige du Souverain , & ce que le Souverain exige de ses Sujets. On me permettra de ne point assurer que cela s'accorde toujours avec l'équité naturelle.

Florence



*qui sont morts en plaisantant.* 81

Florence étoit la patrie de Machiavel. Né avec un esprit inquiet & républicain , il ne put s'accommoder de la nouvelle domination des Medicis. Cependant la chose devoit paroître délicate à tout homme de bon sens. On punissoit alors le moindre soupçon avec autant de sévérité que le vrai crime , & c'en étoit un que d'avoir plus d'esprit que les autres.

La trop bonne opinion qu'on avoit des lumières de Machiavel, pensa lui coûter cher. On le crut Auteur d'une conjuration qui s'étoit tramée contre le Cardinal Julien de Medicis, & on le vint arrêter par son ordre. Sa prison dura plusieurs mois, & la perte de tous ses biens suivit son élargissement. Ce fut alors qu'il commença à se déchaîner contre les nouveaux Tyrans. Philosophe rigide , il se faisoit honneur de sa misère ; & Satyrique outré, il se moquoit de tout. La mort même,



qu'il attendoit avec impatience , lui parut un nouveau sujet de raillerie. Plus hardi en cela que le fameux Arétin , qui ayant plaisanté toute sa vie , n'osa le faire en expirant , il étoit tombé dans un bigotisme outré.

Le foible d'un certain âge est la superstition. Les grands Hommes avec toute leur adresse , ont quelquefois bien de la peine à s'en exempter. Périclès , qui avoit toujours fait l'esprit fort , se voyant désespéré des Médecins , eut recours aux ligatures & aux incantations magiques. Un de ses amis l'étant venu voir , lui demanda des nouvelles de sa santé. *Jugez , dit-il , du malheureux état où je me trouve , par l'attrail qui m'environne. Il faut que je sois bien malade , puisque je suis devenu superstitieux.* L'homme me paroîtroit véritablement habile , s'il pouvoit se mettre au-dessus des impressions machinales. Mais quoi !

*qui sont morts en plaisantant. 83*

A-t-il assez de force d'esprit pour cela?

Je vais passer à la mort de Buchanan, où peut-être on trouvera plus de courage que dans celle de Périclès. Cependant les dernières paroles de ce fameux Grec prises en un certain sens, peuvent plaire aux Connoisseurs. Buchanan écrivoit avec beaucoup de politesse : son Histoire d'Ecosse est en son genre une des plus fines productions des Modernes. Il est étonnant, disoit Mr. de Thou, qu'un homme sorti de la poussière du Collège ait si bien entendu les intérêts des Princes. Buchanan étoit Ecossois de nation : il sortit fort jeune de sa patrie, & après avoir long-temps voyagé, il y revint passer les dernières années de sa vie. Un mérite connu lui avoit procuré à la Cour une fortune assez considérable. A peine commençoit-il à en goûter les douceurs, qu'une fièvre lente vint le préparer à la mort. Sa maladie ne

l'étonna point : un Philosophe se détermine d'autant plus aisément à quitter la vie , qu'il ne tient presque point aux objets extérieurs.

Buchanan pendant tout le cours de sa fièvre ne voulut prendre aucun remède. Soigneux de consulter les mouvemens secrets de la Nature , il s'abandonnoit à un instinct aidé par le bon sens. Nullement convaincu de la capacité des Médecins , il les bravoit ouvertement : on dit même qu'après avoir appris d'eux que le vin lui étoit mortel , il prit un verre à la main , & mourut en récitant cette Elégie de Propertius.

*Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis ,*

*Contactum nullis ante cupidinibus.*

*Tum mihi , &c.*

Si le public se déclare jamais pour ceux qui expirent d'une manière conforme à leur génie & à leurs passions favorites , on avouera sans peine que

*qui sont morts en plaisantant. 85*

Buchanan est mort en parfait buveur ,  
& la fameuse Laïs en femme galante.  
Ce dernier caractère étoit peut-être  
le plus difficile à soutenir.

Laïs avoit une de ces beautés privilégiées , dont la nature paroît assez avare. Elle eut toujours à sa suite une foule d'amans choisis , qui achetoient chèrement ses moindres faveurs. Savante en l'art de toucher & de plaire , elle dompta jusqu'à des Philosophes , gens farouches & intraitables , que l'amour ne réduit qu'avec peine ; mais enfin il réduit tout , & la sagesse elle-même est obligée de céder aux efforts d'une coquette habille. On peut s'imaginer aisément quelles étoient les occupations de Laïs. En qualité de jolie femme , elle ne songeoit qu'à sa parure ; en qualité de conquérante , elle se procuroit chaque jour de nouveaux charmes. La vieillesse , qui est ordinairement accompagnée de regrets



& de chagrins , ne lui fit point quitter son train de vie. Elle expira au milieu de ces mêmes plaisirs qui lui avoient été si chers. Qu'il me soit permis de ne point m'expliquer plus ouvertement , de peur de blesser la pureté de notre Langue.

C'étoit fans doute à la mort de Laïs qu'Ovide faisoit allusion dans ces vers échapés à une Muse trop indiscrete.

*O utinam Veneris possem languescere motu!  
Cum moriar , medium solvar & inter opus.*

## CHAPITRE XIV.

*Remarque sur les dernières paroles d'Henri VIII, Roi d'Angleterre , du Comte de Grammont , &c.*

**L**A Religion des Rois est bien différente de celle du Peuple , quoiqu'en apparence elle semble être la



*qui sont morts en plaisantant.* & y même. Superstitieux , inappliqué , peu capable d'examen , le peuple se laisse aisément séduire. Sa folle avidité pour le merveilleux ou pour l'incroyable , lui fait souvent rechercher le faux. La vérité nue & dépouillée de ses ornemens flatteurs qui surprennent l'imagination , le fatigue : quelquefois même elle l'ennuie. Les Rois au contraire regardent la religion comme une partie de leur domaine , qu'ils sont maîtres d'aliéner quand il leur plaît. Nourris dans ces sentimens , ils insultent à l'ignorance populaire , & se jouent , pour ainsi dire , de la crédulité de leurs Sujets. Que la condition des hommes qui obéissent est malheureuse ! On les trompe grossièrement , & pour comble de disgrâce , on les oblige à respecter le plus vil séducteur.

Il n'y a guères de Pays où la Religion n'ait joué des rôles assez bizarres.

Une destinée malheureuse la rend propre à fournir des scènes comiques, souvent même burlesques. L'incrédulité s'en divertit. Amie de la raison, elle n'est point soumise à ces passions fines & ingénieuses que la politique fait mettre en œuvre. Je ne vois que l'ignorance capable d'approuver ces grands changemens qui arrivent dans le sein des Religions. Ils ne me paroissent souvent fondés que sur l'ambition, ou sur un desir aveugle de se venger. C'est peut-être à ces deux motifs qu'on peut légitimement attribuer la révolution arrivée en Angleterre, sous le règne d'Henri VIII.

Ce Prince étoit né grand Homme : persuadé cependant qu'il devoit régler ses démarches, plutôt parce qu'il pensoit lui-même, que parce que les autres pouvoient penser. Il y a là dessous une espèce de vanité qui égale le vrai courage. Henri VIII

*qui sont morts en plaisantant.* 89  
abandonné des Médecins , demanda  
un verre de vin blanc , & comme on  
le lui présentoit , il s'écria d'un ton  
railleur , *tout est perdu.* Ces derniè-  
res paroles qu'il proféra ensuite jus-  
qu'à la mort , témoignèrent ouver-  
tement l'aversion qu'il avoit pour les  
Moines , gens vils , intéressés & haïs-  
sables par la bassesse de leurs mœurs.

Le Comte de Grammont n'étoit  
pas fort éloigné de cette espèce de  
mépris. Sensible aux charmes d'une  
vie voluptueuse il dédaignoit de s'in-  
struire des différentes opinions des  
hommes. Leur bizarrerie les avoit  
rendues méprisables à ses yeux. Le  
Roi prévenu de son irreligion , &  
instruit en même-temps qu'il étoit  
dangereusement malade , lui envoya  
le Marquis de Dangeau , pour l'exci-  
ter à mourir en bon Chrétien. Cha-  
que âge à son goût & ses maximes.

*Mr. de Grammont (\*) qui étoit presque agonisant , se tourna alors du côté de la Comtesse sa femme qui avoit toujours été fort dévote , & lui dit : Comtesse , si vous n'y prenez garde , Dangeau vous escamotera ma conversion. Cette saillie paroissoit si heureuse à M. de Saint - Evremond qu'il l'auroit achetée aux dépens de sa vie : les esprits forts ne sont pas toujours ceux qui meurent avec le plus de hardiesse. Que ne doit-on pas craindre du dérangement de notre machine ?*

*Le bon homme Des Yveteaux (c'est ainsi que le nommoit la charmante (\*\*)) Ninon ) se voyant peu éloigné de la mort , fit jouer une farabande : afin , disoit-il , que son ame*

---

(\*) Voyez la vie de M. de Saint-Evremond , donnée au public par M. Desmaizeaux , pag. 204 & suiv. édition de Paris.

(\*\*) Mademoiselle de Lenclos.



qui sont morts en plaisantant 9<sup>e</sup>  
passât plus gaiment. C'est connoître tout le prix de la vie, que de n'en vouloir pas abandonner un seul moment à la crainte ou à la tristesse.

---

## CHAPITRE XV.

### *Additions à l'Histoire de l'Académie Française.*

**I**L n'y a guères d'Ouvrage plus propre à faire sentir le génie de la Langue Française, que les Plaidoyers de Mr. Patru. Egalement éloigné de la sécheresse & de l'affectation, son éloquence est par tout mâle, nerveuse & susceptible de nouvelles idées. Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être grand Orateur, que de savoir l'art de plaider heureusement. Mr. Patru négligea toujours les faveurs de la fortune, si difficiles à acquérir sans crime. Sa-



tisfait de sa médiocrité , il vivoit dans l'indépendance.

M. Bossuet , Evêque de Meaux , ayant appris qu'il étoit au lit de la mort , l'alla trouver , & l'excita par les paroles du monde les plus séduisantes , à jouer le dernier acte de la comédie , à la manière de l'Eglise de Rome. *Monsieur* , lui dit-il , *on vous a regardé jusqu'ici comme un esprit fort : songez à détromper le public par des discours sincères & religieux. Il est plus à propos que je me taise ,* s'écria-t-il d'un air badin. *On ne parle en ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité.*

El y a des grimaces de Religion , il y en a de politique auxquelles on veut soumettre les mourans. C'est par là que des Corps considérables se soutiennent dans le monde , & que des Sociétés nombreuses se sont enrichies. On pourroit trouver un point

*qui sont morts en plaisantant.* 93

de vue sous lequel toutes leurs fourberies paroîtroient bien ridicules. Le Président R.... une heure avant que d'expirer , leur fit bien sentir ce qu'il en pensoit. *Vous serez payé* , dit-il à un Prêtre qui l'étoit venu exhorter à la mort , *mais laissez-moi en repos.*

Je trouve un plus grand air de singularité dans la mort de M. Pelisson , principalement connu par son Histoire de l'Académie Françoise. Il avoit été Secrétaire de M. Fouquet , & il fut enveloppé dans sa disgrâce. Le crédit de ses amis , son mérite personnel , & sur-tout la réputation de bel esprit qu'il s'étoit acquise , le tirèrent enfin de la Bastille. Chose étrange , comme à la Cour les grands postes sont glissans !

Il s'abandonna dans la suite aux controverses ; genre d'étude sec , épineux & plein d'illusions. Il écrivit même contre les Calvinistes d'une

manière assez vive , mais sans aucun fruit ; telle est la destinée de toutes les disputes de Religion. Je suis uniquement surpris qu'un homme aussi zélé pour le Catholicisme que M. Pellisson , n'en ait voulu donner aucune marque extérieure , au lit de la mort. Il avoua que jusqu'à ce moment *il n'avoit agi que par politique*. Rien n'est plus burlesque que de s'imaginer que l'homme écrit toujours suivant ce qu'il pense , & pense toujours suivant ce qu'il écrit.

---

## CHAPITRE XVI.

*De la mort de Gassendi & du célèbre Hobbes.*

**I**L y a une Philosophie austère & sauvage , dont je ne fais aucun cas. Elle n'aime la sagesse que par rapport à cette sévérité chagrine qui l'accompagne. Elle tire l'homme du

commerce de la vie, pour le plonger dans des spéculations chimériques. Tout ce qui est simple & naturel, lui déplaît : la vérité même perd chez elle une partie de son mérite.

C'est cette espèce de Philosophie qui a été le partage des plus fameux Misantropes(\*) de l'antiquité. A force de discussions & de recherches épineuses, ils se sont trouvés au-delà du vrai. Que ce soit un paradoxe ou non, j'ose assurer qu'on arrive souvent à la folie par le même chemin qui devoit conduire à la sagesse. Il faut un jugement bien délicat pour ne s'y point méprendre. Rendons là-dessus justice à Epicure : personne n'a mieux su que lui rendre la volupté raisonnable. C'est un art charmant que celui de savoir jouir avec délicatesse des mêmes plaisirs que le vulgaire goûte grossièrement.

---

(\*) Diogene, Chrysippe, &c.



Gassendi est le Philosophe qui a mis dans un plus beau jour les sentimens d'Epicure , & c'est aussi le Philosophe moderne que j'estime le plus. Savant sans rudesse & poli par tempérament , il n'a donné la Physique que pour ce qu'elle étoit , obscure , douteuse & souvent fautive. Il a plus insisté sur la Morale : c'est aussi la science qui devrait occuper l'homme uniquement , celle qui décide & du prix & de l'usage des plaisirs. Il est étonnant qu'on s'inquiète de tant de choses inutiles , & qu'on néglige l'art de vivre agréablement. Gassendi étoit peu jaloux de ses connoissances , même de celles qu'il devoit à la pénétration de son génie. Il ne le témoigna que trop naïvement à l'heure de la mort.

Un de ses amis le vint voir , & l'ayant entretenu quelque temps sur sa maladie , lui demanda ce qu'il pensoit



*qui sont morts en plaisantant.* 97  
soit alors. Gassendi , après s'être bien assuré que personne ne pouvoit l'entendre , répondit en ces termes. *Je ne sais qui m'a mis au monde: j'ignore & quelle y étoit ma destinée & pourquoi l'on m'en retire.* On peut compter sur une ignorance soutenue de l'étude de quarante années. Elle a moins de brillant que la science présomptueuse , mais elle a plus de solidité.

Parlons maintenant du fameux Hobbes , un des plus grands génies d'Angleterre. Il pensoit avec beaucoup de liberté , & il s'exprimoit avec beaucoup de hardiesse : l'air décifif a particulièrement caractérisé ses plus beaux ouvrages. Ennemi de la superstition , il haïssoit tous ceux qui cherchent à entretenir la crédulité populaire. Les Théologiens surtout devinrent l'objet de son aversion. Il méprisoit & leurs idées extravagantes & leur conduite ridicule.

Rien n'est plus honteux pour le genre humain, que de voir un nombre presque infini de personnes dans le monde, destinées uniquement à forger des chimères & à répandre des erreurs. Hobbes ne se démentit point dans sa dernière maladie. Envisageant la mort sans effroi, il lût avec plaisir plusieurs épitaphes que ses amis lui destinoient, & il dit en plaisantant qu'il leur préféroit celle-ci : *Voici la pierre du (\*) Philosophe*. Prêt enfin à rendre l'ame, il s'écria : *Je vais faire un grand saut dans l'obscurité*. C'est à l'incertitude où se terminent toutes nos méditations. Chose plaisante ! L'homme est assez habile, quand il est sincèrement convaincu de son ignorance.

Hobbes avoit un foible assez re-

---

(\*) La raillerie est fondée sur ce qu'on se sert aussi en Anglois de cette expression, pour dire *la pierre philosophale*.

*qui sont morts en plaisantant.* 99  
marquable dans un homme peu attentif aux opinions populaires. Il craignoit de se trouver seul : il redoutoit (\*) la puissance chimérique des Lémures & des Sorciers. Peut-on maintenant donner une définition exacte de l'esprit fort ?

---

## CHAPITRE XVII.

*Du caractère de l'Abbé Bourdelot.*

C'Est un art difficile que celui de railler finement. Une plaisanterie délicate est l'ouvrage d'un goût excellent, & le lien le plus agréable de la société. Cette matière n'est susceptible d'aucunes règles : la Nature seule doit s'en mêler. Il faut qu'elle communique à l'esprit cette politesse vive, qui empêche sûrement

---

(\*) Voyez la vie de Hobbes écrite en latin.

que la conversation ne soit froide & inanimée. On tombe dans un défaut si essentiel, ou par le comique outré, ou par de fades plaisanteries. L'Abbé Bourdelot, si connu en France, évita ces deux extrémités avec le plus grand bonheur du monde. Il étoit Médecin de Christine, Reine de Suède, dans le temps qu'elle voulut voir tous les Savans de l'Europe : action assez burlesque pour une Princesse raisonnable ! L'Abbé Bourdelot n'épargna point ceux qui apportèrent à la Cour toute l'austérité de leur cabinet. Il en faisoit chaque jour de nouvelles plaisanteries : il attaqua particulièrement *Samuel Bochart*, & le fameux *Isaac Vossius*, qui avoient perdu parmi leurs livres cette élégance d'esprit si nécessaire à la Société. Un défaut essentiel à ceux qui ne sont touchés que d'une étude délicate, est de mépriser les sciences trop sérieuses & trop

*qui sont morts en plaisantant.* 101  
profondes. Ils ont peut-être raison :  
la politesse de l'esprit est préférable  
aux connoissances arides , & aux re-  
cherches épineuses.

Lassé de la Cour de Suède , l'Abbé  
Bourdelot revint en France , où il  
s'attacha particulièrement à M. le  
Prince de Condé. Il fut bientôt connu  
de tous les Savans de Paris , qui regar-  
doient sa maison comme le séjour de  
la liberté. On s'y assembloit toutes les  
semaines , une ou deux fois , & la rail-  
lerie délicate n'y étoit point épargnée.  
L'Abbé Bourdelot entretenoit ordi-  
nairement la compagnie d'une ma-  
nière polie & enjouée. Il mourut avec  
les mêmes dispositions d'esprit : sa vi-  
vacité naturelle ne l'abandonna point.

Le Curé de St. S. . . . vint l'exhor-  
ter dans sa dernière maladie. Mais peu  
content de son zèle, il fut frappé de la  
grossièreté de ses expressions , & il le  
pria de lui parler en Latin. Le Prêtre



étonné s'accommoda à la volonté du malade , & voulut citer un passage de St. Augustin. *Quoi ! Monsieur*, dit-il, en ouvrant un œil mourant , *pouvez-vous approuver un pareil langage ? mon oreille est choquée des expressions rudes d'un Afriquain*. Je n'ose décider si cette répartie est blâmable ; mais aussi doit-on l'abandonner à la critique des personnes scrupuleuses.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Remarques sur ceux qui ont composé des vers au lit de la mort.*

**L**E monde n'a jamais manqué de Poètes , mais on en a vu peu qui aient expiré entre les bras des Muses. Il semble qu'elles soient trop badines pour un moment si sérieux. L'Empereur Adrien n'en a pas jugé ainsi. Philosophe jusques sur le Trône, il

*qui sont morts en plaisantant.* 103

composa une heure avant que de mourir , ces vers pleins d'enjouement :

Ma petite ame , ma mignone ,

Tu t'en vas donc , ma fille , & Dieu sçache  
où tu vas ;

Tu pars seulette, nue & tremblotante, hélas !

Que deviendra ton humeur folichonne ?

Que deviendront tant de jolis ébats ? (\*)

On remarque au travers de la gaieté d'Adrien , un grand fond d'incrédulité sur les affaires de l'autre monde. Il étoit assez habile pour douter , mais il n'osoit examiner pourquoi il doutoit. C'est ordinairement à force d'étudier la Religion , qu'on se trouve engagé à ne rien croire. L'incertitude des grands Hommes s'établit sur les mêmes principes qui servent à convaincre le vulgaire.

Je crains d'en avoir trop dit sur une matière aussi délicate. Il y a certaine

---

(\*) Ces vers sont de la traduction de Mr. de Fontenelle.

erreurs dans le monde , qui ont droit de paroître impunément , & de braver toute la Philosophie. Ces sortes d'erreurs sont d'autant plus à craindre , que les hommes se font une loi de ne les point combattre.

Passons de l'Empereur Adrien à quelques Savans de profession qui méritent d'avoir place dans ce Recueil. Le premier qui s'offre à mon esprit, est Elifius Calentius , Poëte célèbre à la Cour d'Alphonse , Roi de Naples. Il écrivoit avec beaucoup de politesse , & n'écrivoit que pour s'amuser : jamais personne n'a été plus propre que lui à prendre le temps comme il viendroit , & à ne point s'embarrasser du lendemain. Aussi a-t-il vécu dans une grande pauvreté , ne possédant pour tous revenus que le titre de bel esprit. Son Epitaphe le témoigne assez ; c'est lui-même qui a eu soin de la composer en expirant.

*qui sont morts en plaisantant. 105*

*Ingenium natura dedit, fortuna poetæ  
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.*

Elifius Calentius ne pouvoit mieux représenter son caractère que par ces vers, où l'on voit briller beaucoup de naïveté. Combien y a-t-il de Poètes à qui ils conviennent de la même manière ? Passerat, par exemple, n'eut d'autres biens qu'une réputation acquise à grands frais ; il ne voulut pas même en amasser, faisant moins de cas de toutes les richesses du monde que de la vraie érudition. Voilà des sentimens que notre siècle aura de la peine à approuver, & quiconque oseroit aujourd'hui les soutenir en public, se feroit au moins traiter de visionnaire : tant il est vrai qu'on trouve peu de gens en état de comprendre qu'il y a quelque chose de meilleur, par rapport à l'homme, que d'être riche.

Revenons à Passerat. Il avoit l'esprit assez juste, & l'on voyoit briller

également en lui la vivacité de l'Orateur, & la douceur du Poëte. Il étoit du nombre de ces *hominum venustiorum* dont parle Catulle, & que nous ne pouvons bien exprimer en notre langue. Ce que je dis, est connu de tous ceux qui ont lu ses Ouvrages, & qui sont encore touchés des graces de la langue Latine. Comme Passerat aimoit à railler finement, il conserva son esprit railleur jusques dans cet Epitaphe qu'il se fit en mourant.

Jean Passerat ici sommeille

Attendant que l'Ange l'éveille;

Et croit qu'il se réveillera

Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,

Qui ai toujours aimé la paix & le repos,

Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os,

Amis, de mauvais vers ne chargez point  
ma tombe.

On peut remarquer en passant jusqu'ou alloit le bon goût de Passerat,



*qui sont morts en plaisantant.* 167  
qui ne vouloit pas qu'on le louât d'une  
manière peu ingénieuse. Je ne fais si les  
mânes ne furent point troublés par  
quelque indiscret Panégyriste ; car  
c'est une chose difficile que de faire  
seulement un éloge médiocre.

Ne mettons pas au rang des louan-  
ges mauvaises & insipides, le remer-  
ciement que Mellin de Saint-Gelais fit  
à son Luth, de tous les plaisirs qu'il lui  
avoit procurés. Ce remerciement est  
conçu en des termes assez choisis, pour  
mériter l'attention du Lecteur.

*Barbite, qui varios lenissi pectoris æstus ;  
Dum juvenem nunc sors, nunc agitabat  
amor ,  
Perfice ad extremum rapidaque incendia febris,  
Quà potes, infirmo fac leviora seni.  
Certè ego te faciam superas eveetus in oras  
Insignum ad citharæ sidus habere locum.*

Il est aisé de voir que Mellin de  
Saint-Gelais a composé ces vers pres-  
que en expirant. Attentif à se procu-

rer des idées divertissantes , il ne pouvoit s'y prendre de meilleure grace qu'en se livrant aux Muses. Aussi ont-elles une adresse merveilleuse pour bannir toutes fortes de chagrins : leur commerce fait oublier à l'homme qu'il est raisonnable , pour le plonger dans de douces rêveries. Que fais-je si les plaisirs qui dépendent d'une imagination peu réglée , ne sont pas les plus sensibles ? Le Poète Ronfard se voyant au moment fatal où il devoit mourir , s'avisa de faire des vers pour une maîtresse qu'il aimoit depuis long-temps. La chose lui réussit : il quitta la vie sans s'en apercevoir. Quoiqu'on en puisse dire , les caractères les plus sages ne sont pas toujours les plus propres à nous rendre heureux.



## CHAPITRE XIX.

### *Examen de quelques inscriptions assez curieuses.*

**I**L y a certaines professions dans le monde qui paroissent méprisables en elles-mêmes ; les personnes pourtant qui y excellent , sont généralement estimées. Je voudrois qu'on me pût rendre raison de cette bizarrerie.

Le métier de Courtisane est une chose odieuse , cependant Rodope & Phryné ont paru avec éclat dans leur pays , & jamais la vertu ne leur auroit mérité autant d'applaudissemens que leur coquetterie. Assurées du goût que les hommes auront toujours pour leur métier , elles se sont mêmes crues en droit de transmettre leurs noms à la postérité par des inscriptions & des monumens ; chose plais-

fante ! L'esprit humain sympathise tellement avec le faux , qu'on a jugé il y a plus de deux mille ans que nous serions ridicules , & par un effet assez bizarre , les personnes qui ont porté ce jugement , sont des Courtisannes.

Voici encore un Roi de Perse qui n'a pas fait plus d'honneur à la postérité. C'est Darius I du nom ; il voulut en mourant qu'on gravât sur son tombeau ces paroles remarquables : *J'ai pû boire beaucoup de vin & le bien porter.* Ne faut-il pas un peu trop présumer du mauvais goût des hommes , pour vouloir gagner leur estime par une pareille inscription ? Ou plutôt , n'est-ce pas que les hommes sont faits de manière , qu'ils aiment moins une vertu commune , qu'un vice extraordinaire ? Darius étoit buveur de profession , & ne se croyoit recommandable que par ce seul endroit.

Nous avons quelques Mathémati-

*qui sont morts en plaisantant. III*  
ciens , fameux par leur grande sagacité , qui ont eu soin peu d'heures avant que de mourir , de faire graver sur leurs tombeaux ce qu'ils avoient trouvé de plus neuf en Géométrie. Archimede , Ludolphe de Cologne , & l'ainé de Messieurs Bernouilli , ont été de ce nombre. Peu envieux de titres inutiles ils se croyoient assez bien caractérisés par leurs nouvelles découvertes , sans avoir besoin d'aucune autre inscription.

Il n'y a peut-être que les Géomètres qui ne doivent rien au hasard : toutes leurs recherches sont fondées sur un travail immense , les autres Savans aiment à faire plus de bruit ; mais qu'on feroit tort à leur vanité , si l'on ne vouloit estimer que ce qu'ils tirent de leur propre fonds !





## CHAPITRE XX.

*Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gaieté, lorsqu'on les menoit au supplice.*

**L**E courage de ces fameux criminels que leur malheur conduit sur l'échaffaut, est souvent une espèce de fureur pour conserver les débris d'une réputation mourante. Je ne sais quel désir de fausse gloire ne laisse rien alors aux mouvemens de la nature. Nos Poètes tragiques ont fort bien connu cette dureté de courage ; ils inspirent aux Héros qui vont au supplice un air intrépide & féroce, qui s'aigrit par le ressouvenir de leur grandeur passée, & par l'approche d'une mort certaine. L'expérience nous apprend qu'on plaint ceux qui souffrent, & qu'on loue ceux qui souffrent courageusement.

rageusement. Ainsi la constance des illustres malheureux est intéressée : c'est le dernier hommage qu'ils rendent à la vertu , & c'est souvent un hommage forcé , qui ne mérite aucune estime. Je me défie de ces sentimens qui s'éloignent trop du naturel , & dont le sublime est mêlé de ridicule. Ces deux choses sont aussi voisines l'une de l'autre , que l'extrême sagesse & la folie.

On ne doit donc compter que sur le courage de ceux qui attendent nonchalamment les plus affreux supplices. Leur indifférence me paroît préférable à la vaine fierté de certains Héros qui insultent à leurs malheurs.

J'aime à voir un grand Chancelier d'Angleterre , qui continue ses bons mots , même après avoir entendu sa condamnation. On s'apperçoit bien que je parle de Thomas Morus , un de ces hommes illustres , qui se per-

dent par trop de mérite : c'est quelquefois le plus grand des malheurs que de penser , & sur-tout de parler autrement que le vulgaire : l'ignorance qui ne sauroit souffrir les personnes rares , se tourne en jalousie , & la jalousie quand elle manque de véritables accusations pour perdre quelqu'un , en invente. Cela s'est vu plus d'une fois dans ces temps , où l'on punissoit avec la dernière rigueur les nouveaux Sectaires ; temps malheureux , & qui ne peuvent s'ajuster avec l'honneur du genre humain. De quel droit , foibles & sujets à l'erreur , voulons-nous obliger les autres hommes à penser comme nous ?

Etienne Dolet , qu'on brûla à Paris l'an 1546 , n'avoit d'autre crime qu'un trop grand attachement aux nouveaux dogmes de Calvin. On lui fit là-dessus son procès , & les Juges mal instruits ou prévenus , le condam-

*qui sont morts en plaisantant.* 115  
nèrent au dernier supplice. Il ne perdit point sa belle humeur dans cette rencontre , & peu attentif aux discours d'un Cordelier qui l'accompagnait , il ne cessa de plaisanter. Apparemment l'éloquence du Moine ne l'avoit guères touché. Un autre Savant , brûlé pour crime d'Athéisme à Toulouse , conserva autant de gaieté qu'Etienne Dolet , quand il fut au lieu du supplice. Ce Savant est Lucilio Vanini , célèbre parmi les esprits forts modernes : on l'accusa d'enseigner secrètement l'indifférence des Religions , & il fut condamné au feu par un Arrêt du Parlement de Toulouse. Etant sur le bucher , Vanini s'écria d'une voix distincte : *Jesus-Christ a , dit-on , craint la mort ; & moi , je suis intrépide en ce dernier moment.* Il couronna par ces paroles une vie assez libertine ; je ne parle que d'un libertinage de sentimens. Les

plus honnêtes hommes parmi les Anciens y ont été fort sujets: les Aristides, les Phocions, les Socrates, ces âmes roides & vertueuses, paroïssent assez indifférens sur le chapitre de la Religion. Qu'on dise après cela que l'esprit d'incrédulité est toujours une marque de débauche.

J'ai parlé ci-dessus de Phocion, pour avoir lieu de rapporter ses dernières paroles. C'étoit un homme vertueux, sans aucun ménagement. Comme on le menoit au supplice, un jeune étourdi lui cracha au visage. Il se mit à sourire, & se tournant vers les Magistrats qui l'accompagnoient, *avertissez ce personnage*, leur dit-il, *de ne pas ouvrir une autre fois la bouche si désagréablement*. C'est sans doute un ancien usage de la Justice, que de mener tuer les hommes en cérémonie. Elle étoit aussi ridicule du temps de Phocion, que de celui de Boileau: on peut



*qui sont morts en plaisantant. 117*

craindre qu'elle ne change pas si-tôt.

Rapprochons-nous maintenant du siècle où vivoit le Cardinal de Richelieu. Habile dans cet Art de gouverner, qui suppose toujours un esprit sublime, il sçut profiter de la faiblesse d'un Roi peu éclairé, pour satisfaire ses passions particulières: car la vue du bien de l'état n'a point été le seul motif qui le faisoit agir. Quoiqu'il en soit, le Duc de Montmorenci, Messieurs de Thou, de Saint-Marc, &c. ont souffert la mort avec beaucoup de fermeté. Le plus fier héroïsme ne peut aller plus loin. J'admire principalement M. de Thou, qui a le courage de se composer une épitaphe, & le Duc de Montmorenci, qui se sert d'expressions tendres & passionnées en écrivant à sa femme. Il faut être plus que grand Homme pour entrer dans ces petits détails: il faut savoir badiner avec la mort.

## CHAPITRE XXI.

*Extrait de quelques pensées de  
Montaigne.*

**J**E lis avec plaisir les Auteurs qui se peignent au naturel dans leurs ouvrages : on y voit régner peu d'affectation , & beaucoup de cette manière vive & agréable qui charme les personnes sensibles aux beautés naïves. Montaigne est un de ceux qui ont écrit sans art , ni préparation ; il s'est montré au Public dans son déshabillé. Simple , touchant ; mais avec cela convaincu de la méchanceté du cœur humain , il s'est fait une sorte d'esprit propre à plaire ; aussi en le lisant se sent-on forcé à l'aimer : peu d'Auteurs sont assez heureux pour cela.

Je ne sais si Montaigne est mort en

*qui sont morts en plaisantant. 119*

plaisantant, il étoit du moins résolu à tirer parti de ce dernier moment. *Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en desprint plus universellement qu'il s'attendoit de faire. Il ne ridoit non plus le front du pensément de la mort, que d'un autre. Il la nommoit l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain bien de nature, seul appui de notre liberté, & commune & prompte recepte à tous maux. Avec des sentimens si généreux, est-il étonnant qu'il ait dit, que tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre, qu'il coure au-devant de son jour, ou qu'il l'attende? En effet, le passage de la vie au trépas doit-il être regardé comme quelque chose de si considérable? Après une sérieuse attention, on avoue ingénument que c'est moins que rien.*

*Montaigne en cent endroits de ses*

Essais a parlé avec éloge des morts  
plaisantes & *entremêlées de gaudissérie.*

Voici principalement ce qu'il en dit  
dans le Chapitre XL du premier Li-  
vre. Je rapporte ses propres paroles.

» Combien voit-on de personnes po-  
» pulaires conduites à la mort , &  
» non à une mort simple , mais mes-  
» lée de honte , & quelquefois de  
» griefs tourmens , y apporter une  
» telle assurance , qui par opiniaf-  
» treté , qui par simplesse naturelle ,  
» qu'on n'y apperçoit rien de changé  
» de leur estat ordinaire : établif-  
» sans leurs affaires domestiques , se  
» recommandans à leurs amis , chan-  
» tans , preschans & entretenans le  
» peuple ; voire y mellans quelque-  
» fois des mots pour rire , & beu-  
» vans à leurs cognoissans , aussi-  
» bien que Socrate ? Un que l'on  
» menoit au gibet , disoit qu'on gar-  
» dast de passer par telle rue ; car

*qui sont morts en plaisantant. 121*

» il y avoit un danger qu'un Mar-  
» chand lui fist mettre la main sur le  
» collet à cause d'une vieille dette.  
» Un autre disoit au Bourreau qu'il  
» ne le touchât pas à la gorge, de  
» peur de le faire tressaillir de rire,  
» tant il étoit châtouilleux : l'autre  
» répondit à son Confesseur, qui lui  
» promettoit qu'il souperoit ce jour-  
» là avec Notre-Seigneur ; Allez  
» vous y en, vous, car de ma part  
» je jeûsne. Un autre ayant demandé  
» à boire, & le Bourreau ayant beu  
» le premier, dit ne vouloir boire  
» après lui, de peur de prendre le mal  
» de Naples, &c. & de ces viles ames  
» de bouffons, il s'en est trouvé qui  
» n'ont voulu abandonner leur gau-  
» disserie en la mort même. Celui à  
» qui le Bourreau donnoit le branle,  
» s'écria, vogue la galère, qui étoit  
» son refrain ordinaire, &c. » Le  
reste du chapitre mérite d'être lu.



## CHAPITRE XXII.

*S'il y a de la bravoure à se donner la mort.*

ON prodigue un peu trop dans le monde le titre de grand Homme, & on y prend pour une vertu ce qui n'est proprement qu'une brutalité déguisée. Si je prenois pour juge l'Auteur de l'Art de penser, il avoueroit que *puisque la bravoure ôte ordinairement à l'ame la connoissance du péril, elle ne doit passer que pour une vertu machinale.* Ainsi les Héros doivent plus à leur tempérament, qu'au soin qu'ils ont de paroître tels.

N'y auroit-il en effet qu'à se tuer dans un malheur pressant, pour devenir grand Homme? Ne seroit-ce pas laisser à des passions étrangères le soin de notre réputation? On ne

*qui sont morts en plaisantant.* 123

peut guères aimer la vie, lorsqu'on est accablé de chagrins & de douleurs cuisantes : la mort est alors un bien assez considérable , pour la chercher de quelque façon que ce soit. Je me souviens d'avoir lu , qu'au passage du Rhin , Monsieur le Comte de G... arrêta le pistolet à la main Monsieur D... qui se vouloit jeter dans la rivière des premiers. Vous seriez heureux , lui dit - il , de vous noyer aujourd'hui , un homme aussi endetté que vous ne doit point craindre la mort : mais payez-moi les deux mille louis que vous me devez , & vous passerez ensuite tant qu'il vous plaira. C'est là reprocher finement à un homme qu'il n'est brave que par nécessité , & que le désespoir est ce qui excite son courage. Certainement Monsieur D..... ne ressembloit pas à ce Romain dont Auguste fit acheter le lit. Comme on s'en étonnoit , il répondit à un de

les Courtisans ; *habenda est ad somnum culcita illa , in qua ille cum tantum deberet , dormire potuit.*

Il n'y a jamais eu lieu au monde où tant de personnes se soient tuées volontairement qu'à Rome. Cette République s'est distinguée par la sévérité de son courage : il semble même qu'elle n'ait point mis assez de différence entre les mouvemens de la vertu héroïque & la dureté d'une humeur féroce. Saint-Evremond l'a bien reconnu dans ses remarques critiques sur le génie du Peuple Romain.

J'avouerai cependant qu'il y a des occasions où il est glorieux de se tuer ; mais il faut alors que la mort soit accompagnée de certaines circonstances , qui ne marquent ni désespoir , ni brutalité. Le Sophiste dont parle Suétone , me plaît assez. Las de lutter contre une fâcheuse maladie , il assembla le Peuple pour lui expli-

*qui sont morts en plaisantant. 125*

quer les raisons qu'il avoit de se procurer la mort. On fut étonné de sa hardiesse , & on l'approuva. Seneque le Tragique a fort bien établi le droit que les hommes ont sur leur vie ; nous acquérons ce droit en naissant , & c'est le seul qui nous met au-dessus de la nature même. Voici les vers de Seneque.

*Ubique mors est, optimè hoc cavit Deus.*

*Eripere vitam nemo non homini potest ,*

*At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.*

C'est une injustice que de traiter en criminel celui qui hâte sa mort. Mais les Loix sont-elles toujours conformes au bon sens , & ne varient-elles pas selon le génie de chaque Nation ? On gardoit à Marseille , aux frais du public , un breuvage préparé pour ceux qui vouloient abandonner la vie. On estimoit à Rome les Héros qui osoient se tuer. Brutus

& Cassius , ces illustres meurtriers de Jules-César , ont passé pour les derniers des Romains. Peut-être en les nommant ainsi , n'avoit-on en vue que le courage avec lequel ils s'étoient l'un & l'autre procurés la mort?

Avouons-le de bonne foi , les idées de vertu & de vice sont assez chimeriques : elles supposent autant de vanité que d'ignorance , & ce sont-là les deux écueils de l'esprit humain.

---

## CHAPITRE XXIII.

*De quelques particularités qui concernent ce sujet.*

**I**L y a de grandes bizarreries dans la mort des hommes. Les esprits forts tombent en expirant dans les plus petites minuties de la Religion , &



les Philosophes quelquefois deviennent fous ou visionnaires. François Bacon, si connu par ses livres du rétablissement des Sciences, mourut en homme peu sensé. Sorbier raconte qu'il laissa par son testament plus d'un million de legs, lui qui avoit mangé tout son bien. Il légua surtout quatre cens mille francs à un Collège dont il avoit formé le plan en son imagination. C'est une chose assez triste, que l'homme ne puisse pas s'assurer qu'il sera raisonnable tout le temps de sa vie.

Je ne fais si Scarron a traité la mort avec cet air burlesque qui lui étoit si naturel ; mais il a eu l'avantage de faire rire les gens de l'autre monde. C'est Ménage qui l'assure ; nous devons nous en rapporter à sa parole , car les Poètes donnent-ils jamais de caution ?

*Deliciæ procerum, tota notissimus urbe ,  
 Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.  
 Solvuntur risu., mæstissima turba , silentes ;  
 Hic jocus & lusus , hic lacrimant veneres.*

Un vieux Poëte a débité quelque chose de semblable en parlant de Rabelais: ses vers sont plus naturels que ceux de Menage.

Pluton, Prince du noir empire ,  
 Où les tiens ne rient jamais ,  
 Reçois aujourd'hui Rabelais  
 Et vous aurez tous de quoi rire. (\*)

Je dirai en passant que les morts sont gens de grande réflexion , accoutumés à moraliser , & qui ont oublié jusques au nom de plaisanterie. Il ne falloit pas moins d'un Scarron , ou d'un Rabelais , afin de les exciter à rire. Pour Moliere , cet excellent Comique ,

---

(\*) L'Auteur de ces quatre vers est J. Antoine Baif.

*qui sont morts en plaisantant. 129*

Comique, qui a sçu joindre la naïveté à l'enjouement, il mourut presque sur le théâtre, à une représentation de son *Malade imaginaire*. Un Poète Latin a dit assez joliment, que la mort fut choquée de voir qu'il osoit la contrefaire.

*Roscius hic situs est tristi Molierus in urnâ,*

*Cui genius humanum ludere, ludus erat.*

*Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocantem*

*Corripit & mimum fingere sæva negat.*

L'illustre Moliere avoit beaucoup de ce génie heureux & propre à caractériser les hommes. Il savoit l'art de donner un tour original aux pensées les plus communes ; nous n'avons rien dans les anciens Comiques qui lui soit préférable. Avec un grand attachement au plaisir, Moliere ne faisoit pas d'être Philosophe ; mais sa Philosophie peu sèche & peu aride, lui faisoit mépriser la vie, dans le

temps même qu'il en jouissoit avec le plus d'ardeur. Voilà à quoi se réduit le nouveau système que j'ose présenter au public ; système fondé sur les lumières de la droite raison , qui nous engage à continuer en mourant le train ordinaire de notre vie.

**F I N.**

*P O E S I E S*  
*D I V E R S E S.*

*Vitiis sine nemo nascitur , optimus*  
*ille est*  
*Qui minimis urgetur.*







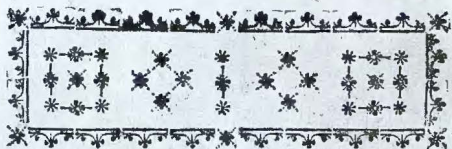
## AVERTISSEMENT.

**L**E Public peut être assuré que ces Poésies partent de la même main , que les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*. On y reconnoîtra le génie de Monsieur D\*\*\*, hardi & entièrement contraire aux vaines bagatelles qui occupent les hommes. Peut-être échapperont - elles aux injures de certains Journalis-

134 *AVERTISSEMENT.*

tes : du moins le public est  
trop judicieux pour se déclara-  
rer en faveur de si indignes  
Censeurs.





# POÉSIES DIVERSES.

---

## CHANSON.

**I**Ris, je ne puis m'en défendre,  
L'Amour va briller dans mon cœur;  
Si le vôtre étoit aussi tendre,  
Hélas ! quel seroit mon bonheur !

Je vous fais un aveu sincère  
Et je prends à témoin l'Amour ;  
Puis-je espérer pour mon salaire,  
Belle Iris, un peu de retour.



## LE PANTAGRUELISME.

A M. D. L. R.

**M**Aître François, honneur du tems passé,  
Et dont les sots n'ont l'ouvrage effacé,  
Dit qu'un bon Pantagruéliste

Mieux vaut qu'Avocat ou Sophiste,  
Que Chroniqueur, que dévot Papelard,  
Ou Médecin à visage blaffard.

Or avez bien appris par vos lectures

Ce qu'est pantagruéliser :

C'est du bon tems joieusement user ,

Peu lire ès doctes écritures ,

Sans remords prendre ses ébats ,

N'avoir procès , ne noise , ne débats ,

Chercher souvent la gente bachelette ,

Point n'épargner la veuve blondelette ,

Boire , manger , rire & chanter d'autant ,

Sans cure avoir ni soin du demeurant.

Ainsi vivoit le très-bon Epicure ,

Homme benoît , ami de la Nature ,

Qui ne cherchoit en tous ses passe-tems

Que douce joie & vrais contentemens.



Ainsi vivons sans remords, sans contrainte,  
Et délivrez d'une servile crainte,

Bornons nos plus charmans desirs  
A jouir des tendres plaisirs.

---

C H A N S O N.

**Q**ue Bacchus, que l'Amour envoie  
De tendres buveurs en ces lieux.  
Jeux charmans, plaisirs gracieux,  
C'est à vous d'exciter la joie.  
Traisons aujourd'hui la Raison  
De Folie ou bien de Chançon:  
Que l'Amour ne songe qu'à boire;  
Que Bacchus s'enflamme en ce jour;  
Faisons balancer la victoire  
Entre le bon vin & l'Amour.





A MADemoiselle  
DE BRISAMBOUR.

EN me promenant ce matin  
J'ai rencontré l'Amour badin,  
Plus paré qu'à son ordinaire :  
Que cherchez-vous ? A qui voulez-vous  
plaire ?  
Lui dis-je avec un ris malin.  
Ami, ce n'est point fans dessein,  
Que l'Art a servi la nature  
Pour rehausser votre parure.  
Je vais trouver, me répondit l'Amour,  
Une jeune & tendre Bergere,  
Qui plaît, fans songer même à plaire ?  
C'est l'adorable Brisambour.  
Qu'elle a d'attraits ! ô Dieu ! qu'elle a de  
charmes !  
Un esprit fin, un modeste enjouement,  
Un visage plein d'agrément,  
Tout m'autorise à lui rendre les armes,  
Et tout conspire à m'enflammer.  
Jugez de son rare mérite,

Puisque l'Amour ose l'aimer . . . . .

Mais le temps presse , je vous quitte ,  
Et je crains de perdre avec vous  
Des momens qui me sont trop doux ,

Ah ! qu'il faut être aimable ,  
Charmante Brisambour ,  
Pour se faire aimer de l'Amour.  
Ce Dieu si fier , si redoutable  
Cède à l'éclat de vos beaux yeux :  
Son goût & sa délicatesse  
Brillent dans sa tendresse,  
Que votre sort est glorieux !



## A MADAME DE M.\*\*\*

**I**L est un fameux Monastère,  
Bâti dans l'Isle de Cythère,  
Où Dame Vénus tient sa Cour.  
Là vient se reposer l'Amour,  
Quand armé de sa gente flèche,  
A jeune cœur il a fait brèche.  
Là demeurent charmans Plaisirs,  
Jeux badins, gracieux Desirs.  
Là jamais ne parut Tristesse,  
Mais bien douce & saine Alégresse,  
Qui de si gentille maison  
Pour jamais chassa la Raison,  
Monstre cruel, dont la manie  
S'oppose au repos de la vie;  
Là délivré de soins jaloux,  
L'Amant s'exerce en l'Art de plaire  
Et ne sent de bonheur plus doux,  
Que de vivre avec sa Bergere.  
Là Sceptres sont comptés pour rien,  
Papes & Rois sont bagatelle :  
Mais le cœur tendre d'une belle  
Passe pour unique & vrai bien.

## D I V E R S E S.

C'est dans ce charmant Monastère  
Que d'Amour sont les Rituels ,  
Livres fameux & solennels :  
Où par la Reine de Cythère  
Sont consacrés les noms vantés  
De toutes ces rares beautés ,  
Qui par esprit & gentillesse ,  
Par coups d'œil vifs , par dits flatteurs ,  
Ont sçu d'amour & de tendresse  
Echauffer les plus nobles cœurs.

Or sachez, Dame incomparable,  
Qu'avez une place honorable  
Dans cet ouvrage redouté ,  
On y vante votre beauté ,  
Beaucoup plus que celle d'Hélène,  
D'Andromaque ou de Polixène.  
Là votre air tendre & gracieux ,  
Votre esprit plein de mignardise ,  
Vos yeux où l'Amour se déguise ,  
Sont décrits en style pompeux.  
Bref , rien n'est passé sous silence ,  
Ni traits vifs , ni discours flatteurs ,  
Ni la troupe d'adorateurs  
Asservie à votre puissance.

Rendez donc graces à l'Amour,



Mais sans rougir de sa victoire :

Songez à chanter chaque jour

Et son triomphe & votre gloire.



CONTRE QUELQUES  
*MAUVAIS POÈTES.*

**O**bscure & vile Populacé ;

Insipides Auteurs,

Qui dans les bourbiers du Parnasse

Rimez en dépit des neuf Sœurs,

Aiguisez vos plumes cyniques,

Armez-vous de traits Satyriques,

Ajoutez de monstrueux vers

A votre prose de travers.

Je ne ferai, lâches Critiques,

Que vous répondre par mes ris ;

Et c'est un assez digne prix

De vos fureurs antilyriques.



## SUR LA PRISON

## DU ROI DE \*\*\*

**L**E Grand Seigneur est bon Géolier,  
Bien gardera son prisonnier.  
A chercheur de mainte aventure,  
Convient telle déconfiture.  
Ce Don Quichotte couronné,  
L'honneur de la Chevalerie,  
Est justement emprisonné.  
Heureux, s'il l'étoit pour sa vie!  
A tous Pourfendeurs de Géans  
Dieu donne même destinée:  
Ne tient-il qu'à tuer des gens,  
Pour avoir los & renommée?



A M A D A M E

L A C. D. M.

SE livrer aux tendres plaisirs  
Est chose que Nature ordonne :  
Mépriser gracieux desirs  
Est péché que Dieu ne pardonne.  
Femmes sont faites pour charmer  
Cœur délicat qui fait aimer.  
Le bon Bacchus , Dieu d'alégresse ,  
Inspire mainte gentillesse :  
Par lui les Catons sont maudits ,  
Et gens de bien sont ébaudis.

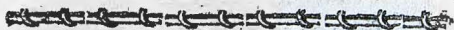
Or à Bacchus , comme à Cythère ,  
Offrons vœux , encens & prière.  
Parmi douces joieuses fêtes ,  
Menons plaisante & saine vie ,  
Et de notre sort enchanté ,  
D'un rang pompeux n'ayons envie.  
Pourquoi perdre d'utiles jours ?  
Le temps presse , & le plus bel âge  
Est celui qu'au gré des Amours ,

On

On livre au tendre badinage.  
Qui s'affaire en ce pays-ci,  
Plus malheureux sera dans l'autre.  
Pour moi, qui de rien n'ai souci,  
Du plaisir je me fais l'Apôtre ;  
Mais je veux plaisir sans ennui,  
Et qui soins n'entraîne après lui.

Or vous, en qui gît gentillesse,  
Esprit, beauté, tour gracieux,  
Que pensez-vous de ces bas lieux,  
Où pleins d'orgueil & de foiblesse,  
Les mortels pipés & pipeurs  
S'agitent pour de vains honneurs ?  
Bien plutôt goûtez l'avantage  
D'être oisive & pleinement sage,  
Préférez les plaisirs flatteurs  
A l'éclat des fausses grandeurs,





## SUR UNE COMPAGNIE

## MAL-ASSORTIE.

**D**Ans une Salle basse & fort mal éclairée,  
Un cercle d'Aigrefins d'un air respectueux,  
Entouroit du logis la Dame mal parée.

Sa fille au teint blême, aux noirs yeux,  
Effrayoit d'un regard la cohorte importune  
Des flatteurs doucereux qui vouloient être  
      fiens.

Jugez pour des Parisiens,  
La bonne & l'heureuse fortune !





## E P I T A P H E

D E M \* \* \* \*

**C**I gît à la fleur de son âge ,  
Un Philosophe nonchalant ,  
Amoureux sans être galant  
Et vertueux sans être sage.  
Il eut peu de dévotion ,  
Peu de soins , peu d'ambition.  
Il regarda toute la vie  
Comme un songe , une rêverie ;  
Sérieux par tempérament ,  
Studieux par amusement ,  
Il suivoit la loi toujours sûre  
De la bonne & douce Nature!



## A U R. P. S.

**C**Hantre fameux , qui sur les pas d'Horace  
Vas te placer au sommet du Parnasse ,  
Et dont les vers doux & mélodieux  
Pourroient charmer le plus puissant des  
Dieux ,

Lis cette Epître & plains ma destinée.  
On en vit onc de plus infortunée.

Tel qu'une fleur qu'on flétrit en naissant ,  
Hélas ! j'ai cru malade & languissant ,  
Voir les ciseaux de la Parque ennemie  
Prêts à trancher une mourante vie.  
Pressé d'un mal justement abhorré ,  
Le corps sans force & l'esprit égaré ,  
A chaque instant je sentoïis la lumière  
Se dérober à ma foible paupière.  
J'avois perdu de ma frêle raison  
L'usage entier , & le mortel poison  
Qui dans mon corps couloit de veine en  
veine ,  
Sembloit hâter la mort triste & certaine.

---

*L'Auteur composa cette Epître peu de jours après  
qu'il fut rélevé de la petite vérole.*

Déjà confus & du mal étonné,  
 Le Médecin m'avoit abandonné.  
 Déjà saisi d'une infernale joie,  
 Le noir Pluton couvoit de l'œil sa proie,  
 Et le cœur plein d'un lugubre succès,  
 J'à me comptoit au rang de ses Sujets.  
 Peu s'en fallut : j'allois d'un pas rapide  
 Prendre séance au Manoir ténébreux,  
 Dernier séjour des Mortels malheureux.  
 L'affreuse Mort ! hélas étoit mon guide.  
 Je la suivois : la noire Deïté  
 Tenant en main son flambeau redouté,  
 Me conduisoit à travers les ténèbres,  
 Lieux pleins d'horreurs, lugubres & funèbres,  
 Quand tout à coup elle fit un faux pas.  
 Je m'écriai. De dépit & de rage  
 La mort n'osa parfaire son ouvrage,  
 Et moi fuyant les horreurs du trépas,  
 Je rappelai ma chaleur engourdie.  
 Lors à mes yeux toute ma maladie  
 Parut un songe, Enfant du noir sommeil,  
 Mais que bientôt dissipe le réveil.  
 Depuis ce jour, de la mort abusée  
 Le piteux cas divertit ma pensée.

Ah ! qu'il est doux de se ressouvenir  
 Des maux divers que l'on a pu souffrir !  
 Ainsi l'on voit le Nautonnier paisible

Qui dans le port goûte un charmant repos,  
Peindre l'horreur d'un naufrage terrible,  
Les Aquilons mutinés & les flots.

Douce Santé, toi que mon cœur préfère  
Aux vains trésors que prise le Vulgaire,  
Bien précieux, objet de mes desirs,  
Vient dans ces lieux ranimer les Plaisirs,  
Les Jeux, les Ris, la charmante Alégresse  
Et les Amours & l'heureuse Tendresse.  
Hélas! sans toi d'un solide bonheur  
Peut-on trouver le vestige flatteur?  
Sans toi l'éclat d'une haute naissance,  
L'honneur brillant, l'immortelle science,  
Et les trésors d'Attale ou de Crésus,  
Ne sont pour moi que des biens superflus.





## O D E

A MONSIEUR D\*\*\*

*SUR LA RETRAITE.*

O Toi, qui du monde flatteur  
A reconnu l'éclat trompeur,  
Et qui de l'homme méprisable  
Plains la bassesse déplorable :  
Ami, dans ces tranquilles lieux,  
Où loin de l'affreuse licence,  
Regne l'aimable nonchalance,  
Cherchons un bonheur gracieux.

Doux repos, hélas ! que mon cœur  
Est touché de votre douceur !  
Que j'aime cette solitude,  
Où l'on vit sans inquiétude,  
Où jamais de la vanité  
L'on ne connut l'éclat funeste !  
C'est toi, monstre, que je déteste,  
Qui trouble notre liberté.

En vain sous des lambris pompeux,  
On croit goûter un sort heureux :



La noire tristesse environne  
La plus éclatante couronne,  
Et souvent le plaisir naît  
S'échappe d'une Cour fleurie,  
Pour assaisonner la folie  
D'un indolent & sage oisif.

Vous, qui dans les brillantes Cours  
Passez vos plus fortunés jours,  
Qui par une vertu barbare  
Suivez l'honneur qui vous égare,  
Ah ! concevez tous vos malheurs,  
L'ambition à l'œil perfide,  
Vous sert de tyran & de guide :  
Seule, elle anime vos fureurs.

Arrêtez, coupables mortels !  
A qui dressez vous ces Autels...  
Dieux ! la trahison y préside.  
Sous ses pieds la vertu timide  
S'abandonne à de tristes pleurs.  
Fortune sanglante & cruelle,  
Toi, qu'adore un peuple rebelle,  
N'insulte point à ses malheurs.

Que dis-je ? L'aimable équité  
Gémit dans la captivité,  
Et de ses dépouilles ornée,  
Brille la licence effrénée.

Je vois le Sage malheureux  
Pouffer une plainte importune ;  
Mais favori de la fortune ,  
Le méchant jouit de ses vœux.

L'ivresse d'un fatal poison  
Rend l'homme sourd à la raison :  
Tout en lui n'est qu'un fol caprice.  
Tantôt la cruelle avarice  
Remplit son cœur de vains desirs.  
Tantôt au gré de sa tendresse ,  
Une Laïs enchanteresse  
Le livre à d'indignes plaisirs.

Oui , je vois le monde pervers  
En proie à d'infâmes travers :  
J'y vois briller l'extravagance ,  
Et l'injustice , & l'ignorance.  
Orgueilleux , mais foibles mortels ;  
D'un Dieu vengeur tristes victimes ,  
Jusques à quand aux plus grands crimes  
Eleverez-vous des Autels ?

Ah ! cherchons un lieu retiré ,  
Qui soit des humains ignoré :  
Séjour de la paix desirable ,  
Où jamais la guerre implacable  
Ne porta ses noires fureurs.  
Là dans l'ignorance profonde

Des maux qui déchirent le monde,  
Nous goûterons mille douceurs.

Heureux l'homme qui vit pour soi !  
Il est son modèle & son Roi.  
Il fuit de la sage Nature  
La voix toujours aimable & sûre.  
Soigneux de consulter son cœur,  
Il en connoît le vrai système,  
Et ne se rend point à lui-même  
Le piège d'un crime flatteur.

Tous les jours se levent pour lui  
Exempts de chagrin & d'ennui.  
Le présent flatte sa pensée,  
Mais jamais son ame blessée  
N'a craint un avenir douteux.  
Satisfait de la jouissance  
Des biens remis en sa puissance,  
Il goûte un repos précieux.



## P R I È R E

D'UNE (\*) VIEILLE

COURTISANE,

*En consacrant à la Déesse Vénus son  
Miroir.*

**L**Ais, qui mit sa gloire à servir les Amours,  
Vient t'offrir, ô Venus, ce seul bien qui lui  
reste.

Qu'il ne te soit jamais funeste,  
En te rappelant tes beaux jours :  
Que ce Miroir juste & fidèle  
Te représente toujours belle.

Pour moi, qui de l'amour ignore l'agrément,  
Dont les yeux ont perdu leur air vif & char-  
mant,

Je n'ose plus songer à plaire.  
Ah! que je serois téméraire

---

(\*) Ces vers sont imités d'une Epigramme Latine  
d'Aufone,

De vouloir dans ce jour , peu sûr de mes  
traits ,

Chercher encor en moi quelques foibles at-  
traits !

Je ne puis , malheureuse , offrir à ma pensée  
Qu'un triste souvenir de ma beauté passée.



## A MONSIEUR S\*\*\*

M É D E C I N.

**D**Octeur fameux , qui fais de la Sagesse  
Par dits badins éjouir l'âpreté ,  
Et qui cherchant la douce volupté ,  
As de ton cœur banni vaine tristesse :  
Lis cette Epître , où sont propos joyeux ,  
Traits naïfs & tours gracieux ,  
Qui ne plairont ès esprits populaires ,  
Remplis d'erreurs & de sottes chimères.  
Mais à toi seul , à tesa mis charmans ,  
J'offre mes vers ; & m'a Muse badine  
Point n'a cherché les applaudissemens  
De la Popula ce chagrine.

A la raison jadis tous les mortels



Offroient encens, élevoient des autels.

Loin d'eux encore habitoit l'imposture,

La trahison, l'erreur, la vanité

Et la sottise crédule.

Chacun soigneux d'écouter la Nature,

Point n'estimoit immodérés plaisirs,

Qui sont sujets à vaine repentance ;

Mais par flatteuse & douce accoutumance,

Savoit régler ses vœux & ses desirs.

N'étoit alors mention de Digeste,

De Loix, de Code ou de Procès funestes.

Nul ne péchoit : aussi ne savoit-on

Le plaisant & burlesque nom

Ou de Grand'Chambre ou de Tournelle.

Aucun fat mollement couché

Sur un harnois de Fleurs de Lis jonché,

N'avoit encore au bon Droit fait querelle,

Tout étoit également bon,

Car tout étoit réglé par la Nature :

Le moins savant pensoit en Epicure,

Et vivoit mieux que le divin Platon.

On ne voyoit pour lors dévots à gages,

Pédans cassards, pieux vauriens,

Riches pasteurs & sots paroissiens,

Enfin tous ces menus usages

Qui du Vulgaire garrotté

Fomentent la crédulité.

Quand tout à coup de la cave infernale

Sortit l'ignorance fatale.

A ses côtés marchoit l'erreur,

Monstre cruel, savant Prothée,

Aux yeux malins, au ris moqueur,

Qui s'écria d'une voix concertée :

*Quoi ! parmi ces mortels heureux*

*Regnera toujours la Justice ?*

*Que par un triste sacrifice ,*

*La Vérité cède à mes vœux.*

Aussi-tôt elle se déguise,

Et sous le visage emprunté

De maint Docteur à barbe grise

Elle chassa la Liberté.

D'extravagance & de fatuité

L'humaine race alors fut abreuvée.

On vit expirer l'Equité.

La raison triste & baffouée

Vers les Cieux reprit son effort.

Pour s'aveugler chacun fit maint effort ;

Et renviant sur ses propres chimères,

Voulut du faux arborer les bannières,

Et se soumettre à ces noirs documens.

Avint cependant que restèrent

Au monde encor quelques honnêtes gens ;

Qui des fots très-bien se raillèrent,

Tels sont ces sublimes Esprits

Qu'arma la piquante Satyre,  
 Et dont les solides Ecris  
 Font aujourd'hui qu'on les admire.  
 Tels serons-nous, si du bon sens  
 Ecoutons les vrais mouvemens,  
 Et si devenus raisonnables,  
 Ne recevons de chimériques fables.



## A MONSIEUR B.\*\*\*

T OI, qui par ta délicatesse  
 Nous rends aimable la sagesse,  
 Et dont l'éloquente douceur  
 Flattant l'esprit, touche le cœur;  
 Savant maître dans l'art de plaire,  
 Apprend ce que tu dois penser  
 De certain discours (\*) populaire,  
 Qui certes a dû m'offenser.

Est-il rien de plus ridicule  
 Qu'un homme sain & dégagé

---

(\*) On fit courir le bruit qu'étant fort malade, j'avois consulté je ne sais quel Charlatan, qui prétendoit avec de simples paroles guérir les plus cruelles maladies.

D'un contagieux préjugé ,  
Qui devient à la mort crédule ,  
Se laisse mener par le bec ,  
Et semblable aux ames vulgaires ,  
Implore de vaines chimères ?  
Ainsi fit jadis certain Grec ,  
Homme de vertu reconnue ,  
Et qui faisoit profession  
De braver toute illusion.  
Il ne put soutenir la vue  
Ni les approches du trépas  
Sans tomber dans d'étranges cas ,  
Ense livrer ès mains impures  
Des hardis fauteurs d'impostures.  
Bien duit-il à certaines gens ,  
Dont on renomme l'ignorance ,  
De manquer de persévérance ;  
Mais de tout homme de bon sens  
Le caractère est la constance.  
Pour moi , qui dès ma tendre enfance  
Ai su , libre en mes sentimens ,  
Me parer des faux jugemens ,  
Conduit par un guide fidèle ,  
Mon premier maître & mon modèle ,  
J'ai voulu de la vérité  
Suivre la douce autorité.  
Sans dépendre d'aucun système ,

Hardi ,

Hardi, j'ai pensé par moi-même.  
 J'ai lu, j'ai cherché, j'ai douté,  
 Cinq ans entiers j'ai médité :  
 Et tous mes soins, toutes mes peines  
 Ne m'ont rendu que plus douteux,  
 Plus perplexe & plus soupçonneux.

Que de croyances incertaines,  
 Que d'erreurs, que d'obliquités,  
 Que de fades ambiguïtés  
 Rendent, hélas ! l'humaine engeance  
 Un théâtre d'extravagance !

Ainsi du vulgaire hébété  
 J'ai plaint le funeste servage,  
 Et par un chemin écarté,  
 Je me suis tiré d'esclavage.  
 Pour toi, qui fais mes sentimens,  
 Ami, dédaigne la sottise  
 D'un peuple qui se tympanise,  
 En me prêtant ses erremens.  
 Crois moi : l'intérêt ni la crainte  
 Ne me feront jamais masquer,  
 Et quoiqu'on use de contrainte,  
 L'erreur ne pourra m'offusquer.  
 Quoi ! j'aurois pû de cent sornettes  
 Railler en parfaite santé,  
 Et puis au moment redouté,  
 (Temps que craignent les femelettes)

162 POESIES DIVERSES.

On m'eut vû plein d'égaremens ,  
Trahir mes premiers sentimens.  
Non, non : de pareilles bassesses  
Mon cœur ne fut point infecté ,  
Et sage dans sa vanité,  
Il fait mieux cacher ses foiblesses.  
Mais c'est assez t'entretenir.  
Je vais donc ma lettre finir ,  
En te souhaitant longue vie ,  
Sans chagrin, sans mélancolie ,  
Corps sain, esprit hilarieux ,  
Et plaisirs approuvés des Dieux.

F I N.



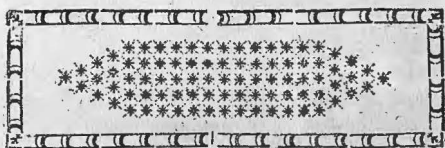
ÉPITAPHES

*ET*

AUTRES PIÈCES

*PLAISANTES.*





ÉPITAPHES  
ET  
AUTRES PIÈCES  
PLAISANTES.

---

ÉPITAPHE  
D'ADAM ET D'ÈVE.

*Hic jacet non natus.*

*Attamen defunctus :*

*Hic jacet defuncta,*

*Attamen non nata.*

*DE L O T H.*

**C**I Loth, sa Femme en sel, sa Ville  
en cendre,  
Il but & fut son gendre.

*DE M O N S I E U R  
D E L A N G R E S.*

**M**onsieur de Langres est mort Testa-  
teur olographe,  
Et vous me promettez, si j'en fais l'Epi-  
taphe,  
Les cent écus par lui légués à cet effet.  
Parbleu, l'argent est bon dans le temps où  
nous sommes.  
Payez. Le voilà fait.



---

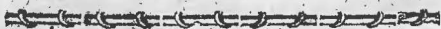
*D U M Ê M E.*

**C**I-gît un très-grand Personnage,  
Qui fut d'un illustre Lignage,  
Qui posséda mille vertus,  
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours  
fort sage.  
Je n'en dirai pas davantage:  
C'est trop mentir pour cent écus.

---

*D'UN EVÊQUE  
DE LANGRES,  
GRAND JOUEUR.*

**L**E bon Prélat qui gît sous cette pierre;  
Aima le Jeu plus qu'homme de la terre;  
Quand il mourut, il n'avoit pas un liard:  
Et comme perdre étoit chez lui coutume,  
S'il a gagné Paradis, on présume  
Que ce doit être un grand coup de hasard.



## D' U N F O L.

C I gît un fol nommé PAQUET ,  
Qui mourut d'un coup de mousquet ,  
Lorsqu'il vouloit lever la crête :  
Certes , je pense que le sort  
Lui mit du plomb dans la tête  
Pour le rendre sage à la mort ,



## D' U N E F E M M E

## P U B L I Q U E.

C I gît PAQUETTE CAVILLIER ,  
En son petit particulier (\*).

---

(\*) Cette Epitaphe est au Cimetière des Saints  
Innocens à Paris.





---


*D'UN DOCTEUR.*

C I-gît très-savante personne,  
Qui se nommoit maître GIPARD ;  
Des Docteurs avoit la couronne,  
Dieu ait à son ame égard,  
Le priant plutôt que plus tard  
De le prendre en sa compagnie,  
Et de l'ôter du feu qui ard,  
Car plein étoit de Prud'hommie.

---

*D'UN PHILOSOPHE.*

N Ud du Ciel je suis descendu ,  
Et nud je suis sous cette pierre ;  
Donc pour venir sur la terre  
Je n'ai ni gagné ni perdu.



---

## D'UN AVARE.

LE plus avare homme de Rennes  
 Repose sous ce marbre blanc :  
 Il mourut exprès le premier jour de l'an,  
 De peur de donner des Etrennes.

---

## AUTRE

*D'un Avare qui mourut peu de  
 temps après l'établissement de  
 la Capitation.*

POur éviter la Capitation,  
 Dom AUGUSTIN eut recours à la Parquē.  
 Il crut par là trouver l'exemption ;  
 Mais comme il fut prêt d'entrer en la Bar-  
                   que,  
 Voyant Caron, qui, l'arrêtant au bord,  
 Lui demanda le tribut ordinaire :  
 Hélas ! dit-il, que le Sort m'est contraire !  
 Par tête on paie encore après la mort.

---

*D'UN FOURBE.*

**C**I-gît à qui malice & fraude étoit com-  
mune ,  
Dieu veuille avoir son ame , au cas qu'il en  
ait une.

---

*D'UN ABBÉ  
DE CLAIRVAUX.*

**A***Uriculas asini meritò fert improbus Abbas ,  
Quod Monachis Pintas fecerit esse breves.*

---

*D E J E A N**E T D'ELISABETH.*

**C**I-dessus gît mon Frère JEAN ,  
Nous le verrons au Jugement  
Avec ma Sœur ELISABETH ,  
*Si benè fecit , habet.*

---

*DUN DÉBAUCHÉ.*

**J**E suis mort d'amour entrepris  
 Entre les bras d'une Dame :  
 Bienheureux d'avoir rendu l'ame  
 Au même endroit où je l'ai pris.

---



---

*D'UNE BELLE DAME  
 MORTE EN COUCHÉ.*

**C**I-gît , morte au printems de sa verte  
 jeunesse ,  
 GLICERE , nouvelle Pfiché ,  
 Dont les divins appas inspiroient la tendresse ,  
 Et qu'on ne vit jamais sans en être touché.  
 Venus, pour s'affranchir de la douleur cruelle  
 De se voir préférer cette aimable Mortelle,  
 Dans un Accouchement lui fit perdre le  
 jour ;  
 Mais la jeune & belle GLICERE  
 Triomphant de Venus , en mourant devint  
 mère  
 D'un enfant plus beau que l'Amour !

## A U T R E.

**E**Ntre vous qui par ici-passés  
Ne priez pour les Trépassés ;  
Priez plutôt qu'il gele fort ,  
Car s'il dégele , je suis mort.

## A U T R E.

**C**I-gît d'un air enjoué ,  
L'ame de tout soin franche & quitte ;  
Dit en mourant : Dieu soit loué ,  
Je ne ferai plus de visite.

*Un galant Homme fatigué des visites qu'il  
avoit été obligé de faire pendant sa vie , fit  
à ce sujet cette Epitaphe , pour être gravée sur  
la Tombe.*



---

## D'UN TRACASSIER.

**I**Ci gît le fleur DE LA BONNE ,  
Qui tracassoit plus que personne ;  
Il s'en venoit , il s'en alloit ,  
Il ne savoit ce qu'il vouloit :  
On doute même s'il repose  
Au reposoir de toutes choses.

---

## D'UN MARÉCHAL.

**C**I-gît JACQUES LE MARÉCHAL ,  
Lequel en tombant de cheval ,  
Se fit au cul , sans vous déplaire ,  
Deux grands pertuis , sans l'ordinaire.





## D'UN CURÉ.

*H*ic male jacet  
 Et bene tacet  
 Magister Rochus,  
 Noster Parochus,  
 Qui non divini  
 Cantus, sed vini,  
 Nec animarum,  
 Sed fœminarum,  
 Tunc cùm vivebat,  
 Curam gerebat.  
 Viris amatus  
 Eò quod bibax,  
 Fœminis gratus  
 Eò quod salax;  
 Illi bibaces  
 Illum bibacem  
 Vellent sub tecto;  
 Illæ Salaces  
 Illum salacem  
 Vellent in lecto;  
 Sed neutris adest,  
 Nam clausus hïc est.

*D*ans cette Fosse  
 Notre Curé,  
 Roch DE LA CROSSE,  
 Gît enterré,  
 Qui n'avoit cure  
 De Chant divin  
 Ni d'Écriture,  
 Mais de bon vin:  
 Au soin des âmes  
 Vaquant fort peu,  
 Jouant beau Jeu  
 Avec les Dames;  
 D'elles chéri  
 Pour la couchette,  
 Et des maris  
 Pour la buvette:  
 Mais ni cocus,  
 Ni leurs femelles  
 De ses nouvelles  
 N'entendront plus,  
 Car dans la terre,  
 Sous cette pierre,  
 Il est reclus.

## D'UN DÉBAUCHÉ.

*Qui blandæ Veneri cunctos sacraverat an-*  
*nos,*

*Non aliter vitam linquere dignus erat.*

## DE MAITRE GAULARD.

*C*I - dessous gît maître GAULARD ;

Je suis bien marri de sa mort ;

Mais il faut mourir tôt ou tard ,

Puisqu'il est mort il a donc tort.

## ÉPITAPHE

*Qui se trouve dans un Cimetière*  
*d'Orléans.*

*O*Mnia transibunt , nos ibimus , ibitis ;  
*ibunt ,*

*Ignari , gnari conditione pari.*

D'UN

D'UN HOMME DOUX.

**C**I-gît qui vivoit doucement,  
Sans être incommode à personne,  
A sa mort même expressement  
Il a défendu que l'on sonne.

D'UN COURTISAN.

**C**I-gît un Courtisan,  
Qui d'espoir se repât:  
Jadis il sentoit bon le musc & le safran,  
Mais maintenant, hélas ! il put.

D'UNE DÉVOTE.

**C**I-gît une Dévote, & qui fut des plus  
franches,  
Qui sous de modestes atours  
Alloit à Vêpres les Dimanchés:  
Que faisoit-elle les autres jours ?  
C'est une autre paire de manches.

D'UNE DAME

*Qui mourut en pétant.*

**V**ous, qui passez, priez pour cette Dame,  
Qui, en pétant, par le cul rendit l'ame.

DE L'ÉVÊQUE

DE LUÇON.

**C**i-git & qui dort d'un bon somme,  
Monsieur l'Evêque de Luçon,  
Qui d'argent avoit trouvé somme.  
Plût au bon Dieu que je l'eussions!

DE COLAS.

**C**OLAS est mort de maladie,  
Tu veux que j'en plaigne le sort :  
Que diable veux-tu que j'en die ?  
Colas vivoit, Colas est mort.

D'UN COCU.

**I**Ci gît NICOLAS TUYAU,  
Que de trois femmes fut tuyau :  
Il l'eut été d'une quatrième,  
Mais il n'étoit qu'à la troisième.

D'UN NOMMÉ CHRÉTIEN

*Qui avoit toujours bu sur une table de  
pierre, qui fut mise sur son Tombeau.*

**L**E bon CHRÉTIEN qui m'a fait faire,  
Buvoit sur moi, faisant grand'chère.  
Las ! il est mort ; il n'y boit plus.  
Ci-gît dessous , qui but dessus.

D'UN HOMME DE RIEN

*Et sans naissance , devenu riche &  
puissant.*

**T**erra tegit terram.

## DE MOLIERE.

**P**assant, ici repose un qu'on dit être mort,  
 Je ne fais s'il vit ou s'il dort.  
 La maladie imaginaire  
 Ne peut pas l'avoir fait mourir,  
 C'est un tour qu'il joue à plaisir,  
 Car il aimoit à contrefaire ;  
 Quoiqu'il en soit, ci-gît Moliere ;  
 Comme il étoit Comédien ,  
 S'il fait le mort, il le fait bien.

## DU MÊME.

*R*oscius hic situs est tristi MOLIERUS  
 in urnâ ,  
 Cui genus humanum ludere ludus erat.  
 Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocabur  
 tem  
 Corripit, & mimum fingere sava negavit.



## D U M Ê M E.

**C**I-gît qui parut sur la Scène  
 Le Singe de la vie humaine,  
 Qui n'aura jamais son égal;  
 Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,  
 Être l'Imitateur dans une Comédie,  
 Pour trop bien réussir, y réussit fort mal;  
 Car la mort en étant ravie,  
 Trouva si belle la Copie,  
 Qu'elle en fit un Original.

## D E G R I F F E,

*Célèbre Imprimeur Allemand.*

**L**E grand Griffes, qui tout griffe,  
 A griffé le corps de Griffes:

## D E C H A R L E S - Q U I N T.

**H**ic qui jacet intus,  
 Fuit CHAROLUS-QUINTUS:  
 Dic pro illo bis vel ter  
 Ave Maria & Pater noster,



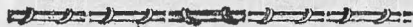
## D'UN AVARE.

*S*ilvius (\*) *hic situs est gratis qui nil dedit*  
*unquam,*  
*Mortuus est, gratis quod legis ista, dolet.*



TRADUCTION  
 D'HENRI ETIENNE.

*I*ci gît SILVIUS, auquel onc en sa vie  
 De donner rien gratis ne prit aucune envie,  
 Et ores qu'il est mort & tout rongé de vers,  
 Encor a-t-il dépit qu'on lit gratis ces vers.



DE MONSIEUR  
 CHERAC.

*I*ci gît Monsieur de CHERAC,  
 Qui baisoit *ab hoc* & *ab hac*.

---

(\*) Professeur en Médecine à Paris,

---

*A U T R E.*

**C**I-gît le gros MARTIN, ce n'est pas  
grand dommage,  
Il n'eut pas fait grand bruit, quand il eut  
plus vécu.  
Il eut, quand il vivoit, tous les traits du vi-  
sage  
Ressemblans si très-fort à ceux-là de son cul,  
Que lorsqu'il décéda, son ame triste & lou-  
che  
S'envola par le cul, le prenant pour la bouche.

---

*D E M O N S I E U R  
D E L A F O N T A I N E.*

**J**EAN s'en alla comme il étoit venu ;  
Mangea son fonds après son revenu,  
Et crut les biens chose peu nécessaire :  
Quant à son temps, bien le fut dispenser ;  
Deux parts en fit, dont il souloit passer ,  
L'un à dormir & l'autre à ne rien faire.

---

DE REGNIER,

*Poète Satyrique.*

J' Ai vécu sans nul pensément,  
 Me laissant aller doucement  
 A la bonne loi naturelle.  
 Ceci m'étonne fort pourquoi  
 La mort osa songer à moi,  
 Qui ne songea jamais à elle.

---

ÉPITAPHE

*Qui est dans l'Eglise des Cordeliers  
 de Troyes.*

Je repose & gît LOUIS DUVAL, Ecuyer,  
 En son vivant, Seigneur Haut-Justi-  
 cier, Moyen & Bas de la Terre & Seigneu-  
 rie de Fay, de Bois, &c. lequel décéda  
 dans cette ville de Troyes, le dernier Dé-  
 cembre l'an 1602, & qui de son vivant avoit  
 donné tous ses biens à son Fils, réservant  
 pour lui les usufruits sa vie durant. Il prie  
 ceux qui liront cette Mémoire de prier  
 Dieu pour lui, & de ne pas faire comme  
 lui, car il s'en est mal trouvé.

---

DE MONSIEUR COLBERT,

PAR UN PAYSAN.

C'EST COLBERT qui gît ici,  
Trop tôt venu, trop tard parti.

---

VERS D'UN GASCON,

*Sur la promesse que le Prince de Condé avoit fait de mille écus à celui qui feroit la meilleure Epitaphe pour feu son Père.*

P Our publier tant de vertus,  
Et bien chanter tant de hauts faits de gloire,  
Mille écus ! Rien que mille écus !  
Ce n'est pas un sol par bictoire.

---

D'UN GRAND PARLEUR.

Hic taceat.

---

LES QUATRE VERS  
DE MAYNARD,  
EN SA RETRAITE.

**L**As d'espérer & de me plaindre  
Des Grands , des Muses & du Sort ,  
C'est ici que j'attends la mort ,  
Sans la desirer ni la craindre.

---

E P I T A P H E  
*Qui suit les Vers précédens.*

**I**nveni portum , spes & fortuna valete  
Nil mihi vobiscum , ludite nunc alios.

---

D U C A R D I N A L  
M A Z A R I N ,

*Par un Officier Suisse mécontent.*

**C**I-gît un Pocre d'Italie ,  
Qui me cassit mon Compagnie.



---

D'UNE MÉCHANTE  
FEMME,

*Par son mari,*

**C**I-gît ma Femme ; Ah ! quel est bien,  
Pour son repos & pour le mien.

---

DE MALHERBE,

*Poëte.*

**L'**Apollon de nos jours , MALHERBE ,  
ici repose.

Il a vécu long-temps sans beaucoup de sup-  
port,

En quel siècle ? Passant , je n'en dis autre  
chose.

Il est mort pauvre , & moi je vis comme  
il est mort.

---

DU CARDINAL  
DE RETZ.

**I**lle inquietus , hîc quiescit GONDIVS.

---

D'UN MÉDECIN.

*H* *Ac sub humo per quem tot jacuere jacet.*

---

DE GAZA - CHRIST,

*Prétendu , ou soi - disant , Roi  
d'Ethiopie , mort à Ruel en  
1638.*

*C* *I*-git le Roi d'Ethiopie,  
Soit original ou copie ,  
La mort a vuidé les débats  
Si Roi fut , ou ne le fut pas.

---

DE PIERRE L'ARETIN ,

*Poëte impie & athée.*

*C* *I*-git l'ARETIN , qui tant qu'il a vécu  
a médit de tout le monde , excepté de  
Dieu , duquel n'a point parlé , ne le con-  
noissan pas.

## A U T R E.

*Q*ui giace l'Aretino, Poëta Tosco;  
Che d'ogni un disse mal fuorche d'Iddio  
Scusandosi col dir io non lo conosco.

## A U T R E.

**L**E temps par qui tout se consume,  
Dans cette pierre a mis le corps  
De l'ARETIN, de qui la plume  
Blessa les vivans & les morts :  
Son encre noircit la mémoire  
Des Monarques, de qui la gloire  
Est vivante après le trépas ;  
Et s'il n'a pas contre Dieu même  
Commis quelque horrible blasphême,  
C'est qu'il ne le connoissoit pas.





## EPITAPHE IRONIQUE

*Du Chancelier , & Cardinal du Prat ,  
par Beze ; ledit du Prat étoit un  
homme fort gros.*

*H*ic jacet Vir amplissimus.

*Mr. de la Monnoye a rendu ce  
latin en deux petits vers.*

*I*Ci dessous gît tout à plat  
Le puissant Chancelier DU PRAT.



## DU SIEUR LAUGEY

DU BELLAY,

*Commandant , Gouverneur du Pié-  
mont sous François I.*

*C*I-gît LAUGEY, qui de plume & d'épée  
A surpassé Cicéron & Pompée;

AUTRE.

PAR MAROT.

ARRête-toi, lisant,  
Ci-dessous est gissant,  
Dont le cœur dolent j'ai,  
Ce renommé LAUGEY,  
Qui son pareil n'eut pas,  
Et duquel au trépas  
Jettèrent pleurs & larmes  
Les Lettres & les Armes.

DE BALIN,

NOTAIRE.

ENTre la Chapelle saint Eme,  
Et la Chapelle saint Paulin,  
Repose maître PAUL BALIN,  
Notaire & Martyr du système.

---

DE M. POUSSIN,  
*Fameux Peintre.*

*H*ic tacet & jacet  
*In Tabulis vivit & eloquitur.*

---

DU PÈRE ANDRÉ.

*H*ic tacet in cineres, quem deflent hæc  
*Mulieres,*  
*Presbiter Andreas qui vitiabat eas.*

---

D'UN CHEVALIER

*Qui fut plutôt Chevalier que*  
*Gentilhomme.*

*C*I-gît un fort homme de bien,  
*Aimant l'autrui comme le sien ;*  
*Son père étoit bon roturier,*  
*Et lui à tort fait Chevalier,*  
*Jamais armé, fors qu'en peinture ;*  
*Priez Dieu pour la créature.*

SUR



SUR UN DOCTEUR,

*Qui étoit fort méchant personnage.*

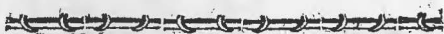
**D**ETUS est mort, veux-tu savoir,  
Chacun dit que c'est grand dommage,  
Je le crois bien pour le savoir,  
Mais non pas pour le personnage.

D'UN MECHANT.

**C**I-gît qui n'acquît autre bien,  
Sinon bruit de ne valoir rien.

D'UN CHICANEUR.

**D**U plus grand Chicaneur qu'on pourra  
jamais voir,  
En ce tombeau glacé gît la dépouille morte:  
Pluton, hôte commun, ne le veut recevoir;  
De peur qu'en son pays la chicane il ne  
porte.



## D'UN ATHÉE.

J'Ai vécu sans ennui , je suis mort sans  
regret ,

Je ne suis plains d'aucun, n'ayant pleuré per-  
sonne :

De savoir où je vais , c'est un autre secret.

J'en laisse le discours aux Docteurs de Sor-  
bonne.



## D'UN CAPITAINE

*Lâche & libertin.*

UN homme gît sous ce tombeau ,  
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau ;  
Mais au reste plein de diffame :  
Ce fut pour vous le faire court ,  
Un Mars au combat de l'Amour ,  
Au combat de Mars une femme.

## D'UN COCU.

SI les Cocus , Dieu ait leur ame ,  
 En l'autre monde ont quelque rang ;  
 Ci-gît , grand merci à sa femme ,  
 Celui qui sied au bout du banc.

## D'UN IVROGNE.

Celui qui eut sa sépulture  
 Close sous cette roche dure ,  
 Plutôt que de boire de l'eau ,  
 Se laissa mourir comme un veau ;  
 Passans , à qui cette écriture  
 Racontera cette aventure ,  
 N'offrez pour son ame un flambeau ,  
 Ni quelque *Requiem* nouveau ,  
 Versez lui du vin sans mesure ,  
 Afin que la mémoire en dure.  
 On ne peut orner son tombeau  
 D'un anniversaire plus beau.



## D'UN RELIGIEUX

Nommé Pater à Cornibus, aliàs  
Seraphinus, composé par F.  
P. B. l'an 1542.

*D*Ulcia confractis fileant modulamina  
cornu,

Tristior & tristi prodeat ore sonus,  
Alta trahunt mœstâ gesta suspiria mēte,  
Eukeros occubuit, morte vocante, Petrus.  
Faut-il, hélas, ô Docteur optime,  
Que vous perdions hisce temporibus:  
Au grand besoin, Docteur egregie,  
Vous nous laissez plenos mœroribus.  
Hélas! hélas! Pater à Cornibus,  
Tant nous est dueil destere funera,  
Tant est amer Parisiensibus  
Être privé tuâ præsentiâ.

Impia Cornutum rapiunt sic fata Minorem;  
Major ut hoc vasto rarus in orbe fores.  
Magnis major erat, vita mininûsque Minorum.  
Doctior & doctis, ab perit omne decus!  
Trop connoissons hxc nostra tempora

Etre remplis *calamitatibus* :

Car nous voyons *lites & jurgia*

Trop s'augmenter *his nostris finibus*.

Hélas! hélas! *Pater à Cornibus*,

Secourez-nous *precibus sedulis* :

Ou autrement, *victi laboribus*

Succomberons *in rebus arduis*.

*Franciscana gravi proles orbata parente,*

*Tristior emissis queslibus astra replet.*

*Deflet & insignis patrem virtute probatum,*

*Plangit, quem subito funere meta tulit.*

Le cas va bien, *gratia superis*,

Vous connoissez *certâ scientiâ*.

Les grands abus *hujusce temporis*,

Qu'un chacun fait *magnâ licentiâ*.

Ne voit-on pas *cædes & vulnera*,

Tant d'autres maux *in civitatibus*,

Et qui pis est, *Christi Ecclesia*

Laboure fort *falsis dogmatibus*.

*Eri celeri mæstos ut linquit suâ morte ma-*  
*thêtas.*

*Ut suâ profusis fletibus ora rigant.*

*Sic felix miseros præcedit morte minores,*

*Hæc et moneat morte citante sequi.*



Tant en voyons *vanis erroribus*  
 Être aveuglés *atque cupidine* ,  
 Et outre plus *congestis opibus*  
 Quand nous faudra *de cunctis actibus*  
 Prendre plaisir *nullo discrimine* ,  
 Que ferons-nous *statuto tempore*  
 Rendre raison , *illo examine* ,  
 Être punis *ignis ardoribus* ?

*Nos gemitus angunt , fletus , lamenta , da-*  
*lores ,*

*Et lacrymæ , luctus , cura , querela , labor ,*  
*En procul abjectis risu , clamore , cachinno ,*  
*Plangimus occasus , optime Petre , tuos .*

Hélas ! hélas ! *Pater à Cornibus* ,  
 Pleurer nous faut *privati magistro* ,  
 Pleurer nous faut , *excussis fletibus* ;  
 Pleurer nous faut *peritit religio* :  
 En tous Etats *regnat ambitio* ,  
 En vous étoit *nostra fiducia* ,  
 Que pourriez , *juvante Domino* ,  
 Nous secourir *in re tam dubiâ* .

*An tûa tam clarum fecerunt cornua numen ?*

*An pietas , mores , cum probitate decus ?*

*An sacra divini potiùs sapientia juris ?*

*An sudor , studium ? perpetuûsque labor ?*



Las ! nous voyons *mortis invidiâ*  
 Qu'êtes ravi *è mundi medio*  
 Enlevé *cum reverentiâ*,  
 En grand honneur *spectante populo*,  
 Le corps ci-git, *in arcto tumulo* :  
 L'esprit conjoint *choris cælestibus*,  
 Le monde étoit *meo judicio*  
 Indigne avoir *Petrum à Cornibus*.

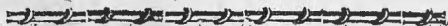
*Concava pergratas reddebant Cornua voces*,  
*Gratus erat sanis auribus ille senex*,  
*Grata illi probitas, generosaque virtus*  
*Integritas junctâ simplicitate fuit.*

De vous pleurer *fusus gemitibus*  
 C'est temps perdu, *non sunt qui nesciant*  
 Qu'il nous faut tous *naturæ legibus*  
 Obtempérer, *ecqui refugient ?*  
 Tant de labeurs, *quos nobis præparant*  
 Nos ennemis, *jure injuriæ* :  
 Hélas ! hélas ! *tam non præcipitant*  
 Plaisirs mondains, *caro, dæmonia.*

*Credere quis valeat quàm disjunguntur aman-*  
*tes*

*Affligit tantùm ? mors levis ipsa foret.*  
*Dulcia confractò fileant modulamina Cornu,*  
*Tristior & tristi prodeat ore sonus.*

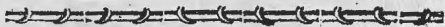
Vous évitez *mille discrimina*  
Par votre mort *ingratum fratribus*,  
Tant de labeurs, *mille pericula*,  
Que nous voyons *nostris temporibus*:  
Hélas! hélas! *Pater à Cornibus*,  
Priez pour Dieu *Deum & Angelos*,  
Que pour son sang, *clavis, vulneribus*,  
Nous fasse tous *in fine beatos*.



### D'UN USURIER.

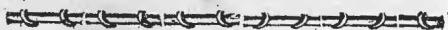
C I-gît un homme bien accort  
S'il eut enfin trompé la mort,  
Aussi-bien que pendant sa vie,  
Sous ombre d'une prud'homie  
Il faisoit le dévotieux,  
En priant Dieu la larme aux yeux,  
Et faisoit paroître à chacun  
Que des biens lui étoient tout un:  
Et néanmoins en cette Ville  
N'y avoit homme plus habile  
De donner tous les jours argent  
A intérêt de cent pour cent:  
Et savoit si bien contrefaire  
La signature d'un Notaire,

Que jamais on ne vit décret  
Auquel par un subtil secret,  
Des premiers colloqué ne fût;  
Or, après enfin il mourut,  
Et laissa force argent comptant  
Entre les mains d'un jeune enfant;  
Lequel aimeroit mieux se pendre  
Qu'il ne trouve en quoi le dépendre,  
Car toujours il dit, aussi bien  
Qu'après sa mort il n'aura rien :  
Que son père étoit une bête  
De se rompre pour lui la tête,  
Qu'il gardera bien son enfant  
D'en dire un jour de lui autant.  
Vous autres, qui par-ci passés,  
Et qui tant d'écus amassés,  
Priez Dieu pour ces vieux fous,  
Afin qu'on prie aussi pour vous.



## DU SIEUR DANDO.

Ci-gît qu'on appelloit DANDO,  
Mon compère Messire Etienne :  
Il est céans qui fait dodo;  
S'il est bien-aïse, qu'il s'y tienne.



D'UN IVROGNE

Nommé GREGOIRE.

**B**onnes gens, qui par-ci passés,  
Priez Dieu pour les Trépassés :  
Bonnes gens, qui passez par ici,  
Priez pour ce pauvre homme-ci :  
Qui par-ci passés, bonnes gens,  
A prier foyez diligens  
Pour le pauvre frère GREGOIRE,  
Qui ne mourut que de trop boire.



DE BLONDEAU,

*Savetier.*

**C**I-dessous gît en ce tombeau.  
Un Savetier nommé BLONDEAU,  
En son vivant rien n'amassa,  
Et puis après il trépassa,  
Maris en furent les voisins,  
Car il enseignoit les bons vins.

## A U T R E.

**P**Ernot tête vuide  
Ci-gît bon Catholique,  
Et Jaquette sa femme ;  
Dieu veuille avoir leur ame ;  
Aussi Didier leur fils.  
Dieu leur doint Paradis.

D'UN NOMMÉ  
B O I T E U X.

**C**Lau de BOITEUX, cheminant droit ;  
Gît à présent en cet endroit ;  
Boiteux par tout il fut nommé ;  
Des grands & petits renommé.  
De se marier n'eut envie :  
Quatre-vingt-huit ans fut sa vie ;



---

 D E V A L L E.

*O* He ut VALLA filex, solitus qui parcere nulli est.

*Si quæris quid agat, nunc quoque mordet humum.*

---

## D'UNE LINGÈRE.

*Cet Epitaphe se voit à Agde dans le Cimetière des Innocens.*

**B**Onnes gens, faites à Dieu prière  
 Pour la fille d'une Lingère,  
 Qui par ses habits montre comme  
 Son père étoit un Gentilhomme:  
 Femme elle étoit d'un Savetier,  
 Qui depuis se fit Officier:  
 Qui fut cause soudainement  
 Qu'elle changea d'accoustrement,  
 Et se fit Damoiselle étrange  
 Environ le temps de vendange,  
 Afin de marcher, ce dit-on,  
 Première à la Procession.



Après, elle fut à la Cour :  
Et quand elle fut de retour ,  
Elle mourut fort pauvrement  
La veille de Carêm'entrant,  
L'an mil trois cens , sans rien rabattre ,  
Avec sept vingts soixante-quatre.

---

## D'UN HOMME

*Qui mourut si-tôt que ses revenus  
lui manquèrent.*

Ci-gît un vrai gaule-bon-temps  
Qui a pris tous les passe-temps  
De la gueule & de la brayette ,  
Des jeux de cartes & de renette ;  
Or, il est mort tout justement,  
Car s'il eut vécu seulement  
Jusqu'au soir ou au lendemain ,  
Aussi-bien fut-il mort de faim.  
Si les pauvres vont droit aux Cieux ,  
Je pense qu'il est bienheureux ;  
Car il étoit léger d'argent.  
Priez Dieu pour son sauvement.

---

## D'UN FRÈRE CONVERS.

*Cet Epitaphe se trouve gravé à  
l'entrée du Cloître des Matu-  
rins à Paris.*

**C**I-gît le léal Mathurin,  
Sur tous autres bon serviteur,  
Qui garda céans pain & vin,  
Et fut des portes Gouverneur.  
Panier ou hotte par honneur  
Au marché volontiers portoit;  
Fort diligent & bon sonneur.  
Dieu, pardon à l'ame lui soit.

---

## DE PARCUVIUS,

*Ancien Poëte.*

**A**dolefcens tametsi properas, hoc te saxum  
rogat

*Ut se afficias, deinde quod scriptum est,  
legas.*

*Hic sunt Poëtæ Parcuvi, Marci sita*

*Ossa, hoc volebam nescius ne esses. Vale.*

## D E P L A U T E.

*P*ostquàm est morte captus *Plantus*;  
*Comædia* luget , *Scena* est deserta ,  
*Deindè* risus , ludus , jocusque & numeri  
*Innumeri* simul omnes collacrymarunt.

## D U S I E U R F A T E A U .

*C*I-gît le Prévôt *FATEAU* ,  
Qui fut un vrai fol natureau ,  
Et qui battit très-bien sa femme.  
Si priez tous Dieu pour son ame.

## A U T R E .

*C*I-gît le Prévôt *FATEAU* ,  
Qui fut un vrai fol dans sa peau ;  
Qui ne fit jamais que mentir ,  
Sans rougir , sans se repentir.

---

 D U M Ê M E.

C I-gît le Prévôt FATEAU,  
 Lequel fut un larronneau ,  
 Grand trompeur & plein de vice ,  
 Sage en quittant son Office ;  
 Car lors, s'il ne l'eut vendu ,  
 Il eut empêché Justice ,  
 En danger d'être pendu.

---

## D'UN NORMAND.

*ME Domini servum genuit Normania  
 fœlix ,  
 Quamdudum vivam, servus ero Domini :  
 Non Græcus genitus sum, sed Normānus ego  
 sum ,  
 Quamdudum vivam Neustrius usque forem ,  
 In cujus doni gratiam, ei dicetur Ave.*



---

## E P I T A P H E

*Fait avant la mort d'une per-  
sonne.*

**I**Ci gira, s'il n'est pendu,  
Ou si en la mer il ne tombe,  
Monsieur qui a dressé sa tombe,  
Avant qu'être mort étendu.

---

## D'UN FOURBE.

**C**I-dessous git Monsieur CANON,  
C'est douleur de sa départie,  
Pour ce qu'il eut été fort bon  
Pour une Chambre mi-partie.

---

## D E P L O T O N.

**C**I-git noble Jacques PLOTON,  
Qui en sa vie n'eut médecine,  
Sinon du bon vin de Gylon,  
Le meilleur qui fût en sa vigne,

Q



## D'UN CHANTRE,

Par THOMAS MORUS, Chan-  
celier d'Angleterre.

*H*ic jacet Henricus veræ pietatis amicus,  
Nomen Abingdon erat, si quis sua nomina  
quærat.

*Semper & in bella cantor fuit ipse capella;  
Præter & hæc ista fuit optimus orgaque nista:  
Nunc igitur; Christe, quoniam tibi serviis  
iste,  
Semper in orbe colis sibi regna poli.*



## D'UN IVROGNE,

*Par un Musicien.*

*L*A, mi, la, mi, la!





## D'UN HOMME

*Qui se fâchoit contre la Mort.*

CI-gît Jean Dabbota Damoyfel, qui mourut le Mercredi avant la Saint Martin, mil trois cens trente-cinq.

*O Mors quàm dura, & quàm tristia sunt  
tua jura?*

*Si mors non esset, quàm latus quilibet esset:*

*Præterit iste dies, nascitur, origo secundi*

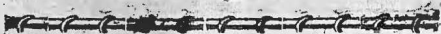
*Aut labor, aut requies, sit transit gloria  
mundi.*

## DE TIMON

MISANTHROPE.

Pendant ma misérable vie,  
J'ai eu tout malheur en ce monde.  
N'ayez de me connoître envie,  
Lecteur, le diable te confonde.

O 2.



DE GUILLAUME  
LE CHÂTELAÎN.

**C**I-gît le Châtelain Guillaume,  
Qui favoit les Pars & ses Pseaumes,  
Et des Loix étoit le plus sage,  
Il tint les quatre Bailliages.  
Tretous l'un après l'autre,  
Si en dites vos Patenôtres.



D'UN JOUEUR

*De Quilles & de Cartes.*

**C**I-gît maître Antoine la Molle,  
De son vivant prêt à tout faire;  
Il avoit quilles, & courteboule,  
Et des cartes plus de vingt paires:  
Prions Dieu qu'il le mette au rôle  
Des Bienheureux en Paradis.  
En mémoire du temps jadis.

---

*DU SIEUR DEPARTY.*

**C**l-gît Guillaume Departy,  
Qui d'un Duc étoit Secrétaire;  
Il est de ce monde party,  
Sans savoir qu'il y venoit faire.

---

*D'UN SERGENT.*

**S**ous ce tombeau gît un Sergent,  
Qui de la Justice fut un bon Agent:  
En son vivant il fit tant de captures,  
Qu'il enrage d'être captif dans cette sépulture.

---

*A U T R E.*

**A**Ntoine de Saumur nâquit 1529:  
Des biens de ce monde il acquit,  
En ce bas territoire 30 ans il vêquit.  
A nature il paya l'acquit 1559.

## A U T R E.

*H*lc sepultus jaceo. Quare? Nescio, nec  
 si scis aut nescis, curo: si vales, bene est:  
 vivens valui, fortasse nunc valeo, si aut non,  
 dicere neque.

## ÉPITAPHE ENIGMATIQUE,

*Qui est à Lincourt près de Lyon.*

*C*i-gît le fils, ci-gît la mère,  
 Ci-gît la fille avec le père,  
 Ci-gît la sœur, ci-gît le frère,  
 Ci-gît la femme & le mari,  
 Et ne sont que trois corps ici.

## D'É R A S M E.

*H*lc jacet Erasmus, qui quondam bonus  
 erat mus,  
 Rodere qui solitus roditur a vermibus.

D'UN IVROGNE.

**H***ic jacet Amphora vini.*

DE MONSIEUR  
BIRON.

**B**IRON repose ici , qui fut l'honneur des  
armes ;

Né t'informe , passant , quel destin l'a défait :  
Mais jettant par pitié des soupirs & des  
larmes ,

Di que dessus la terre il n'est rien de parfait.

D U M Ê M E.

**C**I-gît ce grand BIRON , dont l'extrême  
vaillance

De nos fiers ennemis a surmonté l'effort ;  
Je te dirois , passant , la cause de sa mort ,  
Mais l'honneur des François m'ordonne le  
silence.

---

DUN POËTE SATYRIQUE.

**C**I-gît le Poëte Satyrique ,  
 Qui l'art d'Amour fut pratiquer ;  
 Dames , gardez qu'il ne vous pique ;  
 Ou qu'il ne vous fasse piquer.

---

## D'UN BROUILLON.

**J**E naquis un Brouillon , j'ai vécu en  
 brouillant ,  
 Et voulant tout brouiller , on mit fin à ma  
 vie :  
 Mon esprit se contente aux enfers en brû-  
 lant ,  
 Puisqu'il fait que ma mort a causé bouillerie.

---

## DE ALEXANDRO MAGNO.

*Sufficit huic tumulus , cui non suffecerat  
 orbis ,  
 Res brevis huic ampla est , cui fuit ampla bre-  
 vis.*





# PIÈCES

## PLAISANTES.

---

### SONNET.

**V**otre tête ressemble au marmouzet d'un  
 cistre,  
 Vos yeux au point d'un dez, vos doigts un  
 chalumeau,  
 Votre teint diapré, les serres d'un ormeau;  
 Votre peau, le revers d'un antique registre.  
  
 Votre gorge pendante, un bisac d'un Bé-  
 litre;  
 Votre vieil embonpoint, à celui d'un ra-  
 meau;  
 Votre longue encolure, à celle d'un Cha-  
 meau;  
 Votre bras, à du plomb qui soutient une  
 vitre.  
  
 Vous passez soixante ans, faux-fourreau  
 de haut-bois;

Vous avez vû régner neuf Papes & cinq  
Rois ,

Et vous êtes encore vêtue à la moderne.

Trouffez votre paquet , vieille , c'est  
trop vécu :

On vous fera servir à Paris de lanterne ,  
Si vous pouvez souffrir un flambeau dans le  
cul.



### S O N N E T.

**M**Agot , en vous peignant , je vous pince  
ce sans rire ,

Affurez-vous la grace , à ce coup c'est de bon ,  
Je veux vous crayonner sur la peau d'un  
jambon ,

Et faite mon pinceau de l'argot d'un Satyre.

Je vous fais les sourcils de godron de  
navire ,

L'œil de coque-moule , & les dents de  
charbon ,

Le front de merlue cuite , la barbe d'un  
chardon ,

La bouche d'une éponge & les joues de cire.

L'oreille de la peau d'une chauve-souris ;  
L'éclat de votre teint de crote de Paris ;  
Et puis je veux vous mettre en taille-douce  
& fine,

Au bout d'un grand bâton , ainsi qu'un  
papegay ,  
Et que chaque passant , le premier jour de  
Mai,  
Salisse d'un crachat votre chienne de mine.



## STANCES.

**I**L n'est rien si puissant que l'amour & la  
mort,

La mort détruit les corps , l'amour détruit  
les ames.

Mais encore l'Amour me semble le plus fort :  
Car la vie & la mort reposent sous ses flam-  
mes.

Amour comme il lui plaît nous fait vivre  
& mourir,

Ses rigueurs font mourir , ses douceurs font  
revivre,

La mort ayant blessé , ne nous peut plus  
guérir,

Et l'amant pour mourir d'amour ne se délivre :

Jusques dans les enfers amour nous va  
suivant ,

La mort tant seulement nous fuit jusqu'à la  
tombe ,

Au pouvoir de l'amour l'on retombe sou-  
vent ,

Au pouvoir de la mort jamais on ne retombe :

La mort dont le pouvoir s'amortit dans  
les cieux ,

Contre des cœurs de terre exerce sa puis-  
sance ,

L'Amour va triomphant des hommes & des  
Dieux ,

Et prend force du Ciel , dont il prend sa  
naissance.

Le malheur de la mort , fin de tous nos  
malheurs ,

Noie au fleuve d'oubli nos pénibles pensées :

L'amour , commencement de toutes nos  
douleurs ,

Nourrit le souvenir de nos peines passées.

Si la mort nous ayant au tombeau ren-  
fermés ,

D'un bandeau ténébreux nous fille les pau-  
pières ,

L'amour , aveugle enfant , nous tient si bien  
charmés ,

Qu'il prive la raison de toutes ses lumières.

Amour, fils de Venus; Mort, fille du  
Destin,

Seules Divinités que mon ame révère,

Hélas! je vous invoque & réclame sans fin:

Mais l'une m'est trop douce, & l'autre trop  
sévère.



## STANCES.

**A**voir le cœur tout plein de flamme,

Et faire les yeux doux aux Dames,

Cela se peut facilement :

Mais de pouvoir en sa vieillesse

Jour d'une belle maîtresse,

Cela ne se peut nullement.

Avoir quatre chaufsons de laine

Et trois casaquins de futaine,

Cela se peut facilement :

Mais de danser une bourrée

Sur une femme bien parée,

Cela ne se peut nullement.

Dire par tout qu'il est habile,

Reprenant Homère & Virgile,

Cela se peut facilement :

Mais bien qu'il soit d'avis contraire;

De croire qu'il puisse mieux faire,  
Cela ne se peut nullement.

Être contraint en sa parole,  
Avoir dans ses os la vérole,  
Cela se peut facilement :  
Mais bien qu'il soit hors de Surie,  
Que cette garde soit guérie,  
Cela ne se peut nullement.

Vanter en tous endroits sa race,  
Plus que celle des Rois de Thrace,  
Cela ne se peut facilement :  
Mais que pour les armes d'hermine,  
Il ait beaucoup meilleure mine,  
Cela ne se peut nullement.

L'Espagnol en François traduire,  
Pour faire sa vertu reluire,  
Cela se peut facilement :  
Mais bien que son esprit travaille,  
De faire pourtant rien qui vaille,  
Cela ne se peut nullement.

Être six ans à faire un Ode,  
Et faire des Loix à sa mode,  
Cela se peut facilement :  
Mais de nous charmer les oreilles  
Par ses merveilles des merveilles,  
Cela ne se peut nullement.



## ÉPIGRAMME

*Sur Mr. CLÉMENT, célèbre  
Accoucheur, qui a gagné de  
gros biens.*

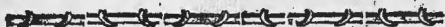
*Q*uas bona pars hominum muliebri condit  
in antro,  
Ex illo CLEMENS eruit unus opes.

## ÉPIGRAMME

*Sur un habile Prédicateur qui ne  
vivoit pas régulièrement.*

*I*L prêche, & parlant en Chrétien,  
Il croit annoncer l'Evangile,  
Il ense un mystérieux rien ;  
On l'écoute, on aime son stile,  
On s'empresse, on court après lui ;  
A l'entendre on n'a point d'ennui :  
Sur tout on voit prompts à le suivre

Nos Esprits fins & délicats ;  
 Mais nous apprend-il à bien vivre ?  
 Oh non , car il ne le fait pas.



## INCLINATION NATURELLE

*Qu'ont les hommes pour la  
 volupté.*

**C**Hacun la voit , la chérit , la révère  
 Tant soit subtil le Philosophe austère ,  
 Soudain par elle est pris au trébuchet.  
 L'enfant naissant aussi-tôt la connoit.  
 Venus, Amour ne font un pas sans elle.  
 Volupté fait étouffer le saint zèle  
 Du Confesseur & du dévot Béat,  
 En loup glouton convertir le Prélat ,  
 En verd-galant transformer l'homme prude,  
 Sot rendre sage , & civil l'homme rude.  
 De volupté sont miracles fréquens ,  
 A jeunes gens elle avance les ans ,  
 A mainte Agnès l'esprit elle déraille ,  
 Forme à bons tours & cervelle débrouille  
 A maint Nicaïse ( ce soit dit en passant )  
 D'homme de Dieu fait faire un bon vivant.

Par

Par volupté fut mis amour en tête  
Du Roi David, du Seigneur le Prophète  
Son fils, des Rois illustre original,  
Par volupté devint mari banal :  
Trop bien connu le bon Roi, que sagesse  
Rien lui valoit sans le fruit de liesse.

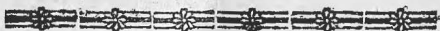


## SUR NOTRE PENTE

## AU MAL.

D'Epuis la fatale chute  
D'Eve & de son époux Adam,  
Nous sentons à notre dam  
Qu'au mal nous sommes en bute.  
La malice au faux regard,  
La fureur à l'œil hagard,  
Remords & douleurs amères,  
Haine ceinte de vipères,  
Tristes fruits de leurs ébats,  
Règnent chez nous ici bas :  
L'homme de l'homme l'ouvrage,  
N'a reçu d'autre héritage;  
Et cependant, ô malheur !  
O triste effet de l'erreur !  
On voit même dans l'enfance,

Convoitant l'éternité,  
 L'adolescent invité  
 De faire à sa ressemblance...  
 Ma foi, tout homme en est là,  
 Parlez, tant qu'il vous plaira,  
 Raison, sagesse, morale,  
 La souillure originale  
 Met la sagesse à quia.



## ERREUR ET VOLUPTE

*Que l'homme contracte en nais-*  
*sant.*

SAns deux démons, erreur & volupté,  
 Depuis qu'Adam par Satan fut tenté,  
 La chose est sûre, homme ne fauroit naître;  
 Et faut penser que l'a voulu permettre  
 Dieu qui voit tout, pour notre orgueil punir,  
 Qu'est d'engendrer le soucieux desir.  
 Honteuse erreur, qui deux sexes assemble,  
 Si mariage être vie me semble,  
 J'y suis trompé, c'est mort en tous les cas!  
 Issir, de-là je vois maint embarras:  
 A femme faut sa pitance ordinaire,

De jour , de nuit humecter le lampas ;  
Certes , ne sçais plus épineuse affaire  
Que d'être époux. Si toujours ne sont gras.  
Votre moitié , qui n'aime vie austère ,  
Appellera Cocuage au secours :  
Et n'est le tout d'être en la confrairie ;  
Autres soucis vous poindront tous les jours ;  
Enfans mettront votre esprit à rebours.  
Alors adieu repos & bonne vie.



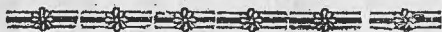
## R O N D E A U.

Entre deux draps, sans nul apprentissage,  
Tout badinant se fait galant ouvrage ;  
Esprit n'y faut, ni savoir de grand prix.  
Sans peines & soins Princes y sont bâtis,  
Papes , Savans, Dames de beau corsage.  
Si, besogne est d'un excellent usage,  
Le vieux Adam l'apprit en paradis,  
Maint aujourd'hui noble chevance a pris  
Entre deux draps.

A œil qui craint le diable en mariage,  
Donner lui veux avis prudent & sage :  
L'œuvre galant tient homme & femme unis.

Femme , sans l'œuvre , est vrai diable en ménage ;

Ange l'aurez , ouvrant debout , assis ,  
Entre deux draps.



## S T A N C E S.

**P**auvres maris , consolez-vous ,  
Si vos femmes font rage ,  
Rongez vos freins & filez doux ,  
Armez-vous de courage :  
Priez , soyez en oraison  
Pour les délivrer du démon.

Le diable , pour mieux affliger  
L'homme de Dieu l'image ,  
Comme un traître va se nicher  
A certains bas étage.  
Quand Lucifer s'est placé-là ,  
Dites : *Domine , libera.*

Cet étage est.... l'on m'entend  
Sans autre commentaire.  
Bile noire , détour fréquent ,  
Artifice , mystère ,  
Infidélité , trahison  
Y sont les agens du démon.



Satan & la femme ont toujours  
Quelque subtile affaire :  
Tous deux ont l'esprit à rebours ,  
Cœur faux , ame légère :  
Tous deux se disputent sans fin  
A qui fera le plus malin.

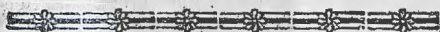
De femme le malin Satan  
Emprunte la figure ;  
Plus d'une fois on s'y méprend :  
Adroite est l'imposture.  
Puis il se montre tour à tour  
Femme de nuit , diable le jour.

On recherche chez les Savans  
S'il est diable femelle :  
Mal-à-propos , ces bonnes gens  
S'épuisent la cervelle.  
Qui d'entre vous , leur dira-t-on ,  
N'épousa féminin démon ?

Socrate , les anciens l'ont dit  
Fut régi par un diable.  
Quel diable ? le malin esprit ?  
Une femme intraitable ;  
Méchant femme à la maison  
Est plus diable que le démon.

Si la femme n'a du pain cuit  
Toujours bonne fournée,  
Mariage est état maudit,  
Epoux ame damnée.  
Mais hélas ! Satan nuit & jour  
Se tient à la gueule du four.

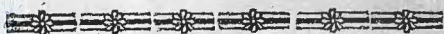
Le pauvre homme enfourne son pain  
Et le cuit à sa perte ;  
Car Satan dangereux & fin  
Tient toujours porte ouverte.  
La femme tempête , maudit ;  
L'époux jure , le diable rit.



### EPIGRAMME.

QUand Jean si rempli d'amitié,  
Dit que sa femme est sa moitié,  
Je trouve qu'il a bonne grace ;  
Car si dès qu'il est endormi,  
Un autre succède en sa place,  
Elle n'est à lui qu'à demi.





## S O N N E T.

**T**Oi, qui meurs avant que de naître,  
Assemblage confus de l'Etre & du néant,  
Triste Avorton, informe enfant,  
Rebus du néant & de l'être.

Toi, que l'amour fit par un crime,  
Et que l'honneur défait par un crime à son  
tour,  
Funeste ouvrage de l'amour,  
De l'honneur funeste victime.

Donne fin aux remords par qui tu t'es  
vengé :  
Et du fond du néant, où je t'ai replongé,  
N'entretient point l'horreur dont ma faute  
est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :  
L'Amour malgré l'honneur t'a fait donner  
la vie ;  
L'honneur malgré l'amour te fait donner la  
mort.



## L E T E M P L E

## D E L A M O R T.

**S**ous ces climats glacés où le flambeau du  
monde ,

Epand avec regret sa lumière féconde ,  
Dans une île déserte est un valon affreux ,  
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.  
Là sur de vieux cyprès dépouillés de verdure  
Nichent tous les oiseaux de malheureux au-  
gure :

La terre pour toute herbe y produit des poi-  
sons ,

Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.  
Tous les champs d'alentour ne sont que ci-  
métieres ,

Mille sources de sang y font mille rivières ,  
Qui traînant des corps morts & de vieux  
ossemens ,

Au lieu de murmurer font des gémissemens.  
Au creux de ce valon , dès l'enfance du  
monde ,

Est un Temple fameux d'une figure ronde :  
Quatre portes de fer en quatre endroits di-  
vers ,

Par l'ordre des Destins partagent l'univers :

L'une est vers le couchant, & l'autre vers  
l'aurore ,

L'une voit le Sarmate , & l'autre voit le  
More ,

Et là viennent en foule , & sous d'égales loix

Les jeunes & les vieux , les peuples & les  
rois .

La vieillesse , la fièvre , & les douleurs mor-  
telles

Sont de ces huis sacrés les portières fidelles :

Leurs habits sont de deuil , & cet obscur  
manoir

A ses funestes murs entourés de drap noir ,

Où des flambeaux de poix les lumières fune-  
bres

Par leurs noires vapeurs augmentent les té-  
nèbres :

Un monstre sans raison , aussi bien que sans  
yeux ,

Est la Divinité qu'on adore en ces lieux :

On l'appelle la mort , & son cruel empire

S'étend dessus les jours de tout ce qui respire ;

L'objet le plus charmant que voient les mor-  
tels ,

Venoit d'être immolé sur ces fameux autels ;

La place d'alentour étoit toute sanglante ,

Et rougissoit encor du meurtre d'Amaranthe,  
Alors que Lizidor, dont le funeste amour  
Est connu de tous ceux qui connoissent le  
jour,

L'ame de désespoir & de fureur atteinte,  
Dans ce Temple sacré proféra cette plainte:  
Puissante Déesse, qui portes dans tes mains  
Ce vieux sceptre rouillé craint de tous les  
humains,

De qui l'aveuglement ne respecte personne,  
Et n'épargna jamais ni sceptre ni couronne;  
Toi, qui regnes par tout, & dont tous les  
mortels

Doivent ensanglanter les mains & les autels:  
Toi, qui par une loi de tout âge suivie,  
Dois donner le trépas à qui reçoit la vie,  
Ne ferme point l'oreille, écoute ce discours:  
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,  
Mes vœux font de mourir, de cacher sous la  
terre

Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,  
De dépouiller ce corps de la clarté du jour,  
Et ne retenir rien, si ce n'est mon amour.  
Unique reconfort des douleurs incurables,  
Par où sont à couvert les esprits misérables,  
Déesse, qui conduis aux infernales eaux,  
Frappe, je tends le sein à tes sacrés couteaux;



Ne prive pas mon cœur d'un espoir légitime,  
Et ne refuse pas le coup à ta victime.

Les autres oubliant qu'on les a fait mortels,  
Se font traîner par force aux pieds de tes  
autels.

Ce murmure confus, & ce confus carnage,  
De corps si différens de rang, de sexe, d'âge,  
Ce fer fumant de sang que l'on vient d'é-  
pancher,

Ces têtes & ces bras épars sur ce bucher,  
Ces flancs que le temps ne voit point amor-  
ties,

Ces pleurs mêlées aux cris des mourantes  
hosties,

Tout ce tragique apprêt les fait déjà souffrir;  
Ils se laissent ôter ce qu'ils devroient offrir,  
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,  
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur of-  
frande.

Leur maintien devant toi n'a rien que d'in-  
décent,

La peur pour un trépas leur en fait craindre  
cent.

Le feu perd dans leur sein l'honneur de son  
office,

Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sa-  
crifice,

Et profane ses mains en rompant les accords  
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.  
De moi, que ton saint bras s'arme contre  
ma tête,

Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempête,  
J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas,  
Et voir tomber le coup qui porte le trépas.  
Mes yeux seront sans pleurs, & ma bouche  
sans plainte,

Mon corps sans tremblement, & mon ame  
sans crainte :

Ne crois pas que le temps qui tarit tous les  
pleurs,

Cet heurieux médecin de toutes les douleurs,  
Lui, de qui tant d'amans ont senti le re-  
mède,

En apporte jamais au mal qui me possède.  
En vain tout l'univers le voudroit secourir,  
Toi seul as dans tes mains ce qui le peut  
guérir;

Et pour te faire voir comme il est incurable,  
Apprends ce que mon sort a de plus dé-  
plorable.

Entre un nombre infini d'adorables beautés  
Qu'enfant dans ces murs la Reine des Ci-  
tés,

Paris dont l'univers ne voit point de pareille,

Chacun ſçait qu'Amaranthe étoit une mer-  
veille :

La gloire de brûler aux flammes de ſes yeux  
Contentoit les deſirs des plus ambitieux,  
Et ſes fers captivans les âmes des plus bra-  
ves ,

Faiſoient autant de Rois comme ils faiſoient  
d'eſclaves.

Amour de qui les feux m'ont été ſi cuiſans ,  
Me fit voir cette belle en ſes plus jeunes ans.  
Sa main mal-aſſurée , & ſes regards timides  
Firent ſur moi l'eſſai de leurs traits homi-  
cides.

Ce fut devant mon cœur qu'elle apprit à  
tirer ,

Mon cœur fut le premier qu'elle fit ſoupirer,  
Et mes yeux arroſant ſes belles mains de  
larmes ,

Payèrent les premiers le tribut à ſes charmes,  
Mais comme le premier entre tous les mor-  
tels ,

Je lui rendis des vœux & bâtis des Autels  
Auſſi de tant d'amans épris de cette gloire ,  
Amaranthe me crut digne de ſa victoire ,  
Ma conquête lui plut, & mon cœur enflammé  
Ne l'aima pas long-temps , ſans qu'il en fut  
aimé :

Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flamme ;  
Son ame compatit au milieu de mon ame ,  
Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs ,  
Ses beaux yeux pour des pleurs me donnè-  
rent des pleurs ,

Sa voix me consola dans mes plus fortes  
gênes ,

Et sa divine main vint soutenir mes chaînes :  
J'étois l'unique objet de ses affections ,  
Ma tristesse & ma joie étoient ses passions :  
Ma crainte dans son ame excitoit mille crain-  
tes ,

Et mes moindres douleurs faisoient naître ses  
plaintes .

Deux cœurs ne respiroient que les mêmes  
desirs ,

Et deux cœurs ne pouffoient que les mêmes  
soupirs .

Ici je te permets trop fidelle mémoire  
De cacher à mes yeux le comble de ma  
gloire ,

Ne me fais point trouver dans ses bras lan-  
guissans ,

Ne mets point son beau corps au pouvoir de  
mes sens ;

Que toutes ses faveurs passent pour des  
mensonges ,

Et tant d'heureuses nuits me soient autant  
de songes.

Dérobe à mon penser ces précieux trésors,  
Qui me firent aimer son esprit & son corps;  
Donne à tant de beautés une ame inexora-  
ble,

Fais la moi sans pitié, si tu m'es pitoyable,  
Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins  
rigoureux,

Forme la moins aimable, ou me rend moins  
heureux.

Mais j'ai beau me flatter pour soulager ma  
peine,

Elle fut toujours belle, & jamais inhumaine,  
Son ame fut d'accord avecque mes desirs,  
Et je soupirai peu qu'au milieu des plaisirs;  
De tant de passions dont nous sommes la  
proie,

J'ignorois presque tout, hors l'amour & la  
joie:

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que  
moi,

Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi.  
Las ! il fut aussi pur, mais non pas si du-  
rable,

Et ma félicité fut un songe agréable:

Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair,

Qui dans l'obscur nuit brille au milieu de  
l'air ;

Son jour rit à nos yeux , mais il porte la  
foudre

Qui frappe , qui terrasse , & qui réduit en  
poudre ,

Et nous sert bien souvent de funeste flam-  
beau ,

Pour mener nos esprits vers la nuit du tom-  
beau.

J'étois dans les transports des premières dé-  
lices ,

Dont amour couronna mes fidèles services ,  
Lorsqu'une ardente fièvre assaillit la beauté  
Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.

Il n'est rien ici bas qui ne soit périssable ,  
Les plus fermes rochers sont assis sur le sable ,  
Les trônes & les rois sont rongés par les vers ,  
Et deux points sont l'appui de ce grand uni-  
vers ,

Tout fléchit sous les loix des fières destinées ,  
Tout paie le tribut au tyran des années ,  
Et nos pères ont vu son bras audacieux  
Renverser leurs Autels , & foudroyer leurs  
Dieux.

Amaranthe languit d'une fatale atteinte ,  
Sa constance à son mal veut dérober la  
plainte ,

Et,



Et, comme dans un fort, se retire en son  
cœur,

Mais il s'en rend le maître, & le traite en  
vainqueur :

La fièvre en ce beau corps orgueilleuse &  
hautaine

Sur des ruisseaux de sang serpente & se pro-  
mène,

Et, le feu dans la main, menace du tombeau  
Tout ce que la nature a de riche & de beau.

Elle efface les fleurs sur son visage écloses,

Y fait jauner les lys, y fait pâlir les roses,

Et ravit à son teint cet éclat nompareil

Qui ne devoit périr qu'avecque le Soleil.

Ses yeux dont les rayons illuminioient mon  
ame,

Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de  
flamme ;

Ces beaux astres n'ont plus leur mouvement  
si prompt,

Et la seule douleur règne dessus son front ;

De moment en moment sa peine devient  
pire.

Son ame la ressent, sa bouche la soupire ;

Elle, pour qu'il on vit soupirer tant d'amans,

Soupire à cette fois sous l'effort des tour-  
mens,

Et par de tristes cris qu'interrompent ses  
plaintes ,

Etonne mon amour & réveille mes craintes ;  
J'accuse de mon sort & la terre & les Cieux ,  
Et je rends criminels les hommes & les  
Dieux ;

Je deviens furieux & contraire à moi-même ;  
Mon cœur forme des vœux , & ma bouche  
blasphème :

J'implore son secours , & blesse leur bonté ,  
Et mets le sacrilège avec la piété :

Ce qui plus me travaille en ma triste aven-  
ture ,

Est qu'il me faut cacher le tourment que  
j'endure :

Je voile mes ennuis , je dévore mes pleurs ;  
J'interdis ma parole à mes justes douleurs ,  
Je fais mentir mes sens , ma voix & mon vi-  
sage ,

Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage ;  
J'ai l'espoir dans la bouche & l'effroi dans  
le sein ,

Et plus que demi-mort , je contrefais le sain :  
Mais qui peut long-temps feindre aux  
yeux de son amante ?

Qui peut voir d'un œil sec sa Maîtresse mor-  
rante ?

Quand ma raison m'eût dit qu'un ouvrage  
si beau

Devoit dans peu de jours enrichir un tom-  
beau,

Amour me fit bien prendre un autre person-  
nage :

Je change de couleur, je change de langage,  
Et tous mes sentimens révoltés contre moi,  
Témoignèrent ma crainte, & trahirent leur  
foi.

Cette belle malade interprète mes larmes,  
Explique mes soupirs, juge de mes alarmes,  
Elle lit sur mon front son lamentable sort,  
Et voit dedans mes yeux les signes de sa  
mort.

Ce n'est pas son tourment, mais le mien qui  
l'outrage ;

Son mal, & non le mien, étonne mon courage,  
Nous ressentons tous deux ce que nous  
n'avons pas :

Elle plaint ma douleur, & je crains son tré-  
pas.

Pour les maux étrangers nos âmes sont pas-  
sibles :

Et nos propres malheurs nous trouvent in-  
sensibles :

La fièvre cependant se rit de nos douleurs :

S'accroît par nos soupirs , s'enflamme par nos  
pleurs ,

Et son ardeur fait voir que toute son envie  
Est de borner le cours d'une belle vie.

Amaranthe voyant qu'un fort injurieux  
Alloit bientôt fermer & sa bouche & ses  
yeux ,

Me tendit en pleurant sa belle main trem-  
blante ,

L'a mit dedans la mienne , & d'une voix  
mourante ,

Exprima dans ses mots sa vivante amitié ?  
Mais hélas ! ses soupirs en dirent la moitié.

C'en est fait , à ce coup la vigueur me dé-  
laisse ,

Je vais perdre la vie , & tu perds ta maî-  
tresse ;

Je meurs , mais je meurs tienne , & la sévère  
loi ,

Qui peut tout sur mes jours , ne peut rien  
sur ma foi ,

Et ton beau nom , qui fut mon tourment &  
ma gloire ,

Malgré l'onde du fort , passera l'onde noire ;  
Ah , mon cher Lizidor ! que je puis bien nier  
Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le  
dernier ,

Puisque pour mon supplice , il est vrai qu'en  
mon ame

Je n'ai plus d'espérance , & j'ai beaucoup de  
flamme ;

Je n'espère plus rien , mais hélas , j'aime  
encor !

Je renonce à la vie , & non à Lizidor.

Ma force diminue , & mon desir augmente ,

Ma lumière est éteinte , & mon ardeur vi-  
vante ,

Je ne la quitte pas même en quittant le jour ,

Et perdant mon amant , je garde mon amour.

Le soupir qui poussa cette belle parole ,

Comme un globe enflammé vers les astres  
s'envole.

Amaranthe sans voix , sans poulx , sans mou-  
vement ,

Tombe dedans les bras de son fidèle amant ,

Qui ne pouvant mourir auprès de cette  
belle ,

Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur  
mortelle.

Déesse , qui connois l'excès de mes mal-  
heurs ,

N'épargne point mon sang , mais épargne  
mes pleurs ,

Et permets que j'abrège un discours si fu-  
neste ,

Mon extrême douleur te dit assez le reste :  
Tu vois par ce récit qui dépeint mes amours,  
Si mon tourment a tort d'implorer ton se-  
cours ;

Si je puis vivre encor sans me noircir de cri-  
mes ,

Et si mes tristes vœux ne sont pas légitimes.  
Vien mon unique espoir , tu vas en tant de  
lieux ,

Où ton nom est l'effroi des jeunes & des  
vieux ,

Approche , que ta main en meurtres si fé-  
conde

Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce  
monde ;

Lance un trait dessus moi ; je ne demande  
pas

Un de ceux dont les rois reçoivent le trépas ,  
Le moindre suffira pour détacher mon ame,  
Et couper de mes jours la malheureuse tra-  
me :

Mais c'est trop de prier , & c'est trop discou-  
rir ,

Essayons si sans toi nous pourrions bien mou-  
rir.







LES FRUITS  
DU MARIAGE,

CONTE EN PROSE

IMITÉ DE RABELAIS.

**A**U temps jadis, ou quelques siècles, lustres, années, mois, semaines, jours & minutes, après que Dieu eut tiré du cahos l'Univers, & de rien formé nature; le Créateur courroucé contre forfaits & mauvaises mœurs des hommes, soit résolu les punir très-grièvement. Chroniqueurs & Historiographes ne disent si cetui fait arriva en après ou avant le déluge, & si lors y eut Eclipsé, ou Comète, ou Monstre, ou tel autre présage funeste; ni en quel an de période julianne ou du monde, ou de

combien distant de la première Olympiade. Toujours est notoire qu'alors Dieu, pour hommes châtier, voulut iceux abandonner à tout mauvais sens. Mauvais sens & éloignement de droite raison ; droite raison est contraire à orgueil & erreur : or ainsi droite raison n'est fille du péché originel ; car péché originel n'engendra raison. Ains au contraire passions, désirs sans règles, volonté outre mesure. Alors un petit Diable nommé Amour, joli, riant, enfantin, badin, tabourin, pleureux & malin paillard, vint ici bas, ne fais d'où issu, ses grands jours tenir & besognes apporter à tout être ayant vie. L'homme sur-tout eut sa bonne part, & voir se trouva partagé de moitié, quart & un huit plus que autres animaux ; puis fut promené par icelui petit Diable d'Amour en tout mauvais sens & dérèglement : or ceci est selon l'opinion de Natura-

listes, qui disent homme plus amoureux & lascif, que tous animaux volatiles, reptiles, quadrupedes & poissons. Un autre Diable s'en vint aussi-tôt inquiet, hâtif, non patient, étourdi & fretillant, nommé Desir. Celui-ci à l'autre de bon vouloir s'attacha, & point ne voulut s'en départir; si que Amour ne marcha plus sans Desir. D'iceux n'acquirent en bref peuplades & colonies de Diables, qui tout gâtèrent & enlaidirent, hommes rendant dès-alors, comme sont encore aujourd'hui & seront jusqu'à la fin des siècles, *Amen*. Paillards, Ribaux, surprenant simples par fallaces, n'allant en besoigne rondement, prenant pucelages, femmes engrossant, coquissant bons maris, rendant épouses coquettes. Ainsi qu'est écrit, chose nouvelle n'est sous le Soleil; car croire ne faut que soyons plus mau-

vais que nos Progéniteurs & Aïeuls  
Pères ; c'est de le croire folie de  
Poètes , visions de Philosophes , &  
songes de gens jeûnes ; car iceux  
sont dangereux fanatiques , d'autant  
que difficile chose est que bons &  
sereins restent les esprits , étant le  
corps en inaction. Or revenons à nos  
moutons , nos Diables bientôt pri-  
rent humaine figure , ou soi logèrent  
en homme , comme voudrez mieux.  
Maints alors aimèrent lucre , & fu-  
rent Diables de Marchands. Autres  
furent diables de Libraires , & rog-  
nèrent les ongles aux Auteurs. Maints  
se firent diables d'Eglise , & furent  
diables de Pasteurs par subordina-  
tion. Autres furent diables de Mé-  
decins , & guérèrent de tous maux ,  
sans compter le reste. Autres diables  
d'Avocats , & n'y perdirent leur  
proufit. Autres diables de Dévots ,  
& firent saintement par tours & dé-

tours plus de besogne que de bruit. Autres diables de libertins, & firent plus de bruit que de besogne. Autres logèrent en Couvent, & là sous cape riant mirent à mal honnêtes gens, iceux venoient tôt, gras, gros, frais, drus, & me sembla que fredonnoient tous en leurs étuits, calamités & misères sur le genre humain. Aucuns entre eux me parurent ambigus & d'esprit, ayant obstructions de vérité, pour ce que bien fort se plaisoient à retenir mentalement pour aviser à ce que voient bon & profitable. Autres furent Princes & Grands, si gouvernoient diablement le monde, & avoient toujours une barrière de flatteurs qui empêchoient la vérité de parvenir jusqu'à eux. Diables furent mariés, & ne garantissoient cornes, à fuer d'ahan auprès leurs femmes. Aucuns furent diables Philosophes. Aucuns



diabes de Cour. Diabes de guerre ,  
où le plus fort est le plus juste. Dia-  
bles en intrigues. Diabes en procès  
& vilanie. Diabes vieillards , fins &  
routinés au possible. Diabes enfans  
apprenant malice , & icelle prati-  
quant par imitation. Diabes criti-  
ques , que rien ne trouvoient à leur  
gré. Diabes riches qui tiennent leur  
mérite dans la poche. Ainsi se trou-  
va le monde séduit par des légions  
de Diabes issus d'amour & de desir.  
Or avint un jour que le grand Diable  
assigna tous les Diabetaux , pour voir  
si par eux étoit bonne besogne faite.  
Iceux rendant compte , présentèrent  
leurs Registres en rôle de parchemin ,  
tenant en longueur que treize mille  
neuf cens quatre-vingt-dix-neuf aul-  
nes & trois quarts. Le grand Dia-  
ble en rit de joie , & voire à gorge  
déployée : vertu non des Saints ,  
sadaise , n'est-ce dit-il , le monde est



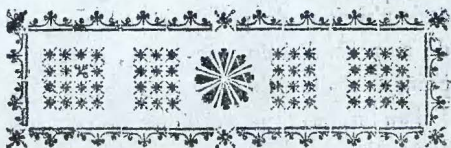
nôtre , & ne faut songer à n'avoir jamais moisson plus petite. A donc répartit un Diable lay , à mariage faut , de par les Diables , aiguillonner tous les hommes. A quoi répondit éloquentement un Diable d'Eglise ayant grand nez & le reste, homme frère , mariage ni duit ; car trop bien ont Diables d'Eglise nombre d'enfans hors de mariage : icelui fut interrompu par un Diable Médecin , lequel déclara hipocratiquement mariage n'y être utile , d'autant que très-souvent si fait par coutume mortification de parties & extinction de volupté , non sans obstruction de génitale vertu ès vases spermatiques ; si que de vigueur plus n'y a , d'où s'ensuivent cornes , bruit en ménage , &c. *Vide Mollervin de Cornutis.* Alors bien à point survint à tous ces discours un Diable de Cour, tout fringottant , poudré & parfumé

jusqu'au fesses. Leelui ayant le pied dextre en l'air , déclara moyen d'actre diablerie n'être plus grand ni vertu meilleure , qu'une bénédiction matrimoniale sur personnes conjoints inégalement , savoir , est d'humeur , d'âge , de bien , de qualité , d'esprit , de volontés tout contraires. Ainsi seront force cocus , bâtards , & aurez nobles moissons par chacun an. Pour ce , Monseigneur , ferez publier à son de trompe , que mariages soient tels de tous points , & vous trouverez que très-bien en tous temps peuplé sera votre Enfer de diables , diableteaux , diabolins , diabletesses & diabletines. Ménages seront pleins de noises cent fois par jour , maris se donneront au Diable , foi n'auront femmes , ne loyauté envers leurs époux , enfans parmi les débats croîtront en malice. A ce battirent des mains tous les Diables

Un chacun d'eux y trouva son compte. Mariages furent, pour être dam-nables à bon escient toujours faits inégalement ; ainsi allèrent à tous les Diables gens mariés , comme Larrons au gibet , Moine à l'Office, & Prêtre à l'Offrande.



ŒUVRES



Œ U V R E S  
D E M O N S I E U R  
L A C H A P E L L E.

L E T T R E

*De Monsieur la Chapelle à Monsieur Moreau, écrite de Saint Lazare à l'âge de vingt ans.*

NE ne vous ferai point ici la description de la maison de Saint Lazare où je suis, puisque je vous l'a vais faire en vers; je me contenterai seulement de vous dire, pour vous exciter à compassion, que je suis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'est inutile, & rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un bénitier,

& je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit. J'ai un prie-Dieu, & je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre. J'ai un surplis, & je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour, & je n'en ai point de nuit. J'ai une soutane, & je n'ai point de robe de chambre. J'ai des Pantoufles, & je n'ai point de souliers. A table, j'ai des serviettes, des assiettes, des couteaux, des cuillers, & je n'ai rien à manger. Enfin, Monsieur, dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent, & je n'en ai point qui me divertissent; car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siècle, & de s'emporter particulièrement contre ceux qui, au lieu de dire, je me recommande à vos bonnes grâces, disent, quand ils se quittent, je suis votre serviteur.

### *S T A N C E S.*

**T** OI, qui nous fais voir la sagesse  
Jointe avec la vivacité;  
Toi, qui ravis la liberté  
Aux Dames par ta gentillesse,  
Comme aux hommes par ta bonté;



Moreau , le pauvre solitaire ,  
 Qui , sans ta consolation ,  
 Seroit mort dans la mission ,  
 En ce peu de mots te va faire ,  
 Une triste description.

Dans une froide plaine assise  
 Est une chétive maison ,  
 Où jamais ne fut un tison ,  
 Et qui ne peut parer la bize ,  
 Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent ,  
 Desirant se mortifier ,  
 Et n'y faire rien que prier ,  
 Une grande Eglise ils y firent ,  
 Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume  
 Jamais en ce funeste lieu ,  
 Et qu'on n'y voit jamais de feu ;  
 Que quand aux Vêpres on allume  
 L'encensoir pour honorer Dieu.

Là , de pauvres gens pâles , blêmes ,  
 Secs , tout meurtris & décharnés  
 Par les coups qu'ils se sont donnés ,

Disent qu'assurément eux-mêmes,  
Et tous les autres sont damnés.

Nuit & jour ils sont en prières,  
Tant ils ont crainte de l'enfer,  
Et pour mieux surmonter la chair,  
Se donnent cent coups d'étrivières,  
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où sans sonner sonnette,  
Personne n'entre ni n'en sort,  
Est le lieu d'où moins vif que mort,  
Je t'écris, que cette retraite  
Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puisse dire,  
Que pour peu de difficultés,  
Mes semblables sont rebutés,  
Mon dessein est de te décrire  
Mes moindres incommodités.

Ma chambre ou plutôt une armoire,  
Que l'on a fait pour me ferrer,  
D'abord qu'on me l'a vint montrer,  
Me fit rire, & j'eus peine à croire  
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,  
Un Aquillon froid & mutin

Me fait trembler soir & matin ;  
Car pour me parer de sa rage ,  
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprends maintenant la structure  
De nos misérables grabats ;  
Deux ais servent de matelats ,  
Un tapis vert de couverture ,  
Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abaisse les paupieres ,  
Sur mes yeux du sommeil battus ,  
Un claustral *Benedicamus*  
M'éveille & m'envoie aux prières ;  
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner , ou plutôt dinette ,  
Que sans déjeuner on attend ,  
N'est rien qu'un petit plat , moins grand  
Que la plus petite palette ,  
Dont on use à tirer du sang.

A ce plat on proportionne  
Un peu de vache & de brebis ,  
Si peu même qu'une fourmi  
N'auroit pas , à ce qu'on nous donne ,  
De quoi se souler à demi.

Le vin grossier, rouge, insipide  
Ne peut qu'avec peine couler,  
Et je ne saurois avaler  
Ce vilain cotignac liquide,  
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'assure,  
Nous tient demi-heure pourtant ;  
Mais ne t'en étonne pas tant,  
C'est que *Benedicite* dure  
Un quart d'heure, & Graces autant.

Après-dîner, c'est l'ordinaire,  
Pour aider la digestion  
Il y a récréation,  
Où l'on emploie une heure entière,  
En quelque conversation.

Ces conversations Chrétiennes,  
Vraiment dignes de ces Oïsons,  
Sont par mille sortes raisons,  
De me prouver que les Antiennes,  
Valent mieux que les Oraisons.

Que tous les jours ma faim soit grande ;  
Mon dîner te le fait juger,  
Cependant pour ne point charger

Mon estomac de trop de viande,  
Mon souper n'est pas moins léger.

Enfin, Moreau, quoique j'en dise,  
J'en dis bien moins qu'il n'y en a;  
Mais il faut finir, car voilà  
L'heure qui m'appelle à l'Eglise,  
Où les autres chantent déjà.



SUR UNE ÉCLIPSE  
DE SOLEIL  
STANCES.

Quel moyen de s'en dispenser ?  
J'allois tout de bon commencer  
A vous composer sur l'Eclipse  
Un livre plus gros & plus long  
Qu'un des tomes de Juste-Lipse,  
Tout rempli d'un savoir profond,  
En beau style d'Apocalypse :

Quand Pallas, la sage pucelle,  
Qui m'aime de bonne amitié,  
S'apparut à moi toute telle  
Qu'elle est au ciel dans sa ruelle ;



Sur l'estrade & tapis de pié :  
 Et quoi ! pauvre innocent , dit-elle ,  
 Vraiment tu me fais grand'pitié  
 D'aller perdre ainsi la cervelle ,  
 Rêvant à cette bagatelle  
 Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences  
 Que l'on débite en ces bas lieu ,  
 J'y viens faire des remontrances  
 A ces fous qui , sans connoissances ,  
 Raisonnent comme il plaît à Dieu ,  
 Gâtent mes plus belles Sciences.  
 Et pour l'Eclipse à quoi tu penses ,  
 Je te vais faire voir en peu  
 Que ces forgeurs d'extravagances  
 Tirent cent fausses conséquences  
 D'une chose qui n'est qu'un jeu.

Sache que ce jour-là mon Père  
 Fit à déjeuner si grand'chère ,  
 Et trouva si bon le nectar ,  
 Que Même , le Dieu des fornettes ,  
 Le voyant être un peu gaillard ,  
 Et dans ses humeurs de goguettes ,  
 Lui proposa que les Planettes  
 Jouassent à Colin-Maillard.



A Colin-Maillard, dit le Maître  
 Du Char brillant & lumineux,  
 Si par malheur je l'allois être,  
 Tous les hommes sont si peureux,  
 Qu'ils se croiroient morts, quand mes feux  
 Commenceroient à disparoître.  
 Chacun fermeroit sa fenêtre.  
 Et (\*) Morin, le plus foux d'entre eux,  
 En prédiroit quelque biffêtre.

Quoi! tu veux conclure par-là,  
 Répond le grand Dieu qui foudroie;  
 Qu'un fat pourra troubler ma joie!  
 Que m'importe, s'il en fera  
 Des contes de ma mère l'oie;  
 Je jure Styx, dont l'eau tournoie  
 Dans le pays de Tartara,  
 Qu'à Colin-Maillard on jouera.  
 Sus, qu'on tire au fort & qu'on voie  
 Qui de vous autres le fera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,  
 Il le fut suivant son présage:

---

(\*) Jean-Baptiste Morin, célèbre Mathématicien  
 fort entêté de l'Astrologie judiciaire. Voyez son  
 Article dans le Dictionnaire de Bayle.

Toute la compagnie en rît ,  
 Et sans différer davantage ,  
 Aussi-tôt la Lune s'offrit  
 A lui bien couvrir le visage ;  
 Cè que volontiers on souffrit ,  
 Attendu l'étrôit parantage.

Le reste vous l'avez pû voir ,  
 Chacun pût lors s'appercevoir  
 Que l'on ne voyoit presque goutte ;  
 Et sans la Lune qui sans doute  
 Ne fit pas trop bien son devoir ,  
 Le Soleil faisoit banqueroute ,  
 Le matin devenoit le soir ,  
 Vous étiez tous au désespoir ,  
 Croyant la nature en dérouté ;  
 Et pas un n'eut pût concevoir  
 Que nous autres là haut sur la céleste voûte  
 Ne faisons que crier : *Gare le pot au noir.*



## ODE A CARRÉ.

**L**A belle & galante manière  
 Dont vous mettez Vers en lumière ,  
 Nous fait bien voir , Monsieur Carré ;

Que lorsque vous serez Curé,  
Vous direz peu votre Bréviaire.

Bien plutôt aurez soin & cure,  
Quand vous serez à votre Cure,  
D'avoir toujours force poulets,  
Et de vin favorable & frais  
Très-suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous  
Hipocrites ni loups - garous,  
Torcols à grimaillante mine,  
Ni cagots de telle farine,  
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant, quand au panégyre  
Que sans rougir je n'ai su lire,  
Fort vraiment vous m'obligerez,  
Si lorsque vous nous récrirez,  
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi ! Là-dedans mon éloge  
Dure plus d'une heure d'horloge,  
Et pas un ne voit le pourquoi;  
Car je ne suis Prince ni Roi,  
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'est pas que si grande lettre  
Ne m'obligeât bien à vous mettre

Un tel & beau remercement ;  
 Mais écrivons sans compliment ,  
 Puisque nous écrivons en maître.

Vous faurez donc qu'ici la peste  
 Et la guerre encore plus funeste,  
 A ravi la moitié des gens.  
 Je ne fais si les Allemands  
 Voudront bien épargner le reste.

Le Nord nous a rendu visite ,  
 Suivi d'un nombreux exercite  
 De Lorrains , Croates & Goths ,  
 Le tout pour nous mettre en repos ,  
 Ainsi que gazette débite.

Cependant ils ne laissent pas  
 De charger leurs chevaux de bats  
 De mainte belle & bonne harde ;  
 Et tout ce qu'aux champs on hazarde  
 Est le butin de leurs soldats.

Toutes ces troupes étrangères  
 Font qu'on ne se promene gueres :  
 Hélas ! comment le pourroit-on ,  
 Puisque Chaillot & Charenton  
 Sont à présent places frontieres.

Je suis renfermé dans la Ville,  
 En grand chagrin, sans croix ni pile ;  
 Nous buvons mal, & qui pis est,  
 Boirons long-temps mal, s'il ne plaît  
 Aux gens d'Armes de faire gille.

Car à Melun une grande chaîne  
 Qui tient la pauvre Seine en gêne,  
 Empêchant nos fameux voisins  
 D'amener ici leurs bons vins,  
 Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu ;  
 Car sur ma foi ce n'est pas jeu  
 D'en entreprendre la voiture,  
 Et qui le fait sans aventure  
 En doit belle chandelle à Dieu.



## LETTRE

*Ecrite de la campagne à Mr.  
 de Moliere.*

**V**Otre lettre m'a touché très-sensible-  
 ment ; & dans l'impossibilité d'aller à  
 Paris de cinq ou six jours, je vous souhaite  
 de tout mon cœur en repos & dans ce pays.



J'y contribuerois de tout mon possible à faire passer votre chagrin, & je vous ferois assurément connoître que vous avez en moi une personne qui tâchera toujours à le dissiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous souhaite encore davantage ici, c'est que dans cette douce révolution de l'année, après le plus terrible hiver que la France ait depuis long-temps senti, les beaux jours se goûtent mieux que jamais, & sont tout autrement beaux à la campagne qu'à la Ville, ou quand vous les avez, il vous manque toujours des endroits pour en prendre tout le plaisir. Je me promene depuis le matin jusques au soir avec tant de satisfaction & de contentement d'esprit, que je ne saurois croire m'en pouvoir lasser. En vérité, mon très-cher ami, sans vous je ne songerois gueres à Paris de long-temps, & je ne me pourrois résoudre à la retraite, que lorsque le Soleil fera la sienne. Toutes les beautés de la campagne ne vont faire que croître & embellir, sur tout celles du verd, qui nous donnera des feuilles au premier jour, & que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néan-



moins encore si-tôt ; & pour ce voyage , il  
faudra se contenter de celui qui tapisse la  
terre , & qui pour vous le dire un peu plus  
noblement :

Jeune & foible rampe par bas  
Dans le fond des prés , & n'a pas  
Encore la vigueur & la force  
De pénétrer la tendre écorce  
Du saule qui lui tend les bras.

La branche amoureuse & fleurie,  
Pleurant pour ses naissans appas ,  
Toute en sève & larmes l'en prie,  
Et jalouse de la prairie  
Dans cinq ou six jours se promet  
De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux vers à Made-  
moiselle Menou seulement ; aussi-bien sont-  
ils la figure d'elle & de vous. Pour les au-  
tres , vous verrez bien qu'il est à propos ,  
sur-tout , que vos femmes ne les voient pas ,  
& parce qu'ils contiennent , & parce qu'ils  
sont , aussi-bien que les premiers , tous des  
plus méchans. Je les ai faits pour répondre  
à cet endroit de votre lettre , où vous me  
particularité le déplaisir que vous donnent

les partialités de vos trois grandes Actrices, pour la distribution de vos rôles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble; & tâchant de faire réussir l'application de vos rôles à leur caractère, remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous avez besoin de toute votre tête, en conduisant les leurs, & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troye. La comparaison n'est pas odieuse, & la fantaisie me prit de la suivre, quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce Maître des Dieux se trouva pendant cette guerre, sur les différens intérêts de la troupe céleste, pour réduire les trois DéesSES à ses volontés.

Si nous en voulons croire Homere ,  
Ce fut la plus terrible affaire  
Qu'eut jamais le grand Jupiter ;  
Pour mettre fin à cette guerre ,  
Il fut obligé de quitter  
Le soin du reste de la terre.

Car Pallas , bien que la Déesse  
Du bon sens & de la sagesse ,  
Courant par tout le guilledou ,  
Avec son casque & son hibou ,  
Passa pour folle dans la Grèce ;

Et

Et lui qui l'aime avec tendresse,  
Pensa devenir aussi fou.

Sa Junon, la grave Matrône ;  
Sa compagne au céleste trône,  
Devint une Dame Alizon,  
En faveur de Lacédémone,  
Jurant que le bon (\*) Roi grison  
En auroit tout le long de l'aune,  
Et que tous ceux de sa maison  
En seroient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté, Cypris  
Donna congé pour lors aux Ris,  
Aux jeux, aux plaisirs, à la joie ;  
Et prenant l'intérêt de Troie,  
S'arma pour défendre Paris.

Le bon homme aussi Neptunus  
Gagné par sa nièce Venus,  
Et Phébus, l'archer infailible  
Devant qui (\*\*) le Fils de Thétis  
Ne se trouva pas invincible,  
Firent tous deux tout leur possible  
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

---

(\*) Priam.

(\*\*) Achille, tué par une flèche, décochée par  
Paris, mais dirigée par Apollon.

Voilà l'histoire, que t'en semble ?  
 Crois-tu pas qu'un homme avisé  
 Voit par là qu'il n'est pas aisé  
 D'accorder trois femmes ensemble !  
 Fais-en donc ton profit, sur-tout,  
 Tien-toi neutre, & tout plein d'Homère ;  
 Di-toi bien qu'en vain l'homme espère  
 Pouvoir jamais venir à bout  
 De ce qu'un grand Dieu n'a su faire.



A M O N S I E U R  
 LE MARQUIS DE JONSAC.

C Her Marquis, les vers qu'au beau Maine  
 De l'agréable Pivangou,  
 Fait couler ton heureuse veine,  
 Vertu, non de Dieu, mais de chou,  
 Ne sont pas vers à la douzaine.  
 Quiconque rime ainsi sans peine,  
 Après avoir bû comme un trou,  
 Doit avoir au moins pour marraine  
 Celle (\*) qui causa la migraine,  
 Dont Jupin crût devenir fou :  
 Mais encor te faut-il dire où  
 Nous avons lu l'Épître tienne :

---

(\*) *Minerve.*

Ce fut à la Croix de Lorraine,  
 Lieu propre à se rompre le cou,  
 Tant la montée en est vilaine,  
 Sur-tout quand entre chien & loup  
 On en fort chantant mirdondaine.  
 Or là nous étions bien neuvine  
 De gens valans tous peu ou prou,  
 J'entends, pour exprimer mon ou,  
 Moi, valant peu, car la huitaine  
 Valoit assurément beaucoup.

Mais aurois tu pour agréable,  
 Toi, qui fais ce que nous valons,  
 Que je t'apprissse aussi les noms  
 Et les rangs que tenoient à table  
 Ces neuf modernes Epulons ?

L'illustre Chevalier qu'*importe*  
 Etoit vis-à-vis de la porte,  
 Joignant le Comte de Lignon,  
 Homme à ne dire jamais non,  
 Quelque rouge bord qu'on lui portea

Après lui, l'Abbé du Brouffin,  
 En chemise montrant son sein,  
 Remplissoit dignement sa place,  
 Qui prenoit soin d'un seau de glace,  
 Où rafraichissoit notre vin.



Molière, que bien connoissez,  
 Et qui nous a si bien farcez,  
 Messieurs les coquets & coquettes,  
 Le suivoit, & buvoit assez  
 Pour vers le soir être en goguettes.

Auprès de ce grand personnage  
 Un heureux hazard avoit mis  
 Du Toë, d'entre nous le plus sage,  
 Ravi de voir les beaux esprits  
 Quitter marais & marécage,  
 Pour venir dans son voisinage  
 Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à notre illustre & grand Maître,  
 Le très-philosophe Barreaux,  
 En ce rencontre il fit paroître  
 Que les anciens ni les nouveaux  
 N'ont encore jamais vu naître  
 Homme qui fut si bien connoître  
 La nature des bons morceaux.

Le petit Monsieur de la Mothe,  
 Non (\*) celui qui toujours a botte,

---

(\*) François de la Mothe le Vayer, si connu par ses ouvrages, a été Précepteur de Philippe, frère unique de Louis XIV. Voyez le Dictionnaire de Bayle au mot Vayer.



Et d'un grand Prince est Précepteur ;  
 Mais son frère qui toujours trotte ,  
 Et qui comme il est grand trotteur ,  
 En mille endroits par jour buvette  
 De ce bon vin , & de la grotte  
 Etoit le célèbre inventeur ;  
 Aussi faisoit-il le neuvième ,  
 Avecque moi qui bien fort l'aime ,  
 Et suis son humble serviteur.

C'est là donc qu'on lut ta légende ,  
 Que l'on trouva pleine de grande  
 Gentillesse & facilité ;  
 Ensuite avec solemnité ,  
 Toute notre bachique banque  
 But un grand verre à ta santé.

A cet agréable repas  
 Petitval ne se trouva pas ;  
 Et fais-tu bien pourquoi ? C'est parce  
 Qu'il est toujours avec sa garce ,  
 Et que sans cesse il court après.

Pour la Planche , attendu l'absence  
 De tant d'ivrognes d'importance ,  
 Il craignit fort pour le Marais ,  
 Et jugea qu'il falloit exprès  
 Y demeurer pour sa défense.

Ton cousin, l'aimable Dampierre,  
 Qui m'a dit s'en allant grand'erre  
 Qu'il devoit te voir à Jonzac,  
 M'a promis, cher Marquis, de mettre  
 Cette longue & méchante lettre  
 Dans sa valise, ou dans son sac.

Et c'est ce qui m'a fait la faire,  
 Car elle ne vaut ma foi guère,  
 Et sans mentir je plaindrois fort  
 Ce qu'il coûteroit pour le port  
 De l'envoyer par l'Ordinaire.



## CONTRE L'USAGE DES RIDEAUX.

**A**Ura des Rideaux qui voudra,  
 Je n'en veux avoir de ma vie,  
 Mais puisque tout mon quartier a  
 Si grand desir, & tant d'envie  
 D'ouïr mes raisons, les voilà.

Et commençant par mes voisines,  
 Je leur dirai premièrement  
 Qu'au lit le divertissement

Qui se donne entre des courtines,  
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aïse & les apprêts n'y font rien ;  
Ce plaisir pour le prendre bien ,  
Et de la plus belle manière ,  
Demande un lit comme le mien ,  
Tout-à-fait à la cavalière.

Pour vous, Messieurs les beaux esprits,  
Je vous dirai de plus encore.  
Que jamais Savant n'en a mis,  
Car les Muses aiment l'Aurore,  
Les Rideaux font ses ennemis.

En effet, la troupe immortelle  
Des neuf sœurs, témoin ma Clio,  
Sur le mont à croupe jumelle  
Dorment à l'air, ce qui s'appelle  
En leur langage, être *sub dio*.

Aussi pour suivre cette mode  
Jamais Auteur n'eut tour de lit,  
Et qui plus est, jamais ne mit,  
Dans le froid le plus incommode,  
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux  
Que ceux d'eau, même des rivières,

De qui les lits sont en des lieux  
Où les rideaux viendroient des mieux,  
N'en aient pourtant jamais guères.

Car hormis les petits ruisseaux  
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux,  
Les grands fleuves, comme la Loire,  
Le Rhin & la Seine, font gloire  
De n'avoir point de tels rideaux.

Et pour le Nil, un chacun fait  
Qu'il n'a pas même de chevet,  
Au moins jusqu'ici quelque enquête  
Qu'on ait su faire de sa tête,  
On ne fait où ce Dieu la met.



## A U R O I ,

*Sur son départ.*

**E**S-tu d'accord avec les Cieux  
Dans ces mois si capricieux,  
Pour qu'ainsi toujours la victoire  
Te suive en tout temps, en tous lieux,  
Prince à coup sûr victorieux,  
Où plutôt ne dois-je pas croire,

Quand je te vois laborieux  
 Plus qu'aucun dont parle l'histoire,  
 Qu'entre les Rois tu fais le mieux  
 A quel prix ont voulu les Dieux  
 Qu'un Héros achetât la gloire.

En effet, c'est toi tous les ans  
 Qui, devant que le Dieu des vents  
 Chasse la bize & la resserre,  
 Dès l'hiver ouvres le printemps  
 Par cent mille coups de tonnerre.  
 C'est toi, qui viens de battre aux champs  
 Pour des faits si fiers & si grands,  
 Qu'ils finiront presque la guerre,  
 Même avant que les fers tranchans  
 Du laboureur fendent la terre.

Hélas! que n'ai-je assez de voix  
 Pour faire, autant que je voudrois,  
 Voir la parfaite ressemblance  
 Qu'a cette ardente diligence,  
 Qui donne l'ame à tes exploits,  
 Et ton adorable clémence  
 Qui fait si bien goûter les loix;  
 Avec les vertus qu'autrefois  
 Fit éclater par excellence  
 Un (\*) Romain pour qui la vengeance

---

(\*) Jules César.

De nos vieux ancêtres Gaulois  
Sur Rome & sur son insolence ,  
Fonda cette vaste (a) Puissance  
Que sût si bien rendre aux François  
Et partager avec (b) Byfance ,  
(c) Charles que jusqu'à toi la France  
A cru le plus grand de nos Rois.

Hé bien , Muses , & toi , Phebus ;  
Que ne les as-tu donc prévus ,  
Avec ton trépié , tes oracles ,  
Ces coups jusqu'à nous inconnus ?  
De tous ces vieux faits de bibus  
Falloit-il faire des miracles ?  
Et les vrais miracles venus ,  
Demeurer surpris & confus ,  
Rencontrer par tout des obstacles ;  
Et confesser n'en pouvoir plus ?

Allez , allez , Sœurs indiscrettes ;  
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes ;  
Cherchez ces lourdes nations  
Qu'aux abois & presque sujettes ,  
On charme encor d'illusions ;  
Et là de toutes vos fornettes

---

(a) *L'Empire.* (b) *Constantinople.* [c] *Charles-magne.*



Aidé leurs menteuses gazettes  
 A déguiser nos actions.  
 Pour celles que mon Prince a faites,  
 Plus, plus de vos inventions;  
 Plus de Muses, plus de Poètes.  
 Et quel besoin de fictions,  
 Quand au seul bruit de nos trompettes  
 Tombent par tout les bastions?

Non, non, pour mettre en sûreté  
 Dans la foi de l'éternité,  
 Ces miracles que la mémoire  
 Consacre à l'immortalité,  
 Il faudra de nécessité  
 Qu'une simple & modeste histoire  
 Rende un compte exact de ta gloire  
 A toute la postérité.  
 Encor en sera-t-il douté,  
 Car, grand Roi, l'on a peine à croire  
 Ce qui ne peut être imité.

---

## L E T T R E

*A sa Maîtresse, en lui envoyant un  
 Pâté de Lièvre.*

**C**Ruelle Princesse, qui fais  
 Que tous les jours je me retranche

Les long dîners de la Croix-Blanche,  
 Et les charmans foirs du Marais,  
 Qu'absent tu me tourmentes ! mais  
 J'en aurai bientôt ma revanche.  
 Sache que déjà je me plais  
 A voir mon cœur gros de regrets  
 Me reprocher le long obstacle,  
 Qu'impitoyablement tu mets  
 A tous mes soins & leurs progrès.

Que n'a pû sur moi ce spectacle  
 Qui m'a fait cent rivaux tous frais,  
 Et gens dont à moins d'un miracle  
 Nous ne nous sauverons jamais ?  
 Sache encor qu'un certain oracle  
 Et des plus sûrs & des plus vrais,  
 M'a promis que (a) bois & forêts  
 Vont remettre sur le pinacle  
 Ma raison & mon ame en paix.  
 Il est vrai qu'il y joint après  
 Un thériaque ou thériacle,  
 Qu'on tient l'un des plus grands secrets,  
 Mesdames, contre vos attraits.

Or cet oracle consulté,  
 Dont j'ai déjà tant profité,

---

(a) *Le divertissement de la Chasse.*

C'est Manican, belle inhumaine,  
 Qui terriblement me promene  
 Contre ton inhumanité,  
 Jurant qu'ainsi bien agité,  
 Et bien courant la prêtantaine,  
 Par les buissons & par la plaine,  
 J'oublierai ta méchanceté.  
 Tu connoistras la vérité,  
 Et combien je suis en haleine  
 De campagne & de liberté,  
 Quand le messager de Touraine  
 Te portera le gros Pâté  
 Qui m'a, sans mentir, coûté  
 Bien du tourment & de la peine.  
 C'est ce qui fera sa bonté,  
 Car de l'animal tourmenté  
 Provient la bonté souveraine;  
 Outre que le drôle encroûté  
 Avoit la plus grasse bedaine,  
 Dont nous ayons jamais tâté.

L'adresse au reste en est certaine,  
 Le tout est bien étiqueté,  
 Et c'est de bonne volonté,  
 Que pour m'aider contre ta haine,  
 Un Marquis plein d'honnêteté,  
 Prétend qu'il te soit présenté.

Pour cette Saint Martin prochaine ,  
 Ou bien de coups quelque douzaine  
 Payera la témérité  
 De quiconque l'aura porté ,  
 Si dans la fin de la semaine  
 Ton reçu ne nous est cotté.

Faites-en donc bien bonne chere ;  
 Sur tout qu'il vous serve d'essai ;  
 Et s'il a le bien de vous plaire ,  
 Ayez là-dessus le cœur gai ,  
 Vous n'en manquerez ma foi guere ;  
 Puisqu'outre la chasse ordinaire ,  
 Notre cher ami le Boulai ,  
 Que vous savez & que je fai  
 Etre votre humble tributaire ,  
 Aura de quoi vous satisfaire  
 En pâtés , & pas plus méchans ,  
 Car il y a quatre bonnes filles ,  
 C'est en mots assez approchans ,  
 Quatre levrettes fort gentilles ,  
 Qui battent fort souvent aux champs ,  
 Et devant qui les meilleurs drilles  
 Des lièvres & les mieux marchans  
 Ont peine à sauver leurs guenilles ;  
 Et se tirer d'entre leurs dents ,  
 Tout me manque jusqu'au bon sens :

Adieu , cachez bien ces vetilles ,  
Ou les montrez à peu de gens.



A MESSIEURS  
DE NANTOUILLET  
ET DE SERCELLES.

A Vous , les deux que je chéris  
De l'amitié dont (a) Toxaris  
Veut qu'on s'aime en son dialogue ,  
A vous , non à d'autres j'écris ;  
Et sache quiconque à mépris  
Tient , qu'on l'exclue , & m'épilogue ,  
Qu'en vos deux grands noms sont compris  
Tous ceux qu'en son premier prologue ,  
Maître (b) François a si bien mis.

Or , je vous écris pour vous dire ,  
Après un humble grand merci  
D'avoir bien voulu nous écrire ,  
Que nous ne faisons rien ici  
Que dormir , manger , boire & rire ,  
Bien disputer , mieux contredire ,

---

(a) C'est le nom d'un Dialogue que Lucien a composé sur l'Amitié. (b) Rabelais.

Jouer gros argent , & qu'ainfi  
 Sans à vos procès en rien nuire ,  
 Que votre substitut Pleffi  
 N'a garde de laisser détruire ;  
 Vous devez , fans mais & fans fi ,  
 Nous rejoindre au plutôt , gros Sire.  
 Sur-tout n'ayez aucun souci  
 De n'y trouver pas de quoi frire ,  
 Vous verrez cuifine reluire ,  
 Et briller office farci  
 De cent bouteilles de Tessi ,  
 Et de tout ce qu'a su produire  
 Provence , & de meilleur élire ,  
 Pour régaler un Prince , si  
 Capable de la bien conduire.  
 L'huile entr'autres a réuffi ,  
 Si bien qu'on s'en sert à tout cuire ;  
 Croyez-nous bien fourni auffi  
 Des mets de ce bon pays-ci ,  
 Et de tout ce que Rouen tire  
 Du chaud climat & du transi.

Et vous , Cartésiens fameux ,  
 Sur ce comète tant affreux ,  
 Mandez-nous ce qu'eût fait Descartes :  
 De peur que son choc désastreux  
 Ne mit tout notre monde en deux ,

N'eut-il



N'eut-il point eu les fièvres quartes ?  
 Qu'en pense le monde peureux ?  
 Est-ce aux buveurs , vuideurs de quartes ,  
 Au nez rouges & lumineux ,  
 Ou plutôt aux beaux doucereux ,  
 Bien perruqués , mangeurs de tartes ,  
 Qu'en veut cet astre aux longs cheveux ?  
 Qu'en dit Morin le songe creux ?  
 L'envoie-t-il brouiller les cartes  
 Chez les Sarmates ? Est-ce entr'eux  
 Et les fiers descendans des Parthes ,  
 Qu'il doit laisser tomber ses feux ?

Moi, qui fais qu'il ne mord ni rue  
 Non plus que fortune, ou destin,  
 Je ne vous en parle qu'afin  
 De mieux savoir de vous l'issue  
 Du dîner, où sans retenue  
 Picard (a) vous aura dans le vin  
 Dit la vérité toute nue.  
 ConteZ-nous donc votre festin,  
 Si du Parnasse astronomin  
 La troupe en parut fort émue :  
 Le grand (b) Huges, & le (c) Cassin

---

(a) *Fameux Mathématicien.*

(b) *Monsieur Huygens.*

(c) *Monsieur Cassini.*

## 290 POÉSIES DIVERSES, &c.

Ont-ils sué soir & matin  
A lunetter malgré la nue  
Dans tout l'Olympe crystallin ?  
Sa hauteur au juste ont-ils sue ?  
Ont-ils pû depuis sa venue  
Suivre sa marche & son chemin ?

Vous aurez vu l'ami Turlin,  
Que bien de bon cœur je salue;  
Pour le voir, le bon (a) Rondelin,  
Point n'est besoin de longue vue,  
Si l'avez vu, lui qui n'est grue,  
Ni téléscopier (b) grimelin,  
Vous en aura dit tout le fin.  
Mais adieu, trop rimer me tue.

---

(a) Rondelin. *Mot burlesque & fait à plaisir pour signifier un homme fort gros.*

(b) Téléscopier. *Qui se sert de lunettes de longue vue.*

*Fin des Poésies diverses.*



# TABLE

## DES MATIÈRES.

### A.

**A** NACREON , inimitable en parlant  
contre la crainte de la mort. 16. Eloge  
qu'en fait Valere Maxime , 49.

**ARCHIMEDE** , 111.

**ARETIN** devient bigot sur la fin de sa vie ,  
82.

**ART DE PENSER** , cité , 122.

**ATTICUS** , (Pomponius) son caractère , 40.  
comment il mourut , 41.

**AUGUSTE** , caractère de cet Empereur , 56,  
57. Ses plaisanteries en mourant , 58.  
Pourquoi il fit acheter le lit d'un homme  
endetté , 124.

### B.

**B**ACON (François) son testament ridi-  
cule , 127.

**BALTHAZAR BONIFACIUS** , son *Historia*  
*Ludicra* , 3.

**BAYLE** (Pierre) la manière dont il mourut ,

31, 32. Jugement sur sa manière d'écrire,

33.

BELLAI (le Cardinal du) protecteur de Rabelais, 59.

BERNOULLI, ce qu'il fit mettre sur son tombeau, 111.

BOLEYN (Anne de) femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre ; son caractère & sa mort, 73.

BOSSUET, Evêque de Méaux ; ce que M. Patru lui répondit, lorsqu'il l'exhortoit à se convertir dans son lit de mort, 92.

BOURDELOT, (l'Abbé) son caractère, 99, 100, 101. Ses dernières paroles, 102.

BRANTÔME ; passage de cet Auteur touchant la mort de Mademoiselle de Limenil, 69, 70.

BRUTUS & CASSIUS, loués pour s'être tués, 126.

BRUYÈRE, [LA] cité, 63.

BUCHANAN, son éloge & quelques particularités de sa vie, 83. La manière dont il mourut, 84.

## C.

CALIGULA, Empereur de Rome, pour-quoi il faisoit durer le supplice d'un Comédien qu'il voyoit fouetter, 10.

DES MATIERES. 295

CARDAN (Jérôme) son caractère, 36. La manière dont il mourut, 37.

CATON D'UTIQUE, la manière dont il quitta la vie blâmée, 15.

CATULLE ; Epigramme de ce Poète, 17.

Traduction de cette Epigramme, *ibid.*

Réflexion de Muret sur ce sujet, 18.

CECILIUS ; hymne de ce Poète citée, *ibid.*

CICÉRON est inconsolable pour la mort de sa fille, 8. Cité, 46.

COMÉDIEN qui avoit la voix harmonieuse lorsqu'on le fouettoit, 10.

CONDITION ; pourquoi personne n'est content de sa condition, 7. Le mélange de bien & de mal rend toutes les conditions égales, *ibid.* Pourquoi la condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, 8.

COURTISANES qui ont paruës avec éclat dans le monde, 109.

CRÆSUS, renvoyé à sa dernière heure pour juger de son bonheur, 23.

D.

DARIUS I ; Roi de Perse, inscription singulière qu'il voulut qu'on gravât sur son tombeau, 110.

**DEMOCRITE**; caractère de ce Philosophie; 38, 39. Comment il mourut, 40.

**DIAGORAS**; conseil que lui donna un Lacédémonien, lorsque ses trois fils furent couronnés aux jeux Olympiques, 45. Il meurt de joie, 46.

**DIOGENE LAERCE**; il y a beaucoup de mentonges dans ses vies des Philosophes, 38.

**DOLET** (Etienne) conserve sa belle humeur après avoir été condamné à la mort, 114.

## E.

**ELISIUS CALENTIUS**, Poëte de Naples; son caractère, 104. Epitaphe qu'il se composa lui-même, *ibid.*

**ELISABETH**, Reine d'Angleterre, son éloge, 71. Comment elle mourut, 72.

**ENCOLPE DE PETRONE**; manière dont il vouloit périr dans une tempête, 19, 20.

**EPICURE**, loué, 95, 96.

**EVREMOND**; (Saint) estime qu'il faisoit de Madame Mazarin, 74, 75. Lettre qu'il lui écrivit pour la détourner du dessein de se retirer dans un Couvent, 76. La manière dont il mourut, 77.



## F.

**F**EMMES ; histoire de quelques femmes qui sont mortes en plaisantant. 67 & *suiv.* Les femmes préfèrent la beauté à l'esprit, 71.

**FONTENELLE**, loué, 2. Son jugement sur la mort de Caton d'Utique, 15. Sa traduction des derniers vers de l'Empereur Adrien, 102.

## G.

**G**ASSENDI ; (Pierre) son éloge, 95, 96. Ses dernières paroles, 97.

**GELAIS** ; (Melin de S.) remerciement qu'il fit à son luth, 107.

**GRAMMONT** ; (le Comte de) son caractère & ses dernières paroles, 90.

## H.

**H**ADRIEN ; Vers que cet Empereur composa une heure avant que de mourir, 102, 103.

**HENRI VIII**, Roi d'Angleterre ; ses dernières paroles, 88, 89.

HEROÏSME ; fausses idées qu'on en a , 24.

HISTOIRE ; ce qui en rend la lecture dangereuse ou peu agréable aux personnes sincères , 53.

HOBBS, (Thomas) son caractère, 97. Épitaphe qu'il se choisit. Ses dernières paroles. Son foible , 98 & *suiv.*

HOMME ; il n'est point né pour être heureux ; 5. Défauts de tous les âges de l'homme, 6. & *suiv.* Science la plus utile à l'homme , 28. En quoi les grands hommes diffèrent des autres hommes , 55. Ils ont toujours un peu de folie , 73 , 74.

HORACE , cité , 9 , 13 , 49.

HOULIERES ; ( Madame des ) Vers contre la raison , 6.

## I.

INSCRIPTIONS ; examen de quelques inscriptions singulières , 109 & *suiv.*

## L.

LABERIUS , Comédien , cité , 44.

LAÏS , fameuse Courtisane , son caractère , 85. Sa mort , 86. Vers d'Ovide qui y font allusion , *ibid.*

## DES MATIERES. 297

**LENCLOS** ; ( Mademoiselle de ) quelques particularités de sa vie , 78, 79. Discours que lui tint son père au lit de la mort , *ibid.*

**LÉON X**, Pape , meurt de joie , 47, 48.

**LIMEUIL**, Fille d'honneur de Catherine de Médicis, son caractère, 69. Manière dont elle mourut , 70.

**LONGOLIUS** ; particularité de sa mort , 34.

**LUDOLPHE DE COLOGNE** ; ce qu'il fit graver sur tombeau , 111.

## M.

**MACHIAVEL** ; son caractère & quelques particularités de sa vie. 80 , 81, 82.

**MALHERBE** ; son caractère 60. Sa vie écrite par Racan , 61. Sa délicatesse excessive sur la pureté de la langue , jusqu'au lit de la mort , 62. Il faisoit peu de cas de la Poésie , 63.

**MAROT** ; Epigramme de ce Poète , 52.

**MARSEILLE** ; breuvage qu'on y préparoit pour ceux qui vouloient mourir , 125.

**MARTHE**, (Sainte) citée , 34.

**MAYNARD** ; Vers qu'il avoit fait mettre sur la porte de son cabinet , 31.

**MAZARIN**, (Duchesse de) son histoire, 74.

Manière dont elle mourut, 75, 76.

**MEDICIS**, (Laurent de) protecteur des beaux esprits, 29.

**MENAGE**; Vers latin en l'honneur de Scarron, 128.

**MOLIERE**, Vers latins sur sa mort, 129. Son éloge, *ibid.*

**MOMUS**; sa plaisanterie sur la formation de l'homme, 13.

**MONTAIGNE** [Michel de] cité, 3, 23. Extrait de quelques pensées de Montaigne, 118 & *suiv.*

**MONTMORENCI**; [le Duc de] sa fermeté après avoir été condamné à la mort, 117.

**MORT**, elle est plus à souhaiter qu'à craindre, 5 & *suiv.* Comparée aux animaux sauvages, 14. Idée d'une mort plaisante, 22 & *suiv.* Ce que les Anciens appelloient mourir délicieusement, 28, 29. Quel temps est le plus avantageux pour mourir, 42 & *suiv.* Auteurs qui ont fait un Recueil des personnes mortes de joie, 47. Ce que dit Montaigne des morts plaisantes. 120 & *suiv.* S'il y a de la bravoure à se donner la mort, 122 & *suiv.* En quel cas il est glorieux de se tuer, 124.

DES MATIERES. 299

MORUS, [ Thomas ] Chancelier d'Angleterre, continue à dire de bons mots après avoir entendu sa condamnation à la mort, 113.

MOTHE LE VAYER, [ la ] son dégoût pour la vie, 11.

MURET, [ Antoine ] réflexion sur une Epigramme de Catulle, 17, 18.

N.

NAUDÉ, ( Gabriel ) cité , 37.

O.

OTHON ; ( Salvius ) histoire de cet Empereur , 64 & suiv.

OVIDE exilé , préférable à Ovide galant , 10. Vers de ce Poëte, qui font allusion à la mort de Laïs , 86.

P.

PASSERAT, son éloge , 104, 105. Epitaphe qu'il se fit en mourant , 106.

PATIN [ Guy ] propre à commenter Rabelais , 59.

PATRU, son éloge , 91. Ses dernières paroles , 92.

PELISSON, (Paul) sa mort , 93, 94.

PERICLÈS devient superstitieux sur la fin de sa vie , 82.

PETRONE , cité , 20. Réflexion sur sa mort , 26. Son caractère & son éloge , *ibid.* Imitation de quelques-uns de ses Vers , 45.  
Bon mot de Petrone , 58.

PEUPLE ; sa religion est différente de celle des Rois , 86 , 87.

PHOCION ; ses dernières paroles , 116.

PHRYNÉ , célèbre courtisane , 109.

PIERIUS VALERIANUS ; son livre sur le malheur des gens de Lettres , 10 , 11.

PINDARE ; ce qu'il avoit demandé aux Dieux , 29.

PLINE , cité , 47.

POETES sont les seuls des gens de Lettres qui ont bien parlé de la mort , 15. Leur peu d'utilité selon Malherbe , 62 , 63.

POLITIEN , (Ange) son éloge , 29. Manière dont il mourut , 30.

PROPERCE ; élégie de ce Poète que Buchanan récita dans son lit de mort , 84.

PYRRHON ; trait de l'indifférence que ce Philosophe avoit pour la mort , 35.



## R.

**RABELAIS**, son caractère, 58. Ses dernières paroles, 59. Vers sur sa mort, 60.

**RACAN**; sa vie de Malherbe, 61.

**RAILLERIE**; l'art de railler finement, difficile, 99.

**RAISON**; Vers de Madame des Houlières sur l'inutilité de la raison, 6.

**RAVISIUS TEXTOR**, son catalogue des grands hommes qui sont morts de trop rire, 3.

**REAL**, (l'Abbé de St.) cité, 20.

**RODOPE**; réputation de cette courtisane, 109.

**RICHELIEU**; (le Cardinal de) son habileté dans l'art de gouverner, 117.

**ROIS**, leur condition n'est pas plus heureuse que celle de leurs sujets, 7, 8. Leur religion est différente de celle des peuples, 86, 87.

**ROMAINS**; leurs flatteries envers leurs Empereurs, 53, 54. Caractère de ce peuple, 124. Ils estimoient les héros qui se tuoient, 125.

**RONSARD** fait des vers pour une maîtresse, en expirant, 107, 108.

R.\*\* (le Président) ce qu'il répondit à un  
Prêtre qui l'exhortoit à la mort , 93.

## S.

**SANNAZAR** ; traduction en vers d'une  
partie d'une élégie de ce Poète , 19.

**SANTÉ** , ce que c'est , 7.

**SAYANS** brouillés avec la fortune , 9. Au-  
teurs qui ont écrit sur ce sujet , 10. Indif-  
férence que plusieurs Savans ont té-  
moigné pour la mort , 30 & *suiv.*

**SCARRON** ; Vers latin de Ménage en son  
honneur , 128.

**SENEQUE** le Tragique , vers sur le droit que  
les hommes ont sur leur vie , 125.

**SIRI** , (Vittorio) ce qu'il dit sur la mort de  
la Reine Elisabeth , 73.

**SPIZELIUS** , (Thomas) son livre sur le mal-  
heur des gens de Lettres , 10.

**SQUELETTE** ; pourquoi on servit un sque-  
lette d'argent au repas de Trimalcion , 21.

**SUETONE** ; traduction d'un endroit de sa vie  
de l'Empereur Othon , 63 , 64. Histoire  
qu'il rapporte d'un Sophiste qui se tua ,  
124 , 125.

T.

**T**HOU (M. de) se compose une Epitaphe  
après avoir été condamné à la mort,

117.

**TRIMALCION**; pourquoi on servit un sque-  
lette d'argent à son repas, 21.

**Tschirnhaus**; ce qu'il dit en expirant;

34.

**TULLIE**, fille de Ciceron; sa mort empoi-  
sonne tout le bonheur de son père, 9.

V.

**V**ALERE MAXIME, cité, 47. Examen  
d'une pensée de cet Auteur, 49 & suiv.

**VANINI** [Lucilio] brûlé à Toulouse pour  
Athéisme; ses dernières paroles sur le  
bûcher, 14.

**VESPASIEN**; caractère de cet Empereur;  
54, 55.

**VIE**; les douceurs de la vie n'égalent pas ses  
amertumes, 5.

**VOLUPTÉ**; en quel cas l'honnête homme  
ne la fuit pas, 20.



Y.

YVETEAUX; [des] la manière dont il  
mourut, 90, 91.

*Fin de la Table des Matières.*

HC







7051

119/2/23



